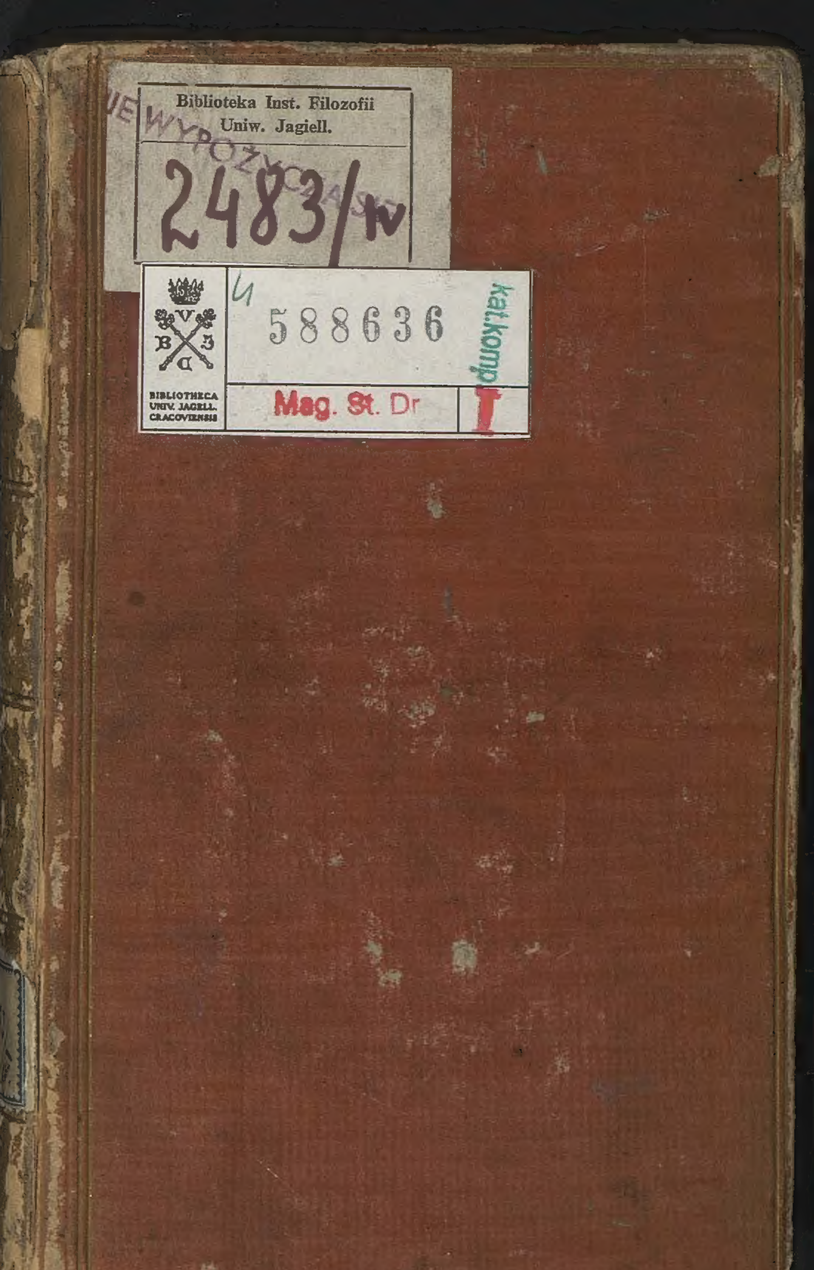
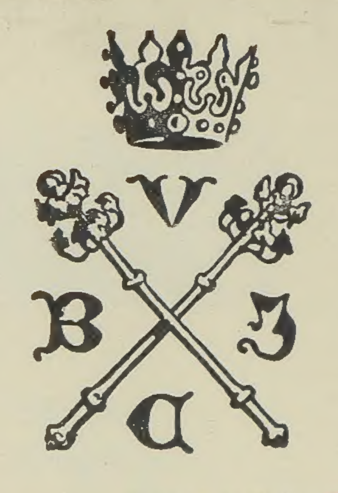


Biblioteka Inst. Filozofii
Uniw. Jagiell.
NIE WYPOŻYCZA SIĘ
2483/IV
BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
588636
kat.komp
Mag. St. Dr
I


V
B J
C


·INV: Inv. 2751.
·A·D·MCMXXVII.

ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

BIENFAISANT.



ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

BIENFAISANT.

TOME QUATRIEME.



A PARIS.

M. DCC. LXIV.



ŒUVRES DU PHILOSOPHE BIENFAISANT.

L'INCRÉDULITÉ *COMBATTUE* PAR LE SIMPLE BON SENS.



CE n'eſt que d'après la liberté que ſe donnent les Incrédules de divulguer leurs ſentiments, que je me donne celle de les combattre. Si je ne puis les engager à rentrer en eux-mêmes, j'eſpere du moins leur faire appercevoir à quel point ils s'égarent.

On verra, par la ſimplicité de mes raiſonnements, que ce n'eſt point en Controverſiſte que je parle. Je ne me fonderai point ſur la Révélation, quoique je reconnoiſſe toute la force de cet appui. N'en euſſé-je aucune connoiſſance, je croirois manquer de raiſon, ſi, en admettant un Dieu, je ne lui rendois pas le culte que toute créature lui doit. Je ne m'érige point ici en Théologien, pour prouver à nos Philoſophes la vérité de la Religion qu'ils traitent de chimere. Je me réduis à leur faire voir, par la raiſon même, dont ils font leur idole, qu'au-lieu d'appuyer leur ſyſtême, elle le condamne & le proſcrit ; qu'ils prennent pour des lumieres ſupérieures, les ténebres où ils ſont plongés ; & que ce n'eſt aucunement avoir de l'eſprit, que de ne pas s'appercevoir des erreurs que leur eſprit oſe enfanter, & que leur aveuglement autoriſe.

Il ſemble qu'on ne faſſe plus myſtere aujourd'hui de ſe donner pour Déiſte. Ce n'eſt apparemment que pour ſe mettre à couvert du ſoupçon de l'Athéiſme, dont le nom inſpire trop d'horreur pour oſer s'en faire gloire. Mais quelle différence peut-on mettre entre ne point reconnoître de Dieu, & convenir qu'il en eſt un ſans s'embarraſſer de lui rendre ſes hommages ? Je ne vois en cela d'autre différence, ſinon qu'on ſeroit en quelque ſorte moins inconſéquent de renoncer tout-

à-fait à la connoiſſance d'un Dieu, que d'en avouer un, & de ne lui rendre aucun culte. De ces deux partis, tous deux ſi affreux, tous deux ſi criminels, quel eſt le plus extravagant, ſelon la raiſon même? Humainement parlant, une perſonne reſpectable auroit-elle autant de ſujet de s'offenſer d'un homme qui, ne la connoiſſant pas, manqueroit à ce qui lui eſt dû, que d'un homme qui, la connoiſſant, ne lui rendroit pas tout ce qu'elle auroit droit d'en attendre?

Quand on accorderoit aux Déiſtes, que leur opinion ait été la croyance primitive des hommes, (ce qui eſt certainement faux, puiſqu'à meſure qu'ils vinrent à réfléchir ſur les objets différents qui ſe préſentoient, ils dûrent être frappés de l'idée d'une premiere cauſe, & lui rendre un culte plus ou moins parfait, ſelon qu'ils faiſoient plus ou moins de progrès dans l'étude d'eux-mêmes & de la nature) s'enſuivroit-il pour cela que nous fuſſions diſpenſés de tout culte envers la Divinité? La plupart des hommes perdirent, il eſt vrai, dans la ſucceſſion des temps, l'idée du vrai Dieu & du vrai culte. Bornés aux choſes ſenſibles, ils en firent les objets de leurs adorations. De là l'idolâtrie, qu'on croiroit à peine aujourd'hui, ſi l'on n'éprouvoit encore de quoi l'homme eſt capable, quand, livré à lui-même, il affecte l'indépendance,

& ne marche qu'à la lueur de ses passions. Mais l'idolâtrie même, toute absurde, toute dépravée qu'elle étoit, déposoit autant en faveur de l'existence de la Divinité, que de la nécessité de lui rendre un culte; & il restoit décidé, qu'il est un Etre supérieur, source de tous les biens répandus dans le monde, & que cet Etre doit être honoré par des actes extérieurs de respect, de soumission & de crainte.

Ce que la révélation apprit dans la suite sur la nécessité de ce culte, la raison l'apprenoit alors. Que n'eût-elle pas fait, si, éclairée des rayons de la Foi, elle eût pu diriger un culte qu'elle montroit, mais qu'elle ne pouvoit épurer elle seule? Quelqu'ignorance, quelque corruption qui régnât dans ces premiers siecles, il n'en eût pas été de même qu'à présent, où, éclairés de toutes les lumieres de la Divinité, nos Esprits-forts se contentent d'affecter de la croire, & ne l'honorent pourtant pas.

Lequel est donc plus déraisonnable, ou des erreurs des Idolâtres, ou du Déisme que l'on professe de nos jours? Ceux-là adoroient un vil insecte, uniquement parce qu'ils le croyoient Dieu; nos Philosophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils se donnent la liberté de ne le pas craindre. Les premiers ne se croyoient point les créatures de leurs idoles, & ils les encensoient : les se-

conds reconnoissent leur Créateur dans leur Dieu, & ils lui refusent leur reconnoissance. Les meilleures têtes de l'Antiquité craignoient d'irriter des Dieux qui n'avoient aucun pouvoir; nos Incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent son courroux & sa justice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien sans le conseil de leurs Dieux; les autres donnent tout au hazard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les ressources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, vouloient tout devoir à leur Religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompense assez spécieuse pour les y soumettre: ceux-ci proscrivent la leur, toute consolante qu'elle est dans sa morale; &, n'ayant point de regles pour le présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quelle est donc, selon eux, la Divinité qu'ils reconnoissent? C'est donc un Etre insensible, qui n'est touché ni de nos vertus, ni de nos vices: un Etre oisif, qui regarde comme indigne de son attention tout ce qui se passe ici-bas sur la terre!

J'avoue que Dieu n'a besoin d'aucun de nos hommages, & que rien ici-bas ne peut contribuer à l'immensité de son bonheur & de sa gloire; mais nous dispensât-il de tout devoir envers lui, serions-nous moins obligés de l'aimer, de le respecter, de le craindre?

nous qui ſommes ſi petits & ſi foibles, n'avons-nous pas beſoin de ſes ſecours? notre petiteſſe nous dérobe-t-elle à ſon empire? notre foibleſſe nous exempte-t-elle de tout devoir à ſon égard? nos hommages, tout imparfaits qu'ils ſont, ne doivent-ils pas être l'apanage de notre dépendance; & ce grand Dieu, la vérité, l'équité, la ſageſſe même, lui qui eſt eſſentiellement l'auteur & le protecteur de l'ordre, lui qui nous a donné un eſprit capable de le connoître, un cœur capable de l'aimer, peut-il ne pas vouloir qu'une créature raiſonnable & libre faſſe un uſage légitime de ſes facultés, qu'elle adore ce qui eſt infiniment adorable, qu'elle aime ce qui eſt ſouverainement digne de ſon amour? Cet Etre infiniment ſage auroit-il gravé dans nos cœurs une loi naturelle, des principes de juſtice, des devoirs reſpectifs, ſi ſon intention n'eût pas été de nous y aſſujettir? En nous donnant ces ſentiments, n'étoit-ce pas nous les commander, ainſi que les actions qui en ſont les ſignes & les interpretes, & qui forment préciſément le culte qu'il exige de nous?

Qui eſt-ce donc qui ne reconnoît en ſoi-même, qu'étant l'ouvrage de Dieu, il eſt dans une dépendance abſolue de ce premier Etre, & que, n'exiſtant que par lui, il devroit ne vivre que pour lui? Si Dieu ne nous avoit

imposé l'obligation de l'honorer, le ſeul état de ſujétion & d'impuiſſance où nous ſommes à ſon égard, devroit nous l'impoſer. Il a eu égard à notre foibleſſe ; de nous-mêmes, nous ne devrions conſulter que ſon amour & nos beſoins.

Quelles preuves ne pourrois-je pas donner ici, que non-ſeulement Dieu ne dédaigne pas, mais qu'il exige même notre culte, ſi la foi que nos Déiſtes accordent ſi gratuitement aux Hiſtoires profanes, aux Mémoires les plus ſuſpects, aux Relations les plus infidelles, ils ne la refuſoient pas à l'Hiſtoire la plus ancienne, la plus authentique, la plus accréditée qui fût jamais? S'ils ouvroient nos Livres ſacrés, ils y verroient le culte de la Divinité mis dans le plus grand jour, & les prodiges faits pour l'établir & pour nous en convaincre; mais le Déiſte rejette nos écritures, & ne les regarde que comme l'ouvrage d'un pieux enthouſiaſme de Religion. Il en appelle à la Loi naturelle, aux ſeules lumieres de la raiſon. Conduiſons-le à ſon Tribunal.

La Loi naturelle, la raiſon l'autoriſeront-elles à ne chercher qu'en lui-même le principe de ſon exiſtence, à ſe croire indépendant du premier Etre, à ſe ſouſtraire à ſes volontés, à lui refuſer ſes hommages? Qu'il remonte encore avec moi juſqu'à ces premiers

ſiecles, où j'ai fait voir l'homme livré à lui ſeul, délaiſſé entre les mains de ſon conſeil, & abandonné aux ſeules lumieres de ſa raiſon, ſe faiſant toutefois une loi d'honorer ſes Dieux par des hommages & des ſacrifices. Rien ne prouve mieux, ſans doute, que le Culte que le Créateur exige, eſt un devoir empreint dans la nature même de l'homme, qui, ſentant ſa foibleſſe ſans la bien connoître, a recours au ſeul Etre capable de la ſoutenir. Cet inſtinct ſi puiſſant ſeroit-il éteint dans nos Déiſtes ? La nature n'eſt-elle donc plus la même qu'autrefois ; ou plutôt, nos Déiſtes, ainſi que je l'ai déja dit, ne ſeroient-ils pas plus conſéquents en niant abſolument la Divinité, (ce qui ne laiſſeroit pas de conſtater en eux une affreuſe ignorance,) qu'en prenant le parti de ne lui déférer aucun culte, lors même qu'ils ſe croyent forcés de l'avouer ?

Il étoit réſervé à la Philoſophie de ce ſiecle pervers de fournir des exemples d'une inconſéquence ſi monſtrueuſe. Selon nos Eſprits-forts, l'Univers n'eſt point l'ouvrage d'un principe intelligent : c'eſt l'effet d'un aſſemblage d'atômes ou de particules de matiere, formées, mues & réunies par le hazard. Qu'eſtce donc que le hazard ? Ces grands génies, qui le connoiſſent ſans doute, pourroient-ils nous le définir ? Qu'elle eſt donc ſon eſſence,

ſon origine, ſa force, ſa vertu? Quelles ſont ſes propriétés? Quoi! le hazard créateur du monde! Mais, eſt-ce un Etre que le hazard? & ce qui n'eſt rien, peut-il produire quelque choſe? Je vois ici des effets ſans cauſe, myſtere vraiment plus incompréhenſible qu'une Divinité qui a tout fait, & dont l'éternelle Sageſſe ſoutient tout dans un ordre qu'elle ſeule peut détruire ou renverſer. Cet Etre ſouverainement parfait, exiſtant par lui-même, n'a point eu de commencement; & je demanderois volontiers, quel a été celui de ces atômes créateurs, qui, n'ayant pu ſe former eux-mêmes, doivent tenir leur exiſtence de quelque choſe qui les ait précédés. Quelque loin qu'on remonte, il faudra du moins ſuppoſer dans une matiere antérieure à toutes celles qui en ſeront venues, de l'activité & du mouvement; mais cette activité, ce mouvement, il faut qu'elle les ait reçus d'ailleurs. Ce germe de vie n'eſt point de ſon eſſence. Perſonne n'oſeroit le ſoutenir; nos Déiſtes ne l'oſeroient eux-mêmes: & s'il n'eſt point inhérent à la matiere, qui n'a que l'inertie en partage, ne faut-il pas convenir qu'elle a reçu cette activité d'un Etre, qui, n'étant point matiere, a pu lui ſeul la lui prêter pour autant de temps qu'il a deſſein de la maintenir telle qu'il l'a formée?

Je ne prétends pas raiſonner ici en Phyſi-

cien. Nos Déiſtes ſe piquent de l'être; mais quoi de plus frivole que leurs raiſonnements ſur la formation de l'Univers? quoi de plus abſurde que d'imaginer un ouvrage auſſi compliqué, auſſi ſagement réglé, auſſi conſtamment ſoutenu que ce Monde, ſans une cauſe intelligente, & ayant en elle une puiſſance proportionnée à l'immenſité des effets que nous voyons? Comment ces prétendus atomes, aſſemblés par le hazard pour former les corps, ne ſe ſépareroient-ils pas auſſi aiſément qu'ils ont été unis? comment, en ſe mouvant, en ſe choquant, en ſe heurtant ſans ceſſe, ne s'alterent & ne ſe détruiſent-ils point? Plus ces corps ont de parties & de maſſe, plus ils devroient éprouver de changement. Depuis combien de ſiecles, cependant, les corps les plus compactes, comme les plus déliés, la Terre, les Planetes, le Soleil, tous les Aſtres, malgré la prodigieuſe immenſité de leurs globes & la rapidité inconcevable de leur mouvement, ſe maintiennent-ils inaltérablement dans leur ſphere, gardent-ils toujours les mêmes rapports, le même équilibre? Quelle main les a placés, les fixe, les contient, leur trace la route qu'ils ſuivent, leur a preſcrit l'ordre dont ils ne s'écartent jamais?

Comment, au milieu de tant de mouvements contraires dans la Nature, de tant de

révolutions, de transformations, de décompositions, au milieu de la pourriture, dans le ſein même de la corruption, qui précede la reproduction des corps, comment ſe conſervent les germes qui les font renaître? Qui les organiſe? qui leur a préparé les moyens proportionnés? qui leur a aſſigné les temps convenables? qui leur a donné leurs formes, leurs propriétés? qui leur a marqué leur terme & leur fin? Eſt-ce raiſonner que d'attribuer à une fatalité aveugle, à un mot vuide de ſens, à une chimere, au hazard, à ce qui n'exiſte ni ne peut être, au néant enfin, toutes les merveilles que les Cieux & la Terre nous préſentent; je ne dis pas ſeulement dans le nombre preſqu'infini de ces globes qui roulent ſur nos têtes, mais dans ce qui eſt le plus commun ici-bas, dans l'œil d'un ciron, dans l'aile d'un papillon, dans une fleur, dont la texture & les couleurs, à qui les ſait bien obſerver, font ſuppoſer évidemment la plus ſublime intelligence?

Tout eſt énigme, tout eſt inconſéquent & contradictoire dans le ſyſtême du hazard. Admettez un Créateur ſage & tout-puiſſant; dès-lors, rien d'arbitraire, rien de fortuit; nul effet ſans cauſe, nulle action ſans motif; par-tout des combinaiſons, des rapports, différents moyens proportionnés à différentes fins; les preuves ſe multiplient, les obſcu-

rités disparoissent; tout se suit, tout s'explique, une vérité en éclaircit une autre; tout est conforme, tout devient sensible à la raison.

Mais qu'est-ce que la raison aux yeux de nos Philosophes ? Tout est matiere, diront-ils, & la matiere pense. Nos sentiments les plus intimes ne sont qu'une modification de la matiere; & notre ame, qu'une portion plus déliée de cette matiere, semblable à ce feu qu'on tire d'un caillou, à cette flamme qui sort d'un corps électrisé, à cette essence qui s'évapore des plantes par la distillation, aux particules les plus subtiles & les plus raréfiées de l'Ether. Mais, si cela est, si notre ame n'est qu'une matiere si fine, si atténuée, si légere, comment subsiste-t-elle si long-temps dans nos corps? comment attend-elle précisément le dérangement de tel ou tel organe pour s'évanouir? comment, avec une masse si petite & si peu proportionnée à celle du corps, en meut-elle à son gré, & si promptement & si aisément, toutes les parties ? comment, au moment qu'elle s'en sépare, entraîne-t-elle la dissolution de ce tout dont elle n'est qu'une portion si modique? comment agit-elle dans un instant sur différentes parties de ce corps? comment en met-elle en jeu plusieurs à la fois? comment réfléchit-elle sur ses différentes situations? comment compare-t-elle ses sensations?

comment suspend-elle ses opérations, ou les reprend-elle à son gré ? Avouons qu'il en coûte bien moins à la raison de concevoir une substance spirituelle, que des phénomenes si évidemment contraires à toutes les loix des corps & du mouvement.

Mais encore, qu'est-ce que la matiere, qu'on croit si bien connoître, & à laquelle on voudroit tout réduire dans l'Univers? La connoît-on mieux que l'esprit, dont on ne nie l'existence que parce qu'on prétend ne pouvoir en pénétrer la nature & dire précisément ce qu'il est ? Mais connoît-on mieux l'essence de la matiere ? quel génie en a pu donner une notion claire & distincte ? Connoissons-nous autre chose des corps & de l'esprit, que quelques propriétés; celles des corps, par les sens; celles de l'esprit, par le sentiment intime; les unes & les autres, par leurs effets? Mais de la diversité de ces effets & des propriétés qui les causent, de la simplicité indivisible de nos pensées & de la divisibilité des parties du corps, de l'inertie de la matiere & de l'activité de l'ame, que peut-on conclure autre chose, sinon que des qualités si opposées ne peuvent se trouver dans un même sujet, & qu'il y a certainement en nous deux substances essentiellement différentes l'une de l'autre; l'une passive, pesante & nécessitée: l'autre active, intelligente & libre.

Il eſt vrai que l'ame, en conſéquence de ſon union avec le corps, eſt dépendante, en quelque ſorte, de la matiere, & qu'elle a beſoin, pour ſes opérations, des organes du corps. C'eſt par les yeux qu'elle voit; c'eſt par les oreilles qu'elle entend. Si ces organes ſont dérangés, elle ne pourra, à la vérité, ni voir, ni entendre : mais elle ne perd pourtant rien de ſon eſſence; alors même elle entretient dans le corps le mouvement & la vie. Elle ſubſiſte toute entiere dans un paralytique; un membre du corps retranché, ou mutilé, ne l'affoiblit, ni ne la diminue. Elle ne laiſſe pas d'être gênée dans ſes facultés par l'altération de ſes organes. Elle rêve dans celui qui dort, elle extravague dans les fous, elle languit dans les malades, elle abandonne enfin la machine, lorſque les loix de l'union qui l'y avoient attachée viennent à ceſſer; mais ſes opérations intellectuelles ne ſuppoſent pas moins une ſubſtance diſtinguée de la matiere, que les ſons & les accords d'une orgue ſuppoſent une main qui les produit. L'Organiſte ſurvit à la deſtruction totale des touches & des tuyaux de ſon orgue, & l'on ne ſauroit le confondre avec cet inſtrument qu'il met en jeu. Que l'ame ſoit ſéparée du corps, elle n'en exiſte pas moins. Et qu'eſt-ce qui pourroit la détruire? rien ne s'annéantit dans la Nature. Qu'eſt ce qui pourroit l'altérer?

elle eſt parfaitement ſimple. La décompoſer? elle n'a point de parties. Dégagée des liens qui l'attachoient à une portion de la matiere, elle jouit alors de ſa liberté. Les nuages répandus entr'elle & les objets ne l'offuſquent plus; elle n'eſt plus ſujette à l'illuſion des ſens. Son action étant plus immédiate, plus prompte & plus libre, ſon diſcernement en eſt plus juſte, & toutes ſes opérations en ſont plus parfaites.

Ce qui ſera plus capable de l'étonner alors, ce qu'elle aura de la peine à comprendre, c'eſt que des hommes, avec un penchant inné pour le bonheur, avec un deſir naturel pour tout ce qui peut les conſerver, les perpétuer, les élever, les agrandir, leur procurer de la gloire, leur aſſurer l'immortalité, ſe ſoient dégradés eux-mêmes juſqu'à ne mettre aucune différence entre leur ame & leur corps, entre l'intelligence & la matiere; juſqu'à ſe confondre avec les animaux les plus vils. C'eſt bien ici qu'on peut dire, que l'iniquité ſe dément elle-même. Quoi! ces Beaux-Eſprits, enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumieres, qui s'imaginent avoir atteint juſqu'au plus haut degré de pénétration accordé à l'homme, & qui, du haut de leur ſphere, regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition du reſte des mortels: quoi! des eſprits ſi vains, ſi remplis d'eux-mê-

mes, embraſſent, ſoutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais; une opinion qui ne leur annonce qu'une entiere deſtruction d'eux-mêmes! Comment, avec tant de hauteur & de hardieſſe, peuvent-ils s'humilier au point de ſe croire deſtinés à un total anéantiſſement de leur être? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont toujours cultivée avec tant de ſoin, qu'ils ont embellie de tant de connoiſſances, qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la diſtinguer des autres, ils la verront donc ſans regret prête à tomber & à ſe diſſoudre dans la pouſſiere du tombeau! Qui ne ſeroit ſurpris du contraſte affreux qu'on remarque dans leurs idées? Pourquoi tant d'orgueil, dans des hommes qui n'eſperent plus d'être? & comment peuvent-ils déſeſpérer d'être, avec tant d'orgueil? C'eſt donc à un ſort pareil à celui des bêtes, que va aboutir le faſtueux appareil de leur Philoſophie! Voilà donc le terme de leurs ſavantes & pénibles recherches! Découverte bien importante, ſans doute; mais qu'ils devroient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous agrandit à nos yeux, avec ce caractere de grandeur & de nobleſſe que le plus vil des hommes retrouve en ſoi, avec ce deſir de s'éterniſer, & ce cri continuel qui réclame contre la ceſſation de notre exiſtence: ſentiments inſpirés

par la Nature même, non point à la matiere qui n'en eſt pas capable; mais à une ame qui, du moment qu'elle ſe peut connoître, fiere de ſon origine, ſent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du temps.

Quel étrange abus de cette liberté de penſer, dont nos Philoſophes ſe font un ſujet de gloire! Aveugles, ils ne voyent point que cette liberté de penſer ſuffiroit elle ſeule pour leur démontrer l'immortalité de leur ame: car comment ſuppoſer une pareille liberté dans la matiere, dont la propriété la plus eſſentielle & la plus connue eſt cet engourdiſſement & cette inertie dont nous avons déja parlé, qui la rend incapable de ſe mouvoir ſi elle n'eſt mue; d'agir, ſi elle n'eſt miſe en action.

En vain nous objecte-t-on les ſenſations propres aux animaux. Nous ne connoiſſons point les principes qui les font agir. Eſt-ce une ſubſtance mitoyenne entre la matiere & l'eſprit? eſt-ce un ſimple reſſort machinal? eſt-ce une harmonie préétablie? eſt-ce un inſtinct capable de ſentir & de ſaiſir ce qui lui convient? Dieu ne nous a pas révélé la nature de leur ame. Je veux bien qu'ils ayent une eſpece de réminiſcence, des velléités, des connoiſſances, des ſentimens même; toujours eſt-il conſtant qu'ils n'ont ni moralité, ni liberté; qu'uniquement bornés aux objets

ſenſibles, ils le ſont également dans leurs fonctions : celles-ci ſont toujours les mêmes dans chaque eſpece, & ne varient jamais par aucun nouveau degré d'aiſance & de perfection. Quoi qu'il en ſoit, partir de ce que nous ne connoiſſons point, ou que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement, pour infirmer ce qui nous eſt connu, ce ſeroit l'abus de la raiſon le plus manifeſte & le plus révoltant.

Quelle différence de la ſublime deſtination de l'homme à celle des animaux, qui, n'ayant nul devoir à remplir, n'ont auſſi aucune récompenſe à attendre !

D'ailleurs, notre ame, intelligente & libre, a la conſcience de ſon exiſtence, de ſes idées, de ſes perceptions, de ſes ſentiments. Dans un inſtant elle parcourt l'Univers; elle n'a qu'à vouloir pour diriger ſes réflexions à tout, par-tout, ſur tout, ſur les objets les plus éloignés de ſes ſens, ſur l'inviſible, ſur le poſſible, ſur l'impoſſible même. Elle ne ſuit point les regles du mouvement des corps, qui ne ſe communique que par le contact de proche en proche. L'ame, ſans paſſer par les milieux, porte ſes penſées d'un bout du monde à l'autre, ſe tranſporte au-delà des mers, pénetre au plus haut des cieux, interroge le paſſé, l'avenir, le temps, l'éternité, l'être, le néant. Elle ſe replie ſur elle-même; elle compare ſes ſenſations, elle apprécie ſes

jugements, elle calcule les nombres, elle mesure les diſtances, elle juge des proportions, elle affirme, elle nie, elle connoît des devoirs, elle eſt capable de mérite; elle deſire, elle eſpere l'immortalité. Voilà quelle eſt cette ſubſtance admirable. Retrouve-t-on la même excellence dans l'ame des bêtes, auxquelles l'Eſprit-fort n'a pas honte de ſe comparer? il veut donc ſe ſervir contre lui-même de ſes propres armes? Mais, ſi s'ôter la vie eſt le comble de la fureur, que ſera-ce de ſe ſervir de ſa raiſon pour s'avilir juſqu'au rang des animaux, pour ſe priver de ſang-froid des eſpérances que promet un avenir plus heureux, & ſans leſquelles cette vie, auſſi malheureuſe que peu durable, ſeroit un fléau, & non un bienfait?

Mais, comment croire ce qui eſt incroyable, diſent nos Eſprits-forts? comment admettre des myſteres qu'on ne peut comprendre, où la raiſon ſe perd, & qui la révoltent même? Avec le ſeul bon ſens on peut être Philoſophe; il donne même plus de droit à ce titre que le Bel-Eſprit qui ſe l'arroge. Soyons donc auſſi Philoſophes, & raiſonnons à notre tour. Si Dieu ne m'avoit révélé qu'une Religion à portée de mes foibles lumieres, & que je puſſe plier à tous mes penchants par des interprétations arbitraires, comme le font nos Déiſtes qui ſe forgent un

culte à leur gré, ma conſcience en ſeroit-elle plus tranquille, & ma raiſon plus ſatiſfaite ? Cette Religion me paroîtroit-elle à moi-même digne de Dieu? & l'hommage de ma foi ſeroit-il à ſes yeux de quelque mérite? Quoi de plus prudent, quoi de plus raiſonnable, que de ſoumettre une raiſon auſſi ſujette à l'erreur que la mienne, à la raiſon infaillible de Dieu? Sa parole n'eſt-elle pas un motif de croire, infiniment ſupérieur à la conviction qui pourroit résulter, ou de mes raiſonnements, ou du témoignage de mes ſens? Refuſer de croire ce qu'il voile à mes yeux, ne ſeroit-ce pas ſuſpecter ſa ſageſſe, ſe défier de ſa véracité, & dès-lors inſulter à ſon autorité, à ſa Divinité même?

A quoi me ſerviroit l'intelligence des myſteres? Eſt-elle à la portée d'un eſprit fini; & Dieu l'exige-t-il de moi, du moment qu'il me la refuſe? Il ne m'ordonne point de comprendre: il veut ſeulement que je croye. Puis-je lui refuſer la ſoumiſſion de ma Foi, ſans manquer aux lumieres de ma raiſon?

Que me dicte en effet cette raiſon? Me conſeille-t-elle de chercher à pénétrer des myſteres, qui, concernant l'eſſence impénétrable & les attributs infinis de Dieu, ſont au-deſſus de toute compréhenſion humaine? Ne m'apprend-elle pas, au contraire, à croire ces myſteres ſur la parole d'un Dieu qui ne

peut ſe tromper, ni me tromper? Ne me fait-elle pas ſentir que ce ſeroit une folie de ne vouloir ſe réſoudre à les croire qu'autant qu'on peut les comprendre, & que le comble de l'égarement, c'eſt, en les rejettant, d'y ſubſtituer des ſyſtêmes encore plus incompréhenſibles, & de les propoſer ſans garants, ſans autorité, ſans preuves, ſans motifs?

Il eſt des myſteres que nous croyons ſans les concevoir : pourquoi ne croirions-nous pas ceux de la Religion, par la ſeule raiſon que nous ne pouvons point les comprendre? Ces myſteres, dont je veux parler, ſont ceux de la Nature. Nos Eſprits-forts ne les ont jamais approfondis, & ils les croyent pourtant.

Ont-ils jamais pu nous dévélopper la plupart des phénomenes qui ſe paſſent ſous nos yeux? Qu'ils nous diſent quelle eſt la nature du feu, qu'ils nous apprennent la vraie cauſe de ſa lumiere & de ſa chaleur; qu'ils réfléchiſſent ſur eux-mêmes : ils doivent ſe connoître, ſans doute; ils connoiſſent leur corps, ils ſentent à tout moment le mouvement, l'action, le jeu des différents membres qui le compoſent; qu'ils nous en expliquent la formation, l'accroiſſement, les reſſorts, le méchaniſme. S'ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne le peuvent, ils ſont donc obligés, par leur principe, à les révoquer en doute. Cependant, ils regarderoient comme inſenſé, qui-

conque leur contesteroit la certitude des opérations que leur propre expérience leur atteste, quoiqu'on ne puisse en concevoir ni la nature, ni la maniere, ni les moyens. Eh quoi! les secrets de Dieu, son essence ineffable, sa maniere d'exister, ses attributs, qui cesseroient d'être infinis s'ils n'étoient incompréhensibles, toutes ces vérités sublimes, parce qu'ils ne peuvent les comprendre, ils se croiront en droit de les rejetter; & ils s'imagineront montrer en cela une grande supériorité de génie! En vérité, faut-il autre chose qu'un peu de bon sens, pour sentir toute l'absurdité d'une pareille inconséquence? Ne pourroit-elle pas elle seule prouver la certitude des mysteres, & la vérité de la Religion à laquelle nous devons d'ailleurs la morale la plus sainte & la plus utile?

N'en doutons point: la Religion est le plus grand bienfait que le Créateur ait pu nous accorder. Elle est la consolation la plus efficace dans les maux inséparables de la vie, le frein le plus sûr des passions, qui bouleverseroient tout si elles n'étoient retenues par la crainte d'un jugement plus inévitable que celui des hommes. Elle est la base des Loix, le lien du gouvernement, la regle des mœurs, la sauve-garde de nos biens, de notre réputation, de nos vies, le plus ferme appui des droits des Souverains, le plus sûr garant de l'obéis-

ſance des Peuples. Et où en ſeroit la Société, ſi tout n'y alloit qu'au gré de l'audacieuſe imagination de nos Philoſophes, qui, n'ayant aucun principe, laiſſeroient tout à la diſpoſition aveugle du hazard, qu'ils croyent avoir créé l'Univers, & devoir ſeul en avoir la conduite? Attaquer ainſi le principe ſacré de l'ordre, de la ſubordination, de la décence publique, c'eſt ſe déclarer l'ennemi de la Patrie, & le fléau du Genre-humain.

Ainſi donc, ſi la Morale des Déiſtes s'accréditoit dans le monde, on n'y verroit que confuſion, qu'indépendance, qu'un mépris abſolu des Loix, qu'une affreuſe tolérance des Religions mêmes les plus ridicules. C'eſt déja leur cri d'à préſent; & doit-on s'en étonner? ils ſont tous intéreſſés à réclamer cette tolérance politique. Sans elle pourroient-ils infecter impunément le Public de leurs maximes impies? Ils ne montrent tant de zele pour laiſſer ſubſiſter enſemble toutes ſortes de Religions, que pour qu'il leur ſoit permis de n'en avoir aucune. Mais quoi de moins raiſonné que cette réclamation? quoi de plus dangereux que ce bizarre aſſortiment de tant de rits différents, de tant d'opinions contradictoires? Quoi! le Déiſme, le Socinianiſme, le Manichéiſme, le Mahométiſme, l'Idolâtrie même, ſeroient accueillis, permis, autoriſés! on regardera du même œil les véri-

tés les plus lumineuſes, & les erreurs les plus abſurdes! on verra avec indifférence la Superſtition & le Fanatiſme, le Blaſphême & le Sacrilege s'élever à côté des Autels du vrai Dieu! on croira ne pas manquer à ce Dieu ſaint & terrible, en laiſſant toujours ſubſiſter une occaſion de ſcandale & de chûte à ceux qui l'adorent en eſprit & en vérité; en nourriſſant toujours dans la Société, des ſemences de diſcordes, de troubles, de ſchiſmes, de révoltes, de guerres, d'inimitiés! Ne ſoyons pas la dupe de cette indifférence ſimulée pour toutes les Religions; elle n'eſt que le maſque d'une haine trop réelle pour une Religion qui s'éleve ſans ceſſe contre les erreurs & les vices.

Nos Philoſophes ne manifeſtent que trop leurs vues ſecretes, en dirigeant tous leurs efforts contre la ſainteté d'une Loi invariable, qui ne fait rien accorder à l'orgueil de leur eſprit, ni à la dépravation de leur cœur. Qu'ils ſeroient ſages & modérés, s'ils n'avoient quelqu'intérêt à ne le pas être! Cet intérêt, c'eſt, dans quelques-uns, de donner un libre cours aux paſſions; c'eſt d'impoſer ſilence à la voix intime qui nous rappelle ſans ceſſe à nos devoirs, par la crainte d'un avenir inévitable; c'eſt de pouvoir préſenter aux premieres ſéductions un cœur vuide de tous les ſentiments d'une éducation ſage & réglée; c'eſt de vivre

ſans

ſans remords au gré de ſes deſirs, & dans une ſouveraine indépendance de tout ce qui peut les affoiblir ou les contraindre. De ſi dignes motifs peuvent-ils ne pas décréditer leurs opinions ſacrileges? Ils auront toujours contr'eux ces motifs, ſeuls capables d'énerver des preuves plus fortes que ne ſont toutes celles qu'ils produiſent en leur faveur. Effectivement, nos myſteres les révolteroient-ils, ſi notre morale étoit moins ſévere? Elle ne l'eſt que pour des cœurs qui, à force de ſe faire un habitude du vice, ſe trouvent réduits à une eſpece d'impuiſſance de pratiquer la vertu. Donnez-moi, au contraire, un homme exempt de paſſions & de préjugés; il trouvera, dans le fond de ſon cœur, la juſtification de la morale que le Déiſte condamne. Sans le libertinage qui regne aujourd'hui dans toutes les conditions, on ne verroit point tant d'Incrédules dans le monde.

Il reſte un fruit à tirer de leur égarement; c'eſt de déplorer la foibleſſe de l'eſprit humain, qui, du moment qu'il ne ſe preſcrit aucunes bornes, donne dans les travers les plus dangereux. Quand on n'écoute plus la raiſon, de quoi n'eſt-on pas capable? Le ſavoir eſt un malheur, quand la prudence ne lui ſert pas de guide. On ne ſait rien, ſi l'on ne fait un bon uſage de ce qu'on ſait, & ſi les connoiſſances qu'on acquiert ſe changent

plutôt en poiſon qu'en remede. Mais, comment s'aviſe-t-on de perſuader ce dont on n'eſt pas bien convaincu ſoi-même ? Comment peut-on s'étudier à ſéduire les autres par des principes auſſi faux que ceux par leſquels on ſent intérieurement qu'on a eu tort de ſe laiſſer ſéduire ? A la vue de ſi étranges erreurs, apprenons à nous défier de nos lumieres, & reconnoiſſons combien ſe trompe un foible mortel, qui, préſumant trop de lui-même, s'écarte de la voye qui lui eſt marquée, & qui peut ſeule le conduire au parfait bonheur.

Concluons donc par une réflexion bien ſimple, & dont on ne peut diſconvenir. Les deux grands reſſorts de notre volonté, les mobiles de preſque toutes nos actions, ſont la crainte qui nous fait éviter ce qui eſt contraire à notre bonheur, & l'eſpérance qui ſoutient les efforts que nous faiſons pour y parvenir. Cela ſuppoſé, je dis que nos Philoſophes ſont plus aveugles & plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne penſent : ils renoncent à l'eſpérance d'un heureux avenir; & pour paſſer ici-bas un petit nombre de jours ſans crainte, ils s'expoſent volontairement au plus grand des malheurs; tandis que le vrai Chrétien, plus éclairé, plus prudent, plus véritablement Philoſophe, vit dans une crainte ſalutaire, pour n'avoir rien à craindre après la

mort. C'eſt au bon ſens à décider, qui des deux prend le parti le plus ſage, & s'expoſe à moins de dangers.

Dieu Tout-Puiſſant, j'attends de votre grace, que l'Ouvrage que je viens d'entreprendre faſſe quelqu'impreſſion ſur les Incrédules de nos jours: je ne les ai combattus qu'avec les armes de la raiſon; elles m'ont paru les plus propres à les ramener à vos loix: mais s'ils refuſent de s'y ſoumettre, je conſens volontiers, comme ſaint Paul, de devenir anathême pour eux, & de m'offrir tous les jours en holocauſte pour réparer l'injure qu'ils font à votre ſainte Religion, & pour vous engager à ne pas permettre les triſtes progrès qu'ils s'efforcent d'aſſurer à leurs affreuſes erreurs. Engagé de les aimer, quoique vos ennemis, puis-je mieux accomplir, à leur égard, le précepte de la charité, qu'en implorant pour eux votre miſéricorde, & qu'en vous ſuppliant de les remettre dans la voye du ſalut? Il n'en eſt point qui ait entiérement étouffé dans ſon cœur les ſentiments d'une éducation chrétienne. Malgré tous leurs efforts, vous régnez dans leur conſcience comme leur Juge; n'y régnez plus déſormais qu'en Sauveur. Faites-leur ſentir que leur ame eſt une émanation de votre ſouffle divin, & qu'immortelle par ſon origine, elle eſt faite pour vous louer éternellement dans le Ciel.

DISCOURS

ADRESSÉ

A L'ACADEMIE DE NANCY.

Le Discours qu'on va lire, fut remis cacheté, & par une Personne inconnue, au Sécrétaire de la Société Royale de Nancy, peu de moments avant une Séance publique. On en reconnut bientôt l'Auteur; & l'on ne put voir sans admiration, & de grands sentiments de reconnoissance, que les leçons qu'il pouvoit donner en Maître, il ne les proposât que sous la modeste qualité d'un simple Citoyen. Note de l'Éditeur.

JE profite, Messieurs, de l'occasion que votre Séance publique me donne aujourd'hui. En me présentant devant vous, j'espere un accès favorable. Je n'aspire point à l'honneur de vous être associé; je sais trop à quoi l'on s'exposeroit en voulant se mettre de niveau avec vous. Je ne viens pas non plus dans le dessein de disputer des prix honorables que vous n'adjugez qu'à des talents supérieurs. Sans intérêt & sans partialité, je

viens, en qualité de Citoyen qui n'a en vue que le bien public, vous féliciter tous en général, & chacun en particulier, de votre zele pour la Patrie. Si vous mettez votre gloire à la ſervir, & ſi vous enviſagez comme une récompenſe les avantages qu'elle retire de vos ſervices, ſoyez ſatisfaits de vous-mêmes, & comptez ſur la reconnoiſſance qu'elle vous doit.

L'homme eſt fait pour la Société. La ſeule Loi naturelle, qui eſt gravée dans tous les cœurs, auroit dû, ce me ſemble, réunir tout le Genre-humain, &, de ſes Membres différents, n'en compoſer qu'une même famille; mais cette Loi générale fut d'abord altérée par la nature dépravée de l'homme: cependant l'homme, malgré ſa dépravation, ſentit bientôt, à la vue de ſa foibleſſe & par l'expérience de ſes malheurs, la néceſſité de vivre avec ſes ſemblables. Des beſoins réciproques, & des ſervices mutuels, rapprocherent inſenſiblement les eſprits & les cœurs, les ramenerent aux vues primitives du Créateur, & donnerent naiſſance à pluſieurs Sociétés particulieres, qui, quoique bonnes en elles-mêmes pour différentes fins, ſont preſque toutes défectueuſes à certains égards.

Société Politique pour le gouvernement des Etats; mais à combien de révolutions une République n'eſt-elle pas expoſée? Elle

porte dans ſon ſein, par la diverſité des caracteres & par la contrariété des intérêts, des ſemences de diſcorde & les principes de ſa ruine.

Société Millitaire pour la défenſe des Peuples; mais un corps d'Armée ne ſe rend utile que par ſa propre deſtruction, & ne devient célebre qu'aux dépens de l'Humanité.

Société Religieuſe pour conſerver, à l'abri de la retraite, l'innocence des mœurs; mais, quand même, dans les Communautés les plus ferventes, la paix régneroit ſans ceſſe, tourneroit-elle toujours au profit du Public?

Société de Commerce pour enrichir les Concitoyens des dépouilles de l'Etranger; mais l'induſtrie ne s'exerce-t-elle jamais au préjudice de l'équité? & la cupidité, toujours inſatiable, n'employe-t-elle pas ſouvent ſes efforts & ſes reſſources, pour cimenter l'opulence de quelques Particuliers ſur la miſere de tout un Peuple?

Société d'Education pour l'inſtruction de la Jeuneſſe; mais ſi dans les Ecoles publiques, & dans les Univerſités les plus célebres, on fait, à force de temps & de travail, quelques progrès dans les Sciences, y apprend-on le grand art & les moyens ſûrs d'en faire un bon uſage?

Société de Plaiſir pour amuſer ſon oiſiveté & charmer ſes ennuis; mais trouve-t-on toujours l'agrément qu'on va chercher dans ces

Aſſemblées publiques ou particulieres? La vertu, confondue avec le vice dans celles-là, n'a-t-elle ni aſſauts à eſſuyer, ni dangers à craindre; & ne voit-on jamais dans celles-ci la haine cachée ſous le maſque de l'amitié, & les noirceurs de la trahiſon ſous les dehors de la politeſſe?

Société de Famille pour perpétuer ſon nom, &, par l'union des cœurs, s'aſſurer d'heureux jours; mais ſi la concorde eſt aſſez rare parmi les freres, eſt-il bien rare de voir les liens les plus chers, les liaiſons les plus tendres, les nœuds les plus intimes & les plus forts s'affoiblir par la jalouſie, ſe dénouer par l'inconſtance, ſe rompre par le caprice, & finir par l'indifférence ou par la perfidie?

Quelle eſt donc l'eſpece de Société qui pourroit ſuppléer aux défauts de toutes les autres, leur ſervir de modele, leur donner le ton, devenir ſouverainement utile aux hommes, rendre un Etat floriſſant, procurer ſa gloire, perpétuer ſon bonheur, & ramener dans l'Univers l'harmonie & la paix? Ce ſeroit celle, à mon avis, qui réuniroit les Arts, les Sciences & les Vertus.

Vous le ſavez, Meſſieurs; le génie eſt un des plus beaux dons de la Nature: mais s'il eſt iſolé, c'eſt un feu qui ſe conſume & s'évapore, ſans ſecours pour le rallumer quand il s'éteint, ou pour le modérer quand il s'en-

flamme. C'eſt un torrent qui s'élance avec rapidité, & qui entraîne dans la violence de ſa chûte les choſes les plus précieuſes avec les plus communes, qui s'efforce ſans ceſſe de franchir ce qui eſt le plus inſurmontable, & de parvenir à ce qui eſt le plus inacceſſible, juſqu'à ce qu'enfin il s'ouvre des voyes inconnues pour ſe répandre, ſe précipiter de nouveau, & ſe perdre ſans retour.

Ne pourroit-on mettre aucun frein à cette impétuoſité? Cherchons, Meſſieurs, un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer. Nous le trouverons dans un jugement ſain & réfléchi. Oui; c'eſt l'accord d'un eſprit fécond en idées, en images, & d'une raiſon pure, exempte de préjugés; c'eſt le concert d'une imagination vive & brillante, avec un goût ſûr & éclairé, qui peut ſeul conduire le génie, lui ouvrir une route aſſurée, le rappeller de ſes écarts, le contenir dans ſes bornes, le diriger heureuſement dans ſa courſe.

Or, voilà l'avantage ſingulier & ineſtimable, le bien infiniment précieux, que procureroit l'établiſſement d'une Académie qui ſeroit compoſée d'hommes ſavants & vertueux: & voilà, Meſſieurs, ce qu'on voit réuni dans votre Société Littéraire, où l'on ſe communique ſes lumieres ſans prévention, où l'on ſe pique d'émulation ſans envie, où l'on montre une noble ambition ſans orgueil, où l'on re-

nonce à tout amour-propre; & si on l'écoute, ce n'est qu'en ce qui intéresse l'honneur de la Compagnie : où l'on se fait des objections plutôt pour s'instruire, & pour instruire les autres, que pour l'emporter sur eux & les contredire; où l'on tire, des disputes les plus sérieuses, les conclusions les plus sages & les avis les plus salutaires; où la contrariété des opinions se concilie par une estime réciproque, & le sentiment particulier, dénué de tout intérêt personnel, devient commun pour servir de leçon & de regle au Public; où, enfin, le génie se développe par la diversité des lumieres respectives, & le jugement se perfectionne par la communication des bons conseils, & par le concert des sages réflexions : c'est là, en un mot, où toutes les Sciences sont cultivées par les talents, & toutes les Vertus accréditées par les exemples; de façon que le génie d'accord avec le jugement, & l'imagination avec la raison, disposent l'esprit & le cœur aux connoissances les plus sublimes, à la morale la plus parfaite; ramenent naturellement l'homme à l'admiration, à la reconnoissance qu'il doit à l'Auteur de son être, son principe & sa fin; soumettent son intelligence à l'authenticité de la révélation, subordonnent sa volonté à l'autorité des Loix, & rapportent tout à la gloire du Créateur.

C'est dans ce point de vue, Messieurs,

que nous prenons plaiſir à enviſager votre Etabliſſement, auſſi glorieux pour vous, qu'utile à vos Concitoyens. La confiance que nous avons en vos lumieres, nous rend attentifs aux jugements que vous prononcerez. Sans prétendre à la gloire de vous imiter, nous nous empreſſerons à vous ſuivre. Vous avez déja fait de grands progrès, en excitant l'émulation dans ceux à qui la Nature a donné des talents, en inſpirant aux autres le deſir d'en avoir, en nous procurant à tous la ſatisfaction de les voir éclore, appréciés, couronnés.

Continuez à marcher dans la carriere brillante qui eſt ouverte devant vous. Toute la profondeur des Sciences, tous les ſecrets des Arts, toutes les merveilles de la Nature s'offrent à vos ſpéculations, à vos réflexions, à vos expériences, à vos ſavantes recherches. La matiere eſt vaſte; elle répond à la ſupériorité, à la ſagacité, à la fertilité de vos eſprits; elle ſuffit à l'étendue de vos lumieres; elle eſt digne de tous vos efforts. Combattez l'erreur, l'ignorance, l'oiſiveté. Votre Académie eſt votre champ de bataille, vos talents ſont vos armes, votre zele nous répond de votre courage, & votre courage vous aſſure la victoire. Réuniſſez de concert toutes les diverſes connoiſſances que vous avez acquiſes chacun en particulier; faites-en un ta-

bleau qui rassemble toutes vos idées; que, par le mélange & l'assortiment des couleurs, il représente à tous les yeux, & dans tous les siecles, les traits différents qui vous caractérisent; qu'il subsiste à jamais comme un dépôt précieux, que la reconnoissance de vos Compatriotes transmettra à la postérité, & qu'il soit consigné dans les fastes de votre Patrie, comme un tribut que vous payez à l'immortalité.

L'esprit qui vous anime, déja répandu dans toute la Lorraine, nous fera bientôt recueillir le fruit de vos travaux; & rien ne nous sera plus agréable, que de voir chaque jour s'accroître vos succès, que de lire vos Ouvrages, que d'applaudir à vos triomphes, & que d'avoir sans cesse à vous féliciter de votre constante application à remplir, pour votre gloire & pour l'utilité publique, les intentions de votre Fondateur.



AVIS
DU TRADUCTEUR.

*Sur une copie du Discours précédent, envoyée à Rome, cē Discours fut traduit en Italien par le P. Cordara, Jésuite, & lu dans une Assemblée publique de l'Académie des Arcades, le 22 Mars 1753. L'admiration qu'il y excita fut si grande, que, par voye d'acclamation, ce Corps respectable agrégea sur le champ le Roi parmi ses Pasteurs, sous le nom d'*EUTIMIO ALIFIREO. *Voici comme en parloit, deux jours après, dans une de ses Lettres, le Directeur de cette fameuse Académie:*

„ Non posso esprimervi l'ammirazione che „ destò in tutti un sì savio, sì dotto, e sì elo- „ quente ragionamento : e siccome quello „ che era stato scritto per la Società Reale „ di Nancy, poteva applircarsi in molte cir- „ costanze anco alla nostra Arcadia, così, „ oltre una tenerezza non ordinaria, che destò „ negl'animi di tutti gli Arcadi, strappo vio- „ lentemente dalla bocca di tutti gli applausi „ più sinceri, e più strepitosi, e riscosse in

„ fine un ſonoro univerſale meritatiſſimo E
„ viva. Fu però tale l'impreſſione, che nel-
„ l'animo di ciaſcuno cagiono il reflettere,
„ che un Monarca, la di cui vita è paſſata
„ tra gli affari del governo, tra le vicende
„ della ſorte, e tra gli ſtrepiti delle guerre,
„ con tal proprieta, e con tal pulitezza ſap-
„ pia ideare, diſtendere, e ornare una pro-
„ ſa che darebbe da penſare a i più eſerci-
„ tati nomini di Lettere, che ſeguendo il
„ coſtume in caſi ſimili fra noi uſato, pro-
„ ruppero tutti in ripetere il glorioſo nome
„ del Rè STANISLAO, acclamandolo
„ in tal guiſa fra i Paſtoridi Arcadia, i di cui
„ nomi adornano i faſti della noſtra lettera-
„ ria Paſtorale Adunanza.

Quelque temps après le Portrait de ce Prince fut placé ſolemnellement dans la Salle de cette Académie, comme le ſont au Capitole les Triomphateurs de l'ancienne Rome, la couronne de laurier ſur la tête & l'olive à la main. Dans cette ſeconde Aſſemblée, pluſieurs pieces de Poéſie furent récitées à l'honneur du Philoſophe Bienfaiſant, avec une ſatisfaction extraordinaire, de grands cris de joye, & un applaudiſſement univerſel. Il exiſte un Recueil de ces Poéſies, imprimé par ordre de cette brillante Société.

SUR L'IMMORTALITÉ DU NOM.

JE viens de voir dans un Journal Littéraire un phénomene ſingulier. Deux hommes de Lettres s'étant diſputé le prix d'une Académie, & chacun, pour l'obtenir, ayant pris une voye oppoſée, celui qui l'a remporté n'a pas cru devoir s'enorgueillir de ſa victoire, & celui qui a ſuccombé n'en a pas moins eſtimé l'Ouvrage de ſon Compétiteur.

Pour s'accommoder aux idées de ces deux Orateurs, démontrons qu'ils ne ſe contrediſent point, & que le pour & le contre ſe réduiſent à la même opinion. L'un prétend que le deſir d'immortaliſer ſon nom eſt conforme à la nature & à la raiſon; l'autre ſoutient le contraire. Si les Académiciens, juges de ces Ouvrages, avoient ſu l'union qui régnoit entre ces deux Auteurs, ils auroient ſans doute partagé le prix entr'eux, autant pour récompenſer une des vertus les plus rares entre deux rivaux, que pour faire honneur aux talents de l'un & de l'autre, & à la force même des preuves dont chacun appuye ſon ſentiment. Tous deux en effet me paroiſſent avoir raiſon.

Et n'eſt-il pas vrai, d'un côté, que la nature nous porte à tout ce qui peut nous être le plus avantageux; & que la raiſon, preſque toujours ſubjuguée par la nature, ſe laiſſe entraîner à ſes deſirs, du moins dès qu'ils ne comportent rien de nuiſible à l'une ou à l'autre?

Or rien ne doit moins les allarmer, rien n'eſt plus innocent & d'une ſuite moins dangereuſe, que la paſſion de voir la poſtérité occupée de nos actions, de nos vertus, de tous les ſentiments qui nous auront diſtingués durant la vie.

C'eſt cette paſſion, la plus heureuſe & la moins malfaiſante de toutes, qui, pouvant nous arracher à toutes les autres, nous fait faire ſouvent des prodiges au-deſſus de l'Humanité.

Ainſi, notre fin ne borne pas notre réputation. Il en eſt d'elle comme de nos enfants: nous laiſſons ceux-ci après nous; & le nom qu'ils portent, nous ſouhaitons qu'il ne s'éteigne jamais. Nous jouiſſons d'avance de tous les biens que nous leur deſirons, &, lors même que la mort nous enleve de ce monde, nous croyons avoir à paſſer avec eux tous les jours qu'ils doivent y reſter; nous ne mourons point tout entiers, & nous nous flattons de nous ſurvivre dans une poſtérité que nous regardons comme une partie de nous mê-

mes, & dont nous étendons la durée au gré d'une imagination qui n'y met point de fin.

Ce que nous desirons à nos descendants, la nature & la raison nous le font desirer à nous-mêmes. Nous vivons ici-bas, si je puis parler ainsi, de deux sortes de vies : l'une nous est commune avec les animaux ; elle n'est qu'une simple végétation, elle recommence chaque jour, elle nous fait durer quelques années, nous la conservons sans mérite, & nous devrions avoir aussi peu de regret à la perdre que nous n'en avons eu à la recevoir: il est une autre vie plus essentielle à l'homme ; c'est celle qui le fait paroître avec éclat sur la scene du monde, ou qui l'y rend du moins agréable par une humeur douce & bienfaisante, par une probité scrupuleuse, par une application constante à tous les devoirs de la Société. Cet homme vit dans l'estime des autres, & cette vie, par les avantages qu'il en retire, lui est plus précieuse que celle qui le fait simplement exister, & par laquelle il ne seroit tout au plus qu'un être destiné à consumer les fruits de la terre, un automate qui respire, & qui, toujours inutile, seroit comme enterré avant que de mourir.

Cette vie qu'anime & que soutient l'approbation des ames sensibles au mérite, & que tout homme éclairé desire durant sa vie, pourquoi ne voudrions-nous pas en jouir après

notre mort? Elle n'eſt pas faite pour s'éteindre. Elle fait honneur à l'Humanité, & celle-ci a intérêt de la conſerver pour ſa gloire: c'eſt un dépôt qu'un de ſes membres lui confie, & qui doit ſervir d'exemple à tous ceux qui, connoiſſant comme lui la grandeur de leur origine, ſe feront un devoir d'en ſoutenir la dignité.

Et qu'eſt-ce pour les Héros dont je parle; qu'eſt-ce que cet eſpace de temps qu'on nomme la vie? Que la plupart des hommes y voyent un vuide immenſe qu'ils ne ſavent comment remplir: elle n'eſt pour ceux-là qu'un point de ſi petite étendue, qu'il ne peut ſuffire à leurs vaſtes deſſeins; il faut qu'ils prennent ſur le temps à venir, & qu'ils y vivent en quelque ſorte pour y perpétuer leur génie, & pour inſtruire ceux qui peuvent étendre ou perfectionner leurs utiles projets.

Que ne peut point d'ailleurs la noble eſpérance de jouir encore après ſa mort de l'eſtime qu'on a droit de recueillir de ſes vertus? C'eſt par l'eſpérance que nous vivons ici-bas; & cette eſpérance porte toujours ſur l'avenir. Il eſt vrai que trop ſouvent cet avenir nous trompe; mais de toutes les eſpérances en eſt-il de plus ſûre que celle d'un homme qui, toujours eſtimé durant ſa vie, ſe flatte de ne pas ceſſer de l'être après ſa mort? Du moins cette eſpérance eſt-elle la

ſource des plus grandes actions; du moins eſt-elle une reſſource à tous les dégoûts de la vie. Et c'eſt préciſément à quoi ſont plus ſujets ceux d'entre les mortels qui ſe diſtinguent le plus par des actions héroïques. Il n'eſt que leurs ſemblables qui leur payent ſans regret le tribut d'eſtime qui leur eſt dû. Sûrs d'eux-mêmes, ils oſent louer des hommes vertueux: mais qui ne ſeroit étonné du nombre de ceux qui s'efforcent d'abaiſſer le mérite, & qui ne peuvent ſouffrir de ſe voir humiliés par ſon éclat? De-là ces ſoupçons, ces calomnies, ces jugements injuſtes, qui déconcerteroient les âmes les plus fortes, ſi elles ne ſavoient qu'on eſtime forcément ceux contre qui on déclame, & que la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même d'une eſtime de bonne foi.

Nouvelle raiſon encore d'aſpirer à une réputation à venir, que ne pourront affoiblir ni corrompre ces êtres oiſifs & malfaiſants, dont la funeſte exiſtence peſe à la terre, qui ne les porte qu'à regret.

C'eſt la mort qui met le ſceau à la réputation des Héros, & qui la rend comme un monument d'airain, que l'envie ni le temps ne peuvent plus détruire. Auſſi ceux-là doivent-ils deſirer cette réputation, dont les vertus, chargées malicieuſement d'une teinte étrangere, n'ont pu briller dans tout leur riche

appareil; & ceux-là, ſur-tout, qui, par des traits d'une expreſſion vive & lumineuſe, peuvent encore éclairer & embellir l'Univers. Aux uns, l'immortalité devient un dédommagement; aux autres, elle eſt une récompenſe: mais, d'une façon ou d'autre, elle tourne à l'avantage de l'Humanité, qui profite de leurs vertus, & ſe ſent portée à les imiter, en les voyant ſurnager ſi glorieuſement ſur l'abyme des âges.

J'en ai peut-être trop dit juſqu'ici en faveur du deſir d'immortaliſer ſon nom par des actions héroïques; je dois à préſent combattre ce ſentiment par un autre que j'ai déja annoncé comme auſſi vrai & auſſi plauſible.

Eſt-il bien certain, en effet, que la nature & la raiſon nous portent à cette immortalité, que j'ai déja tant vantée? Et que ſouhaite ordinairement la nature, que de jouir du moment préſent? Tout ſon plaiſir eſt dans ſes ſens. Et que deviennent ſes ſens dès qu'elle eſt éteinte? Ce n'eſt pas même la jouiſſance des plaiſirs qui la rend heureuſe; c'eſt ſon attention à les goûter: & cette attention lui ſurvit-elle?

Que dirai-je de la raiſon? Peut-elle approuver un deſir qui peut n'avoir jamais l'effet qu'on en eſpere? L'Hiſtoire des ſiecles ne nous a-t-elle pas appris que, devant ceux où nous nous flattons de vivre par notre réputa-

tion, il peut s'ouvrir des abymes épouvantables, où s'engloutiront pour toujours les monuments & l'hiſtoire de notre temps. Tout a péri, juſqu'à la mémoire de la plupart des Nations qui nous ont précédés. La chaîne qui devoit lier leur temps au nôtre, a été briſée par les déluges, les tremblements de terre, les violentes ſecouſſes qui ont bouleverſé l'Univers. Tout chancele, tout finit, tout ſe perd dans les eſpaces immenſes de l'éternité; & un homme, un ſimple atome, l'ouvrage hazardé du néant qui l'a produit, ſe flattera de porter ſon nom juſqu'aux dernieres extrémités d'un temps qui ne doit point avoir de bornes!

Ce que la raiſon doit nous apprendre, le voici; c'eſt de nous rendre, durant la courte durée de nos jours, auſſi parfaits que nous le pouvons être. Si l'eſpoir d'une heureuſe immortalité de notre nom peut nous conduire à cette perfection, à la bonne-heure : recherchons la gloire de nous ſurvivre; mais ne l'eſtimons qu'autant qu'elle peut nous ſoutenir dans la pratique de la vertu. C'eſt un plaiſir d'imagination, mais qui, ſemblable à tous les plaiſirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en paſſant juſqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un temps où l'on ne peut en goûter tout l'avantage. Un Héros, en effet, qui n'auroit en vue que

l'immortalité de ſon nom, ſeroit ſemblable à un homme qui ſe creveroit les yeux pour voir un jour plus clair.

Il eſt une immortalité plus ſûre & deſirable; c'eſt celle que la Religion propoſe à tout Héros chrétien, qui, vainqueur de ſes paſſions & de lui-même, a toujours vécu dans la juſtice, & a joint le culte à la morale; union ſi rare de nos jours, où le culte ſeul fait des ſuperſtitieux, où la morale ſeule fait des impies.

J'ai donc eu raiſon de ſoutenir le pour & le contre des deux Orateurs, & de concilier leurs opinions de façon à n'en faire qu'une ſeule, parce qu'en effet la vue de l'immortalité peut donner lieu aux plus grandes vertus, & que l'indifférence à ſon égard n'empêche point qu'on ne puiſſe parvenir à ce que les vertus ont de plus glorieux & de plus ſublime.

Après cela, laiſſons au monde la liberté de juger de nos actions comme il voudra, & ne penſons qu'à rendre notre nom glorieux dans la bienheureuſe & éternelle immortalité. Jouiſſons de cet avant-goût certain, au lieu de nous repaître d'un bonheur imaginaire.

LETTRE
A UN AMI.

VOus voulez que je vous rende compte de toutes les idées qui m'occupent dans les moments de retraite que j'ai ſu me ménager. Je vais vous faire part de celle qui m'eſt la plus ordinaire, & dont je vous ai entretenu plus d'une ſois. Je ne conçois pas ce qui me la ramene ſans ceſſe. C'eſt peut-être parce que, dans le bonheur même qui m'accompagne, je ſens en moi quelque choſe qui le combat, je ne ſais quoi que je voudrois définir, & qu'il ne m'eſt pas poſſible de connoître.

Je me demande donc aujourd'hui pourquoi l'homme parvient ſi rarement à être ou à s'eſtimer heureux, ce qui ſeroit à peu près le même; & pourquoi, malgré ſon amour-propre, il s'empêche lui-même de le devenir, ſoit par l'abus qu'il fait du bonheur dont il jouit, ſoit parce qu'il ne ſait pas ſe le rendre durable.

Je n'ignore point qu'il y a des malheurs dans la vie qu'on ne peut éviter; mais il en eſt que nous nous attirons par imprudence,

& dont, par un ſot oubli de nous-mêmes, Philoſophes ridiculement ſtoïques, nous ne ſommes preſque point affectés. Il eſt vrai auſſi que la diverſité des caracteres, & ſur-tout celle des tempéraments, en met une ſi grande dans nos goûts, que ce qui fait le plaiſir des uns, eſt très-ſouvent indifférent aux autres. Nos divers ſujets de bonheur ſont comme nos modes. Ils ſe remplacent, ils ſe détruiſent, ils ſe renouvellent. Le caprice en décide plus que la raiſon, ou, pour mieux dire, la vanité en eſt la ſeule meſure. Les uns le placent dans le faſte & la grandeur; les autres, dans la ſatisfaction des ſens; quelques-uns, dans la culture de l'eſprit, & les efforts mêmes de l'étude; les autres, dans la pareſſe & dans l'inaction. Ce qui eſt ſingulier encore, c'eſt que la plupart veulent le trouver par les moyens même les plus contraires à leurs inclinations, & les moins propres à le leur procurer tel qu'ils le deſirent. On voudroit acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a le courage de rien faire pour la mériter. On voudroit amaſſer des biens, & l'on ſe rebute des peines que coûte la fortune. On voudroit être ſavant, ſans eſſuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudroit être le favori d'un Maître, ſans avoir paſſé par les pénibles fonctions de Courtiſan. Que ſais-je? on voudroit primer dans les Sociétés & s'y

rendre agréable, ſans être obligé de s'aſſujettir aux égards, aux bienſéances ordinaires, & ſans rien perdre du ton tranchant & impérieux d'une ame vaine & préſomptueuſe. Ainſi, dit Horace, le bœuf voudroit porter la ſelle, & le cheval labourer.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

De-là vient auſſi que le bonheur, toujours inconſtant & mobile, reſſemble à un ruiſſeau, qui, ſelon les temps, augmente ou décroît, &, quoique ſouvent limpide dans ſa ſource, ſe trouble & devient fangeux dans ſon cours.

Tel eſt ſur-tout le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croye au-deſſus de tous les autres. Il n'eſt pas étonnant, à la vérité, qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le ſalut de ſes Peuples, & qui ne ſe fait reſpecter que par ſa méchanceté, ſe rende le plus malheureux de tout ſon Royaume; mais qu'un Roi ſage, qui connoît ſes devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par ſa bonté & ſon humanité, s'attire tous les jours des hommages, que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger; qu'un Roi, l'ami des hommes, & l'homme de ſes Sujets, ne goûte, ni ne puiſſe goûter un bonheur pur & ſolide : c'eſt ce qui doit ſurprendre, & qui eſt pourtant vrai en effet.

Et que voit-il ce Prince autour de lui? que des gens faux & intéreſſés à qui ſes vertus déplaiſent,

plaiſent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer ; que des cœurs bas dans leurs beſoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand ils n'ont plus rien à prétendre ; que des hommes, enfin, qui toujours diviſés de paſſions & d'intérêts, & toujours ſe heurtant les uns les autres, ne ſe réuniſſent que pour altérer ſes ſentiments, affoiblir ſon pouvoir, &, ſous les dehors d'une ſoumiſſion apprêtée, gagner ſa confiance & la trahir.

Quelle douleur ce Prince n'a-t-il pas de voir ſa dignité plus reſpectée que ſa Perſonne ; ſon autorité moins affermie dès qu'il veut en adoucir le poids ; ſes bienfaits, qu'il ſait n'être dus qu'au mérite, cédés malgré lui à la perſécution, & devenant preſque toujours ou des ſujets d'ingratitude, ou de nouveaux motifs d'importunité ; ſes refus, quoique légitimes, imputés à des moments de caprice, à de fauſſes préventions, à un défaut de raiſon & de lumieres ; ſes amis, s'il a le bonheur d'en avoir, craignant de l'inſtruire, dans la crainte de l'offenſer ; une foule de Sujets inutiles, & toujours mécontents, oſant blâmer ſa conduite, lors même qu'il veille le plus à leurs intérêts, & toujours prêts à éclater en murmures, ſi peu que ſa main vienne à chanceler ſur le timon de l'Etat ! Malgré ſes talents, ſes bonnes intentions, ſa probité même, les méchants lui ſuppoſent des vices,

les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocents trop d'indulgence.

Que dirai-je des ennemis qu'il a au-dehors, & qu'il doit appaiſer ou combattre, des projets de Politique ou de Guerre qu'il doit former, du ſoin qu'il doit avoir de ménager les temps & les circonſtances, d'éloigner ou de faire naître les occaſions, de prévenir ou de réparer ſes pertes, des travaux & des regrets que doit lui coûter ſa gloire, s'il ne peut la maintenir que par l'effuſion du ſang de ſes Sujets qu'il aime, ou de celui d'un nombre preſqu'infini d'Etrangers qui ſont forcés de l'attaquer, & qui voudroient éviter de le combattre?

Ce portrait eſt vrai; & ſi les cedres les plus hauts ne ſont point à l'abri du déluge des maux répandus ſur la terre, quel penſe-t-on que doit être le ſort de l'hyſope qui rampe à leurs pieds?

Quand même nos malheurs ne viendroient point, comme je l'ai déja dit, de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconſtance & de la perverſité des goûts & des penchants qui nous dominent, il eſt toujours certain qu'il n'eſt point d'état, ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à ſupporter. Peut-on ignorer qu'elles naiſſent du bonheur même, puiſque le plus parfait, s'il en eſt de la ſorte, porte toujours

avec ſoi comme un levain funeſte, qui l'altere, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir, ni connoître, lors même qu'on en ſent le plus les effets. C'eſt ce que Lucrece appelloit un vice intérieur & ſecret, qui naît & ſubſiſte dans les biens les plus réels, qui les dénature, les arme contr'eux-mêmes, &, par le fiel & l'amertume qu'il y répand, les rend un objet d'indifférence, ou de mépris, & fait fouler aux pieds les haches & les faiſceaux, les Sceptres & les Trônes mêmes.

Uſquè adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces, ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Ce vice intérieur, ce levain funeſte, &, comme le Poëte l'appelle, cette force inconnue que l'on ſent & qu'on ignore, & dont je ne m'occupe ſi ſouvent que parce que je l'éprouve ſans ceſſe, eſt-elle néanmoins réellement un effet du bonheur même? Ce ver ſecret qui le flétrit, & qui en deſſeche ſouvent juſqu'au germe, n'eſt-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & ſe nourrit de la corruption de nos ames? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchants avec l'état qu'on a embraſſé, & dans lequel il n'eſt pas étonnant que l'on ne trouve point la ſatisfaction que l'on deſire? Combien d'exemples pourroient ſervir à mettre cette idée dans ſon jour!

Eſt-il rien, ce ſemble, de plus heureux qu'un homme d'Egliſe, qui, ſeul & iſolé, n'ayant ni famille à entretenir, ni ſucceſſeurs à pourvoir, jouit d'un revenu conſidérable, & n'a ſouvent autre choſe à faire qu'à conſumer le temps ſans l'employer? Placé dans une ſphere ſupérieure, il ne reſſent aucune des calamités qui aſſiegent le commun des hommes. Mais cet être privilégié, dont l'opulence & la conduite n'étonnent perſonne à préſent, parce qu'on n'en eſt plus, à cet égard, au premier moment de la ſurpriſe, cet être eſt-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être? Malgré la couche épaiſſe de gravité dont il ſe couvre, ſes inquiétudes ſe peignent à mes yeux; je vois que ſon état fait ſon ſupplice. Il y eſt entré ſans le connoître & ſans l'aimer; la cupidité ſeule l'y a appellé : mais oppoſée aux devoirs qu'il doit ſuivre, peut-elle l'engager à les pratiquer? Auſſi n'en reſſent-il que les peines, ſans pouvoir en goûter les douceurs. Ses devoirs l'accuſent, ſa conſcience le condamne, ſon cœur même le dédaigne. *Tacitâ ſudant præcordia culpâ.* Malgré lui, il ſe mépriſe lui-même, & il ne ſe trouve ſatisfait que lorſqu'il peut éviter les reprochesdes autres membres de ſon corps, dont le plus grand nombre, fidele à ſes engagements, lui apprend à faire un meilleur uſage des biens, du temps,

dés honneurs, des commodités dont il abuſe.

Combien pourrois-je rappeller ici d'autres états, qui ne perdent leurs premiers attraits & ne deviennent ennuyeux, inquiétants, pénibles, que par le peu de convenance des talents & des qualités qu'ils exigent avec les mœurs & les inclinations qu'on y apporte! Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux ſans être bien avec ſoi; mais comment être bien avec ſoi, quand on n'eſt pas dans l'état pour lequel le Ciel a fait naître? Un oiſeau ſe plairoit-il dans l'onde? une plante ne ſeche-t-elle pas dans un terroir étranger? Avouer qu'on ſe déplaît dans ſa condition, c'eſt dire poſitivement qu'on n'y eſt point propre. Il n'en eſt point qui par elle-même contribue au malheur ou au bonheur de la vie. C'eſt notre caractere qui les fait telles que nous les éprouvons. C'eſt nous qui nous les rendons aiſées ou difficiles, tranquilles ou orageuſes, agréables ou incommodes. Ce n'eſt ni la ſale demeure de Diogene qui cauſoit ſon bonheur, ni la vaſte région des Indes qui par elle-même pouvoit rendre Alexandre plus heureux : mais le Cynique ſe plaît dans ſon tonneau, parce qu'il ne deſire rien au-delà de ſon étroite enceinte; & l'Univers entier ne ſuffit point au Conquérant de l'Aſie, parce qu'il ne ſait pas donner des bornes à ſon ambition.

Ce n'eſt pourtant pas ſeulement la con-

formité ou la difconvenance des mœurs & du caractere avec la place où la Providence nous a mis, qui peut faire le bonheur ou le malheur de la vie : l'un & l'autre peuvent venir encore d'une fource à peu près femblable; de la modération, ou de l'emportement de nos defirs.

Il n'eft pas poffible à l'homme de vivre fans rien defirer. S'il en étoit qui ofaffent fe vanter d'une fi heureufe apathie, je foutiens qu'il leur refteroit encore un defir, celui de pouvoir perfévérer dans un état fi tranquille. Condamner les defirs en général, ce feroit condamner la Nature même. Ils naiffent en nous, comme ces plantes qui, d'elles-mêmes & fans culture, croiffent fur les toits des mafures, &, quoique plus rarement, fur les murs des Palais. Ils tiennent fi fort à notre être, qu'ils préviennent la raifon, & il en eft peu qu'elle n'adopte. Le plus frivole devient prefqu'auffi-tôt un fentiment.

Les defirs font même néceffaires à l'Humanité. Ils lui donnent du mouvement & de la vie. Je les regarde comme un feu central qui l'échauffe, l'élance hors d'elle-même, augmente fes forces, étend fes vues, lui infpire une fage confiance, & quelquefois une heureufe témérité. Les defirs franchiffent les efpaces, ils rapprochent les objets les plus éloignés, & nous mettent en quelque forte

en possession de ceux qui nous manquent. Ils sont face à tous les événements, & tiennent comme en suspens, autour de nous, les maux qui de toutes parts nous assiegent.

Mais, quels que soient leurs avantages, ils ne laissent pas d'être souvent de funestes causes de douleur & de chagrin. Il n'en est point qui ne nous flattent, il en est peu qui ne nous trompent; semblables à ces dangereuses filles d'Acheloüs, qui, par le son enchanteur de leur voix, attiroient le voyageur, & lui tendoient un piege inévitable.

La plupart de nos desirs sont en effet ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudents, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le temps de connoître, souvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, ils veulent que nous forcions les obstacles au-lieu de les lever. Leur impatience épuise nos efforts, & nous restons au milieu de la carriere, plus honteux de notre foiblesse, qu'indignés de la témérité de nos desseins.

Trop ambitieux, ils voudroient tout embrasser & tout envahir. Ils nous portent où nos talents, notre état, notre naissance ne sauroient atteindre; & nous finissons par mépriser, avec une insolente fierté, ce qui n'a pu servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudents, il eſt rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous ſatisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins ſimples, trop ſouvent les moins juſtes, leur paroiſſent les plus ſûrs. Ils contrefont leur démarche, ils effacent leurs pas; ils craignent d'être apperçus, & cette crainte n'eſt ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles, enfin, ils ſe propoſent moins ce qui intéreſſe que ce qui plaît; ce que la raiſon preſcrit, que ce que les paſſions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaiſirs que de ſoucis & de peines, & que preſque toujours, contre les intentions de la Nature, ils ſoient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de ſanté?

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec eux, les réprime, les retient, les regle du moins, & les modere!

Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche ſa ſatisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rapport entre la petiteſſe & le néant des êtres ſenſibles, avec la nobleſſe, l'immenſité, la haute deſtinée de ſon ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, perſuadé que la Terre & tout l'Univers ne peuvent lui rien offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens

& les maux, confond dans ſes idées les ſceptres & les houlettes, brave les honneurs ſans les craindre, les richeſſes ſans les mépriſer, l'eſtime des hommes ſans la dédaigner, les hommes eux-mêmes ſans prétendre les blâmer, ni refuſer de leur être utile!

Un homme tel que je viens de le dépeindre, & que je n'ai fait pourtant qu'ébaucher, paſſera, ſans doute, pour une eſpece de prodige; mais il n'eſt aucun de nous qui ne dût lui reſſembler, ſi nous étions bien convaincus qu'un des moyens les plus infaillibles de vivre heureux, c'eſt de ſe renfermer en ſoi, pour mieux apprendre à ſe connoître, à maîtriſer ſes penchants, à épurer ſes vertus: c'eſt de vivre iſolé, & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs, qui d'ordinaire nous rendent malheureux ſans nous rendre plus ſages: c'eſt de ſe faire une compagnie de ſon cœur, d'aimer à l'entendre parce qu'il dit toujours vrai, de ſe plaire avec lui; & ſans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

Le Sage, dont je parle, eſt d'autant plus heureux, qu'il ne s'eſt point propoſé de l'être, & qu'il ne s'apperçoit même pas qu'il l'eſt; car c'eſt une des conditions du bonheur qui ſe refuſe d'ordinaire à ceux qui le cher-

chent, & qui échappe à ceux qui ſe flattent d'en jouir. D'ordinaire, il ne faut rien pour l'acquérir; plus ſouvent il ne faut qu'un rien pour le perdre. Un ſimple gâteau jetté dans la gueule de Cerbere, ſuffit à Enée pour pénétrer aux Enfers; & un ſeul regard fait perdre à Orphée ſa chere Eurydice, qu'il eſpere en ramener.

Quelque difficile qu'il ſoit néanmoins d'être ici-bas auſſi heureux qu'on le deſire, ſoit à cauſe de la bizarrerie & de la perverſité de nos goûts, ſoit à cauſe de l'oppoſition de nos penchants à nos devoirs, ſoit, enfin, à cauſe de l'aveugle & indiſcrete ardeur qui nous y porte, j'apperçois un ſûr moyen de le devenir: c'eſt de chercher à l'être dans les autres. Et quel cœur aſſez barbare pourroit ne point avoir de plaiſir à ſoulager les peines des malheureux? Il n'en eſt pas des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-temps à s'y pourrir, au hazard même de ne jamais ſe reproduire. En ſemant les biens, on les recueille; &, ſi j'oſois m'exprimer ainſi, le ſeul deſir de les répandre eſt preſque déja le temps de la moiſſon. Les bienfaits ſont le ſeul tréſor qui s'accroît à meſure qu'on le partage. Notre cœur eſt fait pour ſe donner; & qui le mérite mieux, ou des gens qui, occupés d'eux-mêmes, n'en ſentent point le prix, ou

des infortunés qui le réclament & qui l'honorent, en lui supposant une généreuse sensibilité ? D'ordinaire, on ne voit que les pauvres avoir pitié des pauvres. Les Grands les rebutent, les méprisent, souvent même les outragent & les insultent ; mais, ces Humains superbes, qui auroient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur noblesse, pourquoi n'ont-ils pas honte également de la laisser languir, se détruire & s'avilir dans leurs semblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & leurs dédains, qu'elle ne l'est par les maux & les douleurs qui la flétrissent & la déshonorent ?



RÉFLEXIONS

SUR

DIVERS SUJETS

DE MORALE.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

PARMI les Réflexions qu'on va lire, il en est qui ont été recueillies de la bouche de l'Auteur ; toutes les autres ont été écrites de sa main, à mesure que ce qu'il voyoit, ou qu'il entendoit, les lui faisoit naître. Les unes & les autres ne sont que des saillies de sentiments, & le fruit d'une attention sérieuse sur les défauts & les vertus de l'Humanité, sur les mœurs & sur les usages les plus ordinaires du monde. Ce sont des maximes courtes, & qui renferment un grand sens en peu de mots. La sévérité dogmatique de nos Peres ne seroit point goûtée aujourd'hui, non plus que ces portraits & ces caracteres si fort en vogue au siecle passé, dans lesquels on voyoit des touches fieres, mais un coloris souvent exagéré, plus brillant que simple, & plus apprêté que naïf. On n'est même à présent guères plus touché de ces discours de morale, où l'imagination croit remplacer le génie, & ne fait qu'arranger méthodiquement des pensées

ſurannées, ſouvent des mots ſans idées, preſque toujours des idées ſans ſentiments. Au temps où nous ſommes, & où nous avons moins beſoin d'être inſtruits qu'éclairés, il nous ſuffit, ſans doute, des premiers traits & d'une ſimple ébauche des vérités néceſſaires. D'ailleurs, la vivacité d'une main hardie, qui trace une eſquiſſe rapidement, & comme ſans deſſein, nous plaît & nous attache d'autant plus, qu'elle décele le grand Maître & l'Ecrivain original. C'eſt ce qu'on va remarquer dans les Réflexions ſuivantes.

RÉFLEXIONS SUR DIVERS SUJETS *DE MORALE.*

LA parole de Dieu prouve la vérité de la Religion; la corruption de l'homme, sa nécessité; la politique, ses avantages.

Où la Religion parle, la Raison n'a droit que d'écouter.

Il n'y a que la Religion capable de changer les peines en plaisirs.

Pour faire un bon usage de la vie, il faudroit avoir dans la jeunesse l'expérience de l'âge avancé; & dans la vieillesse, la vigueur des premieres années.

Si l'on pressentoit la peine qu'il y a à se corriger, on n'en auroit point à se garantir de ses fautes.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même.

L'espérance rend le temps bien long; & la jouissance, bien court.

Les longues maladies uſent la douleur; & les longues eſpérances, la joye.

Ceux qui devroient être à l'abri de la calomnie, ſont d'ordinaire ceux qui l'évitent le moins.

On ne veut point de mal à ceux que l'on mépriſe; on n'en veut qu'à ceux qui ont droit de nous mépriſer.

On devroit être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Il eſt plus honorable de confeſſer ſes fautes, que de vanter ſes mérites.

L'ame veut jouir de tout ſon être : l'eſprit veut ſavoir, le cœur veut ſentir; l'un & l'autre ont leurs beſoins comme le corps.

Un cœur ſenſible fait bien ſouffrir. On a meilleur marché de ſon eſprit : il eſt peu d'objets qui l'intéreſſent.

Comment aimer une vie qui mene à tout inſtant à la mort, & par des chemins toujours ſemés d'épines?

La vie s'uſe autant & ſouvent plus dans les plaiſirs, que dans les peines.

On vit dans autrui, rarement dans ſoi-même.

La gayeté est la santé de l'ame ; la tristesse en est le poison.

La raison nous montre nos devoirs ; celui qui nous les fait aimer, est plus puissant que la raison même.

L'éloquence n'est estimable qu'autant qu'elle sert la vérité. Elle caresse les cœurs que celle-ci déchire.

De toutes nos vertus, il n'est que la patience que nous perdons pour rien.

La prudence humaine ne peut rien contre les décrets de la Providence : mais la Providence la fait entrer pour beaucoup dans ses décrets. Elle la suppose plus souvent qu'elle ne la contredit ou ne la dérange.

Une haine à soutenir est un plus grand fardeau qu'on ne pense.

Un luxe d'esprit suit presque toujours le luxe des mœurs.

Bien des gens seroient plus estimés, s'ils étoient moins prodigues de leur mérite. On devroit n'en dépenser qu'à mesure & qu'autant qu'on en a de besoin.

Il est aussi naturel de craindre que d'espérer, quand on est malheureux.

Il eſt rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parents.

Je croirois volontiers qu'il eſt plus louable de ſouffrir de grands maux, que de faire de grandes choſes.

La fortune ſe vend cher à ceux qui la recherchent; elle ſe livre d'ordinaire aux moins empreſſés.

La modeſtie devroit être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

Les louanges ſont des ſatyres, quand elles ne ſont pas ſinceres.

Preſque toujours les plus indigents ſont les plus généreux.

L'idée du bonheur eſt ſouvent plus flatteuſe que le bonheur même.

Les nœuds de l'amitié ſont à préſent ſi déliés, qu'ils ſe rompent d'eux-mêmes. Ils ne ſont que rapprocher les cœurs ſans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle eſt parfaite.

Il faut un peu d'artifice pour ſe faire aimer. L'amitié ſeule n'inſpire pas toujours de l'amitié.

Un marbre dur & poli réfléchit les objets qu'on lui préſente. Il en eſt de même de la plupart des hommes. Les peines d'autrui ſe reproduiſent ſur la ſurface de leur ame : elles ne paſſent point au-delà.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

Un homme plus grand que ſes malheurs, fait voir qu'il n'en étoit pas digne.

Un homme ſage peut ſe faire heureux tout ſeul, malgré la fortune.

On devroit s'eſtimer auſſi heureux en la perſonne d'un ami, que ſi on l'étoit ſoi-même.

Le courage que l'émulation inſpire pour entreprendre, fait bientôt trouver les moyens de réuſſir.

Ceſſer d'écouter un babillard, eſt le plus ſûr moyen de le faire taire.

L'envie de plaire n'eſt louable qu'autant qu'on cherche en même-temps à ſe faire eſtimer.

Pour vivre en repos, il faudroit ne rien entreprendre de difficile; mais la préſomption fait croire tout aiſé.

S'il eſt des dangers inévitables, il en eſt beaucoup où l'on donne par imprudence,

beaucoup plus encore qu'on pourroit éviter avec un peu de précaution.

Il y a une telle liaiſon entre toutes les affaires du Monde, qu'une ſeule dépend de pluſieurs autres, & qu'on n'eſt maître de rien.

L'inſtabilité de nos goûts fait le déréglement de notre vie.

Il eſt une ſuprême dignité, qui par elle-même ne donne point de rang. C'eſt celle qui réſulte de la qualité d'honnête-homme.

Il n'y a d'ordinaire que les Princes dignes de l'immortalité, qui aiment à encourager les talents qui la donnent.

Il n'eſt pas poſſible d'impoſer ſilence à la voix intérieure qui nous reproche nos fautes. C'eſt la voix même de la Nature.

Rien ne prouve mieux la vérité de la Religion, que l'ignorance des ſiecles barbares dont elle a triomphé.

La Religion n'a d'autre choſe à craindre, que de n'être pas aſſez approfondie.

Faut-il ceſſer d'être vertueux, pour n'être point expoſé aux traits de l'envie ? Quel malheur ne ſeroit-ce pas, ſi le ſoleil ceſſoit

d'éclairer pour ne pas éblouir des yeux foibles?

Plus l'amour vieillit, plus il eſt foible. L'amitié devient plus forte en vieilliſſant.

La Nature crie aux plus puiſſants comme aux plus abjects des hommes, qu'ils ſont tous membres d'un même corps.

Si l'on voit à préſent peu de génie, c'eſt que les Arts ont peu d'inventeurs dans un ſiecle où il y a tant de modeles.

La marque la plus infaillible de l'ignorance, c'eſt la ſuperſtition.

Qui de nous remarqueroit le temps, s'il ne paſſoit point? Mais quel malheur de ne pouvoir y penſer qu'au moment qu'il s'enfuit & qu'il nous échappe!

Combien de gens rêvent en veillant, & dont les ſonges ſont plus funeſtes que ceux qu'ils font dans un profond ſommeil!

On ſe rend à la moindre perſuaſion dans les choſes même où l'on devroit ne ſe rendre qu'à l'évidence.

Les Sciences n'apprennent plus guères qu'à s'enorgueillir & à diſputer.

Un grand génie déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

La ſcience, quand elle eſt bien digérée, n'eſt que du bon ſens & de la raiſon.

Pourquoi mépriſer les gens qui n'ont point d'eſprit? ce n'eſt pas en eux un mal volontaire.

L'eſprit eſt peu de choſe, quand ce n'eſt que de l'eſprit.

Il y a peu de gens qui vaillent mieux que leur réputation; & combien n'en eſt-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle!

Une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages.

Quelque grand que ſoit un bonheur, il en eſt un plus grand encore; c'eſt celui d'être eſtimé digne du bonheur dont on jouit.

Nous devrions ne compter le temps que par nos bonnes actions, & le reſte pour n'avoir pas vécu.

L'eſpérance a beau tromper ſouvent; on y a toujours la même confiance, & la vie ſe paſſe à eſpérer.

Il n'arrive preſque jamais, qu'en tombant d'une haute élévation, on ſe ſente autant de force

force pour se relever, qu'on a eu de foiblesse pour tomber.

Toute la nature agit pour croître, & tout accroissement pour sa destruction.

La vertu qui fait naître l'envie, a du moins l'avantage de confondre tôt ou tard les envieux.

Si c'est une prudence de balancer long-temps sur ce qu'on doit entreprendre, c'est une foiblesse de différer davantage à force de balancer.

La modestie est toujours inséparable du vrai mérite.

Faire éclater de la jalousie, c'est mettre au jour la crainte qu'on a d'être effacé.

Un des grands effets de la Providence, c'est que chaque Nation, quelque misérable qu'elle soit, s'imagine que le bonheur ne peut se trouver ailleurs que chez elle.

Le moyen le plus ordinaire de se consoler de son ignorance, c'est de croire inutile tout ce qu'on ne sait pas.

Les Princes, nés dans des Palais, peuvent-ils connoître la misere qui habite dans les chaumieres ?

Le patriotiſme n'eſt plus que le ſentiment de ſon bien-être, & la crainte de le voir troubler.

Il n'eſt pas juſqu'à la piété qui ne ſoit dangereuſe dans un homme ſans jugement.

La raiſon a beſoin de l'expérience; mais l'expérience eſt inutile ſans la raiſon.

La conſcience nous avertit en ami, avant que de nous punir en juge.

Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

Je ne puis comprendre que la tromperie ſoit en même-temps ſi décriée & ſi commune. Il n'eſt point d'homme qui ne craigne d'être trompé, & qui, à la moindre occaſion, ne cherche à tromper les autres.

Je voudrois qu'il y eût moins de diſtance entre le Peuple & les Grands. Le Peuple ne croiroit pas les Grands plus grands qu'ils ne ſont, & il les craindroit moins; & les Grands ne s'imagineroient pas le Peuple plus petit & plus miſérable qu'il ne l'eſt, & ils le craindroient davantage.

Si la beauté connoiſſoit les avantages de la pudeur qui la releve, elle ne l'expoſeroit pas tous les ours à tant de dangers.

Pourquoi fuir les malheureux ? Leur état fait mieux ſentir le prix du bonheur que l'on poſſede.

Suppoſer du courage dans un lâche, c'eſt lui en donner en effet.

N'avoir pour principe de conduite que la néceſſité du devoir, c'eſt ſe le rendre bien cruel, & s'expoſer à tout moment à l'enfreindre.

Je crains que la Philoſophie de nos jours, qui veut détruire les préjugés, ne déracine les vertus.

Combien de gens ſe font des affaires de tout, parce qu'ils ne ſavent s'occuper de rien!

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes, eſt un maître qui coûte trop cher.

J'aime mieux un vice décidé, qu'une vertu équivoque : je ſais du moins à quoi m'en tenir.

Il faut honorer l'homme dans les malheureux, & ne pas les dégrader plus qu'ils ne le font par leur miſere.

On aime à s'entretenir avec les perſonnes qu'on aime. Pourquoi donc l'homme, qui s'aime ſi fort, ne peut-il reſter un moment avec lui-même?

N'eſt-il pas étonnant que l'amour du repos nous tienne dans une agitation continuelle?

Dans toutes ſortes de Gouvernement, l'homme eſt fait pour ſe croire libre, & pour être enchaîné.

Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop uſer de ſes droits, c'eſt le moyen de les perdre.

Ce n'eſt pas le mal que je vois ſouffrir qui excite ma compaſſion, c'eſt la ſenſibilité de celui qui le ſouffre.

Celui qui poſſede beaucoup, n'eſt pas le plus heureux; c'eſt celui qui deſire peu, & qui ſait jouir de ce qu'il a.

Souvent les revers ôtent le courage, plus ſouvent la prudence s'éclipſe dans les ſuccès.

Les conſeils qu'on donne aux Princes, ne ſont bons d'ordinaire qu'à ceux qui les donnent.

Rien n'importe tant que de conſerver ſa réputation; une fois flétrie, elle ne ſe rétablit jamais.

Les Epoux, en ſe mariant, ſont vœu de s'aimer. Ne ſeroit-il pas mieux, pour leur bonheur, qu'ils fiſſent vœu de ſe plaire?

Je tremble pour notre ſiecle, quand je conſidere que les temps anciens, où il y a eu plus de Philoſophes, ſont préciſément ceux où il y a eu moins de Philoſophie.

Il y a un point de pénétration & de force d'eſprit, qui fait les bornes de l'Humanité, & que nous prenons ridiculement pour les bornes de la vérité même.

Dès que, dans la converſation, on a ſenti le bout de l'eſprit de ceux avec qui l'on parle, on doit s'arrêter. Tout ce qu'on diroit au-delà n'étant plus compris, pourroit paſſer pour ridicule.

Le Peuple eſt toujours attentif à ſaiſir le foible d'une grande réputation.

Tous nos Achilles ne ſont pas invulnérables, & il eſt toujours quelque partie d'eux-mêmes où l'on peut les bleſſer.

On peut faire grace à un homme d'eſprit, de quelques qualités de l'eſprit; mais on ne fait grace à l'honnête homme d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur eſt indiviſible.

On ne s'apperçoit pas de ſa ſanté, quand on en jouit. Il devroit en être de même de l'eſprit, quand on en a.

Les reſſorts de notre ame ne doivent point être ſi liants qu'ils en ſoient foibles.

Ce qui fait que tant de gens déraiſonnent, c'eſt qu'ils veulent penſer au-delà de leurs lumieres.

On avilit le deſir de bien faire par le deſir de paroître avoir bien fait.

Il eſt rare que les ſots ne dominent d'abord dans toute aſſemblée. C'eſt le limon qui s'éleve ſur la ſurface des eaux, juſqu'à ce que l'agitation venant à ceſſer, il ſe précipite de lui-même.

Nulle part on n'a tant beſoin de gayeté que dans les Cours, & c'eſt-là préciſément qu'on en trouve le moins.

Il n'eſt guères poſſible de ſoupçonner autrui, qu'on n'ait en ſoi le germe des baſſeſſes dont on l'accuſe.

L'eſtime eſt plus flatteuſe que l'amitié & que l'amour même. Elle captive mieux les cœurs, & ne fait jamais d'ingrats.

La vanité eſt moins inſupportable, que la modeſtie affectée.

J'aime un honnête homme qui eſt ſenſible à la gloire ; je ne l'eſtime plus, quand il eſt épris de vanité.

Il eſt peu d'amis qui ne ſouffrent un conſeil ; il n'en eſt point qui ne rejettent la cenſure.

En laiſſant trop voir de crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons ſouvent la maniere dont on peut nous tromper.

On ne prend d'ordinaire un confident, que pour avoir un approbateur.

L'ambition de réuſſir eſt preſque toujours l'augure du ſuccès.

Quiconque met de l'importance aux petites choſes, eſt ſujet à traiter légérement les plus eſſentielles.

Bien des avares préferent à la honte de le paroître, le ſupplice d'être prodigues.

Un avare guérit rarement de la paſſion du jeu. Outre l'eſpoir du gain, il y trouve l'avantage de cacher ſon avarice ſous un air de déſintéreſſement.

On ſe trompe d'ordinaire en eſtimant trop les hommes; rarement en les eſtimant trop peu. helas !

Un homme en place n'a plus d'amis dès qu'il perd ſon poſte. Ce n'étoit donc pas lui, mais ſa place qui avoit des amis.

Quand la vérité n'offenſe perſonne, elle devroit ſortir de notre bouche auſſi naturellement que l'air que nous reſpirons.

On compte la durée de la vie par le nombre des années qu'on a vécu. On devroit n'en compter la durée que par l'uſage qu'on en a fait. Tel meurt à cent ans qui n'a point commencé à vivre.

Si, avec les peines que nous endurons ici-bas, nous étions immortels, nous ſerions les plus à plaindre de tous les êtres. Il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours.

On peut oublier les offenſes : mais on perd rarement le ſouvenir d'avoir été offenſé.

Il ſemble que tout ce qu'on fait n'eſt qu'une ébauche, & qu'il reſte toujours quelque choſe à faire pour rendre l'ouvrage accompli.

Le pouvoir ne répond pas toujours à la volonté. Il faudroit conſulter l'un avant l'autre; mais la plupart des hommes commencent par vouloir : ils agiſſent enſuite comme ils peuvent.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on eſt, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudroit paroître.

La fainéantiſe eſt une mort prématurée. Ce n'eſt pas vivre que de ne pas agir.

Les plaiſirs imprévus ſont les plus agréables. Ils ne ſont pas précédés d'une eſpérance qui ſe dément preſque toujours.

On jouiroit ſagement de tout ce qu'on poſſede, ſi l'on faiſoit attention qu'on n'en jouit que pour un temps.

On devroit avoir honte d'être méchant, par cela ſeul qu'on ne l'eſt que par impuiſſance & par foibleſſe. Tout homme qui pourroit tout ce qu'il veut, ne feroit du mal à perſonne.

Les grands beſoins viennent des grands biens, & rendent la richeſſe preſque égale à la pauvreté.

On ne ſent la mort qu'une fois; celui qui la craint meurt à chaque fois qu'il y penſe.

Un avare, à ſoixante ans, ſe refuſe le néceſſaire pour n'en pas manquer dans cent ans. Nous nous rendons preſque tous malheureux par trop de prévoyance.

La Nature ne nous accoutume à ſouffrir dès l'enfance, que pour nous apprendre à ſouffrir.

Il eſt heureux pour l'Humanité, qu'il y ait des deſirs qu'on ne peut ſatisfaire. Sans

cela, le dernier des hommes se rendroit maître de tout l'Univers.

Qui ne tient que par ses avantages à sa promesse, n'est guères plus lié que s'il n'avoit rien promis. Toute promesse d'intérêt s'évanouit dès que l'intérêt cesse.

Mal employer le temps, c'est le perdre autant que de ne rien faire.

J'estime fort l'ignorance d'un homme qui croit & avoue ne savoir que ce qu'il sait.

Personne n'est téméraire quand il n'est vu de personne.

L'homme n'est foible que par la disproportion qu'il y a entre ce qu'il peut & ce qu'il voudroit faire. Le seul moyen qu'il ait d'augmenter sa force, c'est de retrancher beaucoup de ses desirs.

Les bienfaits intéressés sont si communs, qu'il ne faut point s'étonner si l'ingratitude n'est pas si rare.

Nous ne haïssons les méchants que par intérêt. S'ils ne nous faisoient aucun mal, nous ne les regarderions qu'avec indifférence.

Pour bien voir un défaut dans autrui, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les gens les plus attachés à la vie, ſont preſque toujours ceux qui ſavent le moins en jouir.

Le malheur des gens les plus ſavants, c'eſt de ne ſavoir pas ignorer ce qu'ils ne peuvent pas ſavoir.

Dans le conflit des opinions, il ne manque à la plus ſimple, pour réunir tous les eſprits, que d'être propoſée la derniere.

Le trop de dévotion mene au fanatiſme; le trop de Philoſophie, à l'irréligion.

Les ſoins qu'on ſe donne pour ne pas ſouffrir, cauſent plus de tourment qu'on n'en auroit à ſupporter les ſouffrances.

Le plus mauvais des perſonnages, c'eſt d'être vieux, & de n'avoir ni jugement ni expérience.

Il y a des gens à qui l'envie de paſſer pour raiſonnables, ne ſert qu'à donner un ridicule de plus.

On a bien de la peine à ſurmonter l'orgueil en le combattant: quel ne ſera-t-il pas, quand on le flatte?

La Nature ne nous laiſſe manquer de rien; mais, par notre luxe, nous nous ſommes fait

plus de beſoins, & conſéquemment plus de miſeres qu'elle ne nous a fait de préſents.

Le plus lent à promettre, eſt d'ordinaire le plus fidele à tenir.

Le vrai mérite deſire d'être honoré, comme il s'honore lui-même.

Si nous ne pouvons empêcher les jeunes gens d'être étourdis, ſouvenons-nous qu'ils ont peu de temps à l'être.

La plupart des avares ſont de trop bonnes gens; ils ne ceſſent d'amaſſer des biens pour des gens qui ſouhaitent leur mort.

Il n'eſt point de fil plus délié que celui qui nous attache à la vie : le moindre ſouffle peut le rompre.

On ne jouit de la vie que par parties: chaque inſtant en termine l'étendue; quand il exiſte, le paſſé n'eſt plus, & l'inſtant qui le ſuit n'eſt pas encore. De cette ſorte, nous mourons ſans avoir jamais pu jouir que d'un ſeul inſtant.

On vit trop peu pour le long-temps qu'on doit reſter mort.

Au bout d'une génération, tout ſera égal entre les plus heureux & les plus miſérables.

Après la mort, il ne reste aucun regret à la vie. La plus triste des morts est celle de la jeunesse, qu'on est long-temps à regretter.

Par la même raison que les ombres sont nécessaires dans un tableau, la modestie doit toujours accompagner le mérite. Elle lui donne plus de force & de relief.

L'Hypocrite, qui veut imiter la vertu, ne peut la copier qu'en détrempe.

C'est du moins avoir une sorte d'esprit, que de savoir se servir de l'esprit des autres.

La paresse de la plupart des Grands, vise un peu à la léthargie.

Je doute qu'un homme sage & sensé voulût redevenir jeune aux mêmes conditions qu'il l'a été.

Les préjugés de la jeunesse passent avec elle. Ceux de la vieillesse ne durent que parce qu'elle n'a point d'autre âge à espérer.

L'éloquence sait taire à propos tout ce qui pourroit détruire ce qu'elle veut établir : elle ne peint alors que de profil.

La raison pourquoi certaines gens parlent tant, c'est qu'ils ne parlent que de mémoire.

Il ne faut pas s'étonner que nous ayons tant de penchant à la pareſſe; c'eſt l'état naturel de l'homme, puiſque le travail n'eſt pour lui qu'une punition.

Les pauvres, condamnés aux ſueurs & à la fatigue, reprochent à la Nature l'oiſiveté des riches; & les riches, tourmentés par les paſſions, ou dévorés par l'ennui, portent envie aux plaiſirs innocents des pauvres. Perſonne ici-bas ne ſe trouve heureux qu'à la place des autres.

La vraie Religion n'a peut-être jamais tant ſouffert de la violence de ſes perſécuteurs, que de la folie & de la mauvaiſe foi de ceux qui la repréſentent comme un fantôme effrayant par ſes rigueurs.

Il eſt rare que l'amour ne ſoit fou dans une ame folle; il peut être ſage dans un cœur bien fait.

Ne nous flattons point d'avoir beaucoup d'amis. Un revers de fortune peut ſeul nous en apprendre le nombre.

Les premiers ſoupirs d'un fol amour, ſont les derniers de la ſageſſe.

La Nature donne les traits du viſage; la fourberie les démonte à ſon gré.

Combien de prodigues, qui, en mourant, ne payent qu'à la Nature ce qu'ils doivent.

On ne monte à la fortune que par degrés; il n'en faut qu'un pour en defcendre.

Que de vuide doit fe trouver dans un efprit qui ne veut fe remplir que d'évidence!

Les traits de fatyre de certaines gens font autant de marques d'honneur pour ceux qu'ils attaquent.

Il y a des Auteurs qui travaillent & poliffent fi fort leurs Ecrits, que tout ce qu'ils donnent au Public n'eft que de la limure.

Les premieres fautes allarment l'innocence; celles qui fuivent ceffent de l'effrayer. Heureufe celle qui n'a point appris à craindre, ou qui s'en eft tenue à fes premieres frayeurs!

Je ne connois de véritable valeur, que cette fermeté tranquille qui cherche les dangers par devoir, & qui les brave fans emportement.

Je plains moins un ignorant qui ne fait rien, qu'un favant qui fait mal ce qu'il a appris. Il importe plus de bien favoir, que de favoir beaucoup.

Pour la plupart des choſes d'ici-bas, c'eſt durer beaucoup que de changer peu.

L'homme d'eſprit ne raiſonne que d'après ce qu'il a appris : l'homme de génie, que d'après lui-même.

On ne ſe compare guères, qu'on ne ſe préfere.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeſte : il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

On ne comprend bien le mérite des grands hommes, que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être : le génie ne parle qu'au génie.

On critique en vain les grands hommes ; leur célébrité ſe charge du ſoin de les venger.

Les grands parleurs reſſemblent à ces Muſiciens qui, dans leurs airs, préferent le bruit à l'harmonie.

On peut revenir des ténebres de l'ignorance : on ne revient jamais de celles de la préſomption.

Nous avons ſu rendre les éléments eſclaves de notre adreſſe ; & nous ne ſavons point maîtriſer nos paſſions.

La plupart des Héros ne ſont que des fléaux brillants qui déſolent la terre.

La véritable valeur brave le péril ſans négliger les reſſources.

Deux ſortes d'hommes ne réfléchiſſent point, l'homme effrayé & le téméraire.

Le vrai courage du Héros, c'eſt d'oublier le rang où il eſt parvenu par ſon courage.

C'eſt ſouvent gagner un procès que de ne le plus pourſuivre.

On eſtimeroit peu les richeſſes, ſi elles ne fourniſſoient à la vanité le plaiſir d'avoir ce que les autres n'ont pas.

Quoique la juſtice ne ſe vende pas, il en coûte beaucoup, & il faut être bien riche pour l'obtenir.

L'ignorance des vices eſt plus utile aux Sauvages, que ne l'eſt pour nous la connoiſſance des vertus.

J'admire plus la Religion dans les petites pratiques de piété qu'elle inſpire aux gens d'eſprit, que dans les grandes choſes qu'elle fait entreprendre au commun des hommes.

On a tort de confondre les goûts avec les paſſions. Les goûts ſont moins viſs, & ils

paſſent; les paſſions, plus impétueuſes & plus durables.

Ne cherchons nos ennemis que dans les perſonnes avec qui nous vivons; celles avec qui nous n'avons aucune habitude, ne penſent point à nous faire du mal.

Pour* nuire plus ſûrement, on impute aux perſonnes qu'on n'aime point, ou un excès de vertu, ou les défauts les plus proches des vertus qui ſont leur mérite.

C'eſt louer ſûrement & délicatement une femme, que de lui dire du mal de ſes rivales. Combien d'hommes ſont femmes en cela!

La fortune, pour l'ordinaire, n'eſt point favorable aux honnêtes-gens. L'écume des mers s'éleve ſur leur ſurface; les perles reſtent au fond.

L'équité naturelle eſt encore plus juſte que les Loix.

En ne faiſant rien, on apprend ordinairement à mal faire.

La jalouſie veut paſſer pour un excès d'amour; mais elle fait peur en diſant qu'elle aime.

Se mettre en colere, c'eſt punir ſur ſoi les fautes & les impertinences d'autrui.

Il faut ſouvent plus de force à certaines gens pour ne pas paſſer le but, qu'il ne leur en a fallu pour y atteindre.

La plus cruelle de toutes les folies, c'eſt celle qui gémit quelquefois d'entrevoir la raiſon.

La mort eſt un aſyle toujours aſſuré contre les travaux & les peines de ce monde. Un Pilote, ſûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

Je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi les goûts les plus bizarres ſont preſque toujours les plus vifs.

La vertu ſans douceur ni politeſſe, eſt un appas ſans hameçon.

La raiſon peut nous dérober au monde dans les cercles mêmes les plus brillants, & l'imagination nous y rend malgré nous dans les retraites les plus ſombres.

Que l'éloquence ne ſe vante de rien; elle ne peut autre choſe qu'appliquer les hommes aux vérités dont chacune porte en ſoi la conviction. Il n'y a que l'homme qui puiſſe ſe perſuader lui-même.

Qui ne veut rien prévoir, eſt ſurpris; qui prévoit tout, eſt miſérable.

Notre vie n'eſt qu'une mort ſucceſſive, qui s'écoule à notre inſu.

La fauſſe modeſtie ſe décele elle-même, en laiſſant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

Il y a des Directeurs de conſcience trop complaiſants. Je les compare à des nageurs mal-adroits qui vont au fond de l'eau, en voulant donner la main aux paſſagers qui ſe noyent.

Combien d'honnêtes gens reſſemblent à Ulyſſe chez Eumée. Ce ſont des Héros couverts de haillons.

Pluſieurs guerriers ont eu des ſuccès, & ils n'avoient pourtant guères plus de mérite que les Oies qui ſauverent le Capitole.

L'homme de génie ne ſauroit gouverner un Etat ſans fermeté; & c'eſt préciſément cette fermeté qui fait le malheur d'un Etat gouverné par un homme ſans génie.

Les anciens Philoſophes, ſi l'on en excepte les Stoïciens, s'accordoient preſque tous à penſer mal de l'Humanité; les Philoſophes de nos jours en font l'apologie. Je dirois lequel, du blâme ou de l'eſtime, eſt le plus propre à corriger les hommes, ſi les hommes, à peu

de chofe près, n'étoient encore ce qu'ils ont toujours été.

Comment fe corrigeroit-on de fes défauts dans la profpérité? on a commencé par s'y corriger de fes vertus.

Il y a des gens qui parlent beaucoup fans rien dire. Je les compare à des arbres qui, pour avoir trop de feuilles, ne portent point de fruit.

Accordez de l'eftime aux gens de lettres, ils vous tiennent quitte de tout bienfait.

Il y a une grande différence entre favoir beaucoup & favoir bien; & l'un eft bien plus rare que l'autre. Pour favoir beaucoup, il ne faut que du travail & de la mémoire; pour bien favoir, il faut de la jufteffe & du goût.

Je ne puis fupporter un Orateur qui penfe par art, & veut me faire penfer de même. Il coupe méthodiquement les ailes à mon efprit, & je ne puis que me traîner après lui dans le chemin étroit qu'il me trace.

Il faut fe former l'efprit fur les anciens, & le goût fur les modernes.

Le Bel-efprit fupplée des mots aux penfées. Le génie affujettit les mots aux penfées.

La Nature, où les Anciens ont puisé, est encore la même pour nous. Ils nous ont appris à la dessiner d'après elle, & nous nous contentons de la copier d'après eux.

Je connois quantité de Beaux-esprits, mais peu de Gens de Lettres, & beaucoup plus de Gens de Lettres que de Savants.

Connoître & sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

Il est dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une sage police à établis. Différent de ceux-là, il est invisible, il n'a ni haches, ni faisceaux : il est par-tout, & le même dans toutes les Nations : chaque homme a droit d'y opiner. L'Esclave y juge son Maître ; le Sujet, son Souverain. Les honnêtes gens le composent & le craignent ; il n'y a que les scélérats les plus déterminés, qui ne tiennent point compte de ses arrêts.

Un pere honnête homme doit trembler, quand il voit les enfants d'un Brutus se soumettre au joug des tyrans, & le regne du fils de Marc-Aurele, n'être qu'un regne de scélératesse & de fureur.

Je compare un grand parleur à un fleuve qui déborde, & qui, dans son cours, entraîne pêle-mêle des fleurs, des pierres & des buissons.

Il n'eſt guères d'homme d'eſprit qui n'ennuye les ſots, & qui ne leur rende à ſon tour l'ennui que ceux-ci lui donnent.

Il eſt étonnant que les gens les plus occupés d'eux-mêmes ſoient préciſément ceux qui cherchent le plus à s'éviter.

Les remords inutiles n'en ſont que plus importuns & plus cruels.

On voit tous les jours des divorces ſcandaleux dans les mariages. Chacun en imagine divers ſujets; mais ils ne viennent, à mon avis, que de ce que les deux époux, inconnus l'un à l'autre, ont été aux pieds des Autels ſe jurer de l'amour, ſans ſavoir s'ils pourroient même s'accorder de l'eſtime.

On reconnoît deux époux, ou à l'embarras qu'ils ont à ſe rencontrer, ou à la ſatiſfaction qu'ils ont à ſe perdre de vue.

Les mœurs font taire les Loix, & ce ſont elles ſeules qui élevent ou qui renverſent les Empires.

On ne ſauroit guérir d'une grande paſſion, qu'on ne ſe trouve long-temps malheureux & heureux tout enſemble.

La modeſtie eſt également utile à l'homme qui a du mérite & à celui qui n'en a pas.

Dans l'un, elle le prouve; dans l'autre, elle en cache le défaut.

C'eſt un état bien tranquille, que celui d'un homme exempt de vanité. Pour en juger, il n'y a qu'à le comparer à l'état d'un homme qui travaille ſans ceſſe à paroître ce qu'il n'eſt pas.

Il eſt plus glorieux qu'on ne penſe d'avouer qu'on s'eſt trompé; c'eſt dire qu'on a acquis plus de lumiere & de ſageſſe qu'on n'en avoit auparavant.

J'ai vu une eſpece de phénomene : une Armée ſi bien diſciplinée, que les Soldats y craignoient moins l'ennemi, que leurs Capitaines.

Les erreurs, qui devroient bientôt s'éteindre, s'accréditent en vieilliſſant. Il n'y a que les vérités qui devroient durer toujours, que nous laiſſons s'affoiblir à meſure qu'elles vieilliſſent.

Avant que de condamner les barbares, qui n'annoncent la guerre que par une ſubite irruption dans les terres de leurs ennemis, je voudrois ſavoir ce qu'ils penſent de nos brillants manifeſtes, qui l'annoncent ſouvent ſans juſtice & ſans raiſon.

Si nos Ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils du luxe de nos jours? Ils verroient les ſimples Citoyens, mieux meublés & plus parés qu'ils ne l'étoient eux-mêmes; & ils demanderoient où eſt le Peuple dans les grandes Villes, où nous demandons où ſont les grands Seigneurs.

Je ne ſais qui eſt le plus à plaindre, ou d'un pauvre dont rien ne peut augmenter la miſere, ou d'un riche dont mille événements peuvent troubler le bonheur.

Un Héros n'eſt fait que pour ſubjuguer & détruire; un Roi ne doit s'étudier qu'à rendre ſes Sujets bons & heureux. Il faut néceſſairement des ennemis à l'un pour ſe faire un nom; l'autre n'a beſoin pour ſa gloire que d'être aimé de ſes Peuples : un Roi peut aiſément devenir grand homme; un Héros ne l'eſt pas toujours.

Dans nos diſgraces nous ſommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne ſommes irrités de la joye qu'en conçoivent nos ennemis.

La diſſimulation eſt utile à ceux qui s'en ſervent; elle l'eſt bien davantage à ceux pour qui on en fait uſage; elle leur cache ſouvent des défauts ou des vices qui leur feroient horreur.

Faut-il s'étonner qu'il y ait si peu d'union dans la plupart des familles? On s'y voit de trop près pour ne pas se connoître; & il est difficile de s'aimer quand on se connoît si bien.

La plupart des hommes ne vivent pas, mais ils esperent de vivre; & la vie se passe à former des projets pour la bien passer.

Il est étonnant que la foiblesse ne sache employer que la persécution & la force. On a toujours remarqué que les cœurs les plus foibles sont ordinairement les plus cruels.

La plupart des amours ne sont point durables. Il en est comme du bois, qui, à force de nous échauffer, se consume lui-même.

Je n'ai guères vu de gens présomptueux qui ne fussent des gens médiocres.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'est sa réputation même. S'il la dément une seule fois, il risque de la perdre pour toujours.

Deux sortes de gens sont également incapables de toute affaire : l'un agit avant de réfléchir, c'est l'étourdi; l'autre réfléchit lorsqu'il faudroit agir, c'est le pusillanime.

A force de trop promettre, on décele, sans le vouloir, le dessein qu'on a de ne rien tenir.

Je crains un esprit trop fin, parce que d'ordinaire il est faux.

Les regles guident le génie ; mais souvent aussi elles ne sont qu'un contre-poids qui en abat l'essor.

Un Orateur qui s'étudie à être fleuri, est comme un athlete qui se pique de beauté, à qui l'on ne demande que de la force.

Tous les beaux talents réunis ne valent pas une vertu.

Si l'on nous parloit d'un Monde aussi grand, aussi beau que le nôtre, & qui cependant ne pût suffire aux besoins d'un insecte qui s'y traîne, & qui ne peut y vivre que quelques jours, que dirions-nous de ce reptile? ne serions-nous pas surpris qu'on l'appellât homme, & que c'en fût un en effet?

On ne fréquente les bonnes compagnies que pour s'amuser & se distraire. D'où vient donc qu'on les quitte pour se désennuyer?

Il seroit à souhaiter pour le bien des Etats, qu'il en fût des détours de la politique com-

me de ceux des rivieres, qui n'en interrompent point le cours.

Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre à ne rien ſavoir à fond. Une foule de connoiſſances entaſſées ne font non plus un Savant, qu'un tas de pierres raſſemblées au hazard ne font un bel édifice.

On n'eſt point ſavant par les choſes qu'on ſait. Je croirois volontiers qu'on ne l'eſt que par les choſes qu'on ſoupçonne. Combien n'eſt-il pas d'horizons au-delà de celui qui borne notre vue.

Le doute eſt l'école de la vérité. Le Savant doute, parce qu'il ne voit pas tout; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connoître. Le premier ne peut ſe diſſimuler ſon ignorance, & il en eſt plus modeſte. Le ſecond ignore la ſienne, & il en eſt plus vain & plus hardi.

Ne pourroit-on pas dire de bien des gens aſſemblés pour délibérer, ce que Juvenal a dit de ces Pigmées qui n'avoient qu'un pied de hauteur : *Quorum tota cohors pede non eſt altior uno.* Ces ſortes de gens n'opinent que pour paroître juger.

Combien de ſerpents, à force de ramper, s'élevent juſqu'à la cîme d'un arbre, qui n'eſt

fait que pour servir de retraite aux oiseaux du ciel!

Ce doit nous être une vraie consolation, & non un sujet de chagrin & d'envie, de voir des places occupées par des gens qui valent moins que nous. Ce seroit autre chose si l'usage étoit de ne les donner qu'à ceux qui en sont dignes. Le bonheur de ceux-ci devroit faire alors notre désespoir, parce qu'il seroit une preuve de notre peu de mérite.

Les louanges sont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique de tous les tributs ce soit le plus aisé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, & presque toujours on le refuse. Les Collecteurs de cet impôt seroient des gens fort désœuvrés dans le monde.

Des dehors sages & vertueux, une fois accrédités & rendus nécessaires dans un Etat, ne peuvent manquer d'y amener tôt ou tard l'amour de la vertu & de la sagesse.

Un Roi de Pologne fut appellé le Roi des Paysans, parce qu'il se plaisoit à les protéger & à les défendre. Etoit-ce un titre d'ignominie, ou de gloire? J'en laisse la décision à la Philosophie de nos jours.

Une méfiance trop marquée attire souvent elle seule les malheurs dont on cherche à se garantir.

Rien n'eſt plus propre à faire échouer l'artifice & la fineſſe, que la candeur & la ſimplicité.

La valeur me paroît la ſeule vertu qu'il n'eſt pas poſſible de contrefaire.

Il n'eſt rien de plus dangereux pour un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté.

Un Souverain ne ſauroit rien faire de plus utile, que d'inſpirer à ſa Nation une grande idée d'elle-même. Il faut qu'un Peuple s'attache à ſa Patrie, même par orgueil.

Peut-on ne pas bien augurer d'un Etat où les Grands ne ſe font plus une bienſéance de ne rien ſavoir, & où le Peuple commence à voir au-delà de ce qu'il a appris?

Un Prince peut bien, par bonté, ſe déſaiſir de ſa puiſſance; mais il doit ſe hâter de la reprendre au moindre ſoupçon qu'on peut en abuſer.

Il eſt auſſi rare à un Souverain de vouloir écouter une nouvelle qui peut lui déplaire, que de trouver des gens qui ayent le courage de la lui annoncer.

Le génie ne penſe, ni ne parle que d'après lui-même; mais la plupart des hommes

n'ont point d'eſprit à eux, & ne parlent ni ne penſent que d'après les autres. Chargés des idées d'autrui, ils ne ſauroient en produire aucune. Ce ſont pourtant ceux-là, & ceux-là uniquement, qui oſent critiquer ceux dont ils ne ſont que des miſérables échos. L'animal de la terre le plus ſtupide, l'âne d'Eſope, croyoit-il être lion pour être revêtu de la peau qui lui en donnoit l'apparence?

Quelle différence entre l'état préſent des Sciences, & celui où elles étoient il y a mille ans! C'eſt ce que nous diſons tous les jours dans un tranſport de vanité; mais c'eſt ce que diront peut-être nos deſcendants avec plus de raiſon encore, pluſieurs ſiecles après nous.

Les jeux & les divertiſſements des gens de la campagne, feroient de rudes exercices pour les grands Seigneurs d'à-préſent; mais les jeux ſédentaires de ceux-ci, & leurs tranquilles débauches, ne ſont-ils pas plus pénibles & plus dangereux à la ſanté, que ceux des gens de la campagne?

Je ne connois dans l'Hiſtoire aucun grand homme qui n'ait eu le malheur de voir ſes lauriers flétris par le ſouffle impur de la haine & de la prévention. Mais aujourd'hui ces mêmes lauriers reverdiſſent ſur leur tombe,

& nos derniers neveux en admireront encore l'éclat & la fraîcheur.

Il y a bien des gens en qui le génie repose à leur insu. Il leur faut quelque événement qui les en avertisse. Je les compare à ces fleurs que les aquilons tiennent fermées, & qu'un simple rayon de soleil peut faire épanouir. Ce ne fut qu'assez tard que l'amour décela le génie du grand Corneille.

On dit peu de mal d'un homme qui ne mérite point d'être loué ; mais c'est qu'on n'a point à se venger de la supériorité de son mérite.

Il ne manque point de flatteurs dans les Cours, non plus que dans les campagnes, de ces insectes qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent.

Les petits esprits sont tous minutieux. Qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, ils entrent dans les plus minces détails. S'ils avoient une tête à décrire, ils en compteroient jusqu'aux cheveux. Il n'en est pas ainsi du génie : il ne voit la Nature qu'en grand. L'aigle qui plane dans les nues, distingue à peine la bruyere où l'hirondelle se plaît à voler.

Il ne suffit pas à un Souverain de remédier aux abus de son siecle ; il doit préparer

des remedes aux maux à venir. Ce n'eſt point pour le ſeul temps de ſa vie que la deſtinée de ſes Etats lui eſt confiée : il doit, par ſes Loix & par ſes exemples, y régner même après ſa mort.

Les Arts ont créé un Monde nouveau; mais ils ſe ſont trop multipliés. Il y en a plus de ſuperflus que de néceſſaires ; beaucoup trop pour les plaiſirs, trop peu pour les beſoins de la vie.

Il paroît bien que notre bonheur ne ſauroit être parfait ici-bas. A quelque degré que ſoient nos maux, ils peuvent augmenter; & il n'eſt aucun de nos plaiſirs qui n'ait ſes bornes.

Combien de gens qui ne penſent qu'én parlant ! & combien plus encore qui parlent toujours ſans penſer !

Les crimes ne ſont jamais les coups d'eſſai d'un méchant homme. Le vice a ſes progrès comme la vertu; & c'eſt ce qui rend les ſcélérats d'autant plus coupables.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui oſe ſe donner des amis vertueux.

Les Sauvages ſont heureux, parce qu'ils ignorent les vices. Sommes-nous plus heureux de connoître les vertus?

Il eſt rare qu'on ſoit vivement frappé des vertus ou des talents des perſonnes avec qui l'on vit. On n'avoue hardiment les bien connoître que lorſqu'ils ne ſont plus. Ne peut-on donc meſurer la hauteur des cedres que lorſqu'ils ſont abattus?

Sait-on pourquoi un homme qui ne ſait rien ſe croit habile? c'eſt parce qu'il ne ſait pas qu'il ne ſait rien.

Il eſt rare que le ſuccès ne juſtifie la hardieſſe d'un génie entreprenant.

L'eſprit galoppe d'ordinaire; le jugement ne va que le pas.

Dans un Etat Républicain, ou Monarchique, il eſt toujours des maux auxquels il faut apporter des remedes; &, malheureuſement de ces remedes, il naît encore des maux ſouvent plus difficiles à guérir.

Je ne veux point d'une réputation que je ſentirois démentie par le témoignage de ma conſcience.

On peut dire qu'on n'a fait que vendre ou prêter ſes bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le ſeul plaiſir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Un homme qui pourroit plaire à tout le monde, entend bien mal ses intérêts lorsqu'il ne veut plaire uniquement qu'à ceux qui lui plaisent.

On a cru anciennement qu'il falloit des distinctions parmi les hommes. Au-lieu d'y mettre celle des vertus, on y a mis celle de la noblesse : c'étoit la plus aisée; la naissance la donne, & elle ne coûte rien à acquérir.

Il n'est aucun Etat qui ne s'estimât heureux d'être gouverné par un homme qui auroit vécu deux ou trois mille ans : sans doute on feroit cas de son expérience; mais l'on se trompe : l'Histoire nous rend contemporains de plus d'événements que cet homme n'en auroit vus. Nous avons vécu, pour ainsi dire, plus de siecles que lui, & nous n'en sommes ni plus instruits, ni plus prévoyants, ni plus sages.

La dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence.

Il n'est pas possible qu'un Souverain puisse procurer le bien général sans faire naître des inconvénients particuliers, & conséquemment sans s'exposer à des interprétations injustes. Ce qui doit le consoler, c'est qu'il est rare que l'intégrité qui blesse dans le moment, ne de-

vienne bientôt l'objet de l'admiration de ceux qui la condamnent.

Rien ne caractériſe mieux la ſupériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands ſuccès.

La fineſſe avilit la politique, comme l'hypocriſie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent ſuppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

Le hazard ſe mêle des fortunes. Pourquoi trouver étrange qu'il ſe mêle auſſi quelquefois des réputations?

Dans certains hommes les vertus ſont ſi près de l'excès, qu'elles ſont preſqu'auſſi à craindre que les vices.

Il n'y a point d'envieux qui ne le ſoit ſans raiſon. Si un homme nous ſurpaſſe, nous devons le louer, parce que nous ne pourrions pas être loués nous-mêmes, s'il n'eſt pas digne de l'être. Si, au contraire, nous le ſurpaſſons, nous devons nous plaire à le voir loué, parce que la gloire qui lui revient, rehauſſe néceſſairement celle qui nous eſt due.

Il ſe rencontre dans toutes ſortes d'affaires des moments heureux qui ne reviennent

point ; & l'on ſe repent trop tard de n'avoir pas fait, lorſqu'il en étoit temps, ce qu'il n'eſt jamais deux fois temps de faire.

Il regne un ſentiment commun parmi les hommes, &, de tous les ſentiments, le plus injuſte & le plus faux. Il n'en eſt point qui ne croye ſe connoître, & qui ne s'imagine que les autres ne ſe connoiſſent point.

La préſomption ne doit jamais nous porter à la négligence dans ce qui nous paroît aiſé, ni la défiance nous faire perdre le courage dans ce qui eſt difficile.

Il n'eſt point de ſi grande réputation qui n'ait beſoin d'un peu d'indulgence.

Les injures ne ſont jamais bien réparées, quand elles ne le ſont qu'à demi.

La vraie modeſtie doit nous faire ignorer nos talents, & en même-temps s'ignorer elle-même.

Je doute qu'on puiſſe jamais être aſſez perverti pour être tranquille.

La nobleſſe eſt une gloire déja acquiſe, & qui doit devenir la ſemence d'une nouvelle.

Il y a des gens qui ſe croyent capables de tout, parce qu'ils n'ont d'expérience de rien.

Voulez-vous bien connoître le caractere d'un homme ? attendez qu'il lui arrive quelque diſgrace : vous verrez bientôt alors ou toute ſa grandeur, ou toute ſa foibleſſe.

Rarement avec l'eſprit de détail on a celui des grandes vues.

Il eſt ſouvent plus dangereux d'avoir des talents, qu'il n'eſt honteux de n'en avoir pas.

De tous les biens qu'on eſtime dans les autres, la ſolide vertu eſt le ſeul que l'on n'envie jamais.

Je ne connois d'autre avarice permiſe que celle du temps.

Le plus grand plaiſir qu'on puiſſe faire à un homme vain, n'eſt pas de le louer ; c'eſt de l'écouter paiſiblement ſe louer lui-même.

Pour nous défaire de nos défauts, il nous ſuffiroit d'en avoir l'idée qu'en ont ceux qui nous les connoiſſent.

Il y a des personnes qui craignent si fort l'ennui, que la seule crainte de l'éprouver, est un ennui pour elles.

J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuye jamais davantage qu'après les plaisirs : l'ennui qui fait qu'on les recherche est toujours plus supportable que celui qui les suit.

Il y a dans le monde un plaisir plus sensible & plus délicat que celui de satisfaire ses passions ; c'est celui de les vaincre.

D'où vient que plus l'esprit est borné, plus il croit voir & saisir d'objets ; & que plus il est éclairé, moins il se flatte d'en connoître ? Je n'en sais point précisément la raison ; mais je me suis toujours apperçu que la présomption naît de la médiocrité, aussi naturellement que la modestie vient du mérite.

Combien de gens s'imaginent avoir de l'expérience par cela seul qu'ils ont vieilli !

Les plus grands hommes ont des défauts mêlés avec leurs vertus. Il y a pour eux un jour favorable, comme pour les tableaux.

On a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle.

Qu'un Prince eſt heureux, quand il peut ſe repoſer de l'adminiſtration de ſes finances ſur un homme auſſi ſage qu'éclairé, auſſi déſintéreſſé que fidele ! Un Intendant honnête-homme, eſt un tréſor plus précieux que ne le ſont tous les tréſors qu'on lui confie.



AVERTISSEMENT
SUR LA RÉPONSE SUIVANTE, AUX CONSEILS DE L'AMITIÉ.

ON ſeroit, ſans doute, étonné de l'Ouvrage qui ſuit, & du titre même qu'il porte, ſi l'on ne diſoit ici à quelle occaſion il fut fait. Nous le devons à un Livre imprimé, ſi je ne me trompe, à Lyon, en 1747, *& ayant pour titre :* CONSEILS DE L'AMITIÉ. *Ce Livre ne pouvoit manquer d'exciter la curioſité du Roi de Pologne. Un goût décidé pour la morale le lui fit lire avec attention; & nous ſavons d'une perſonne digne de foi, qu'à meſure qu'il le parcouroit, il dictoit ou il écrivoit lui-même ce qu'il croyoit devoir y ajouter, non pas peut-être pour lui donner plus de force & de correction, mais pour le rendre plus intéreſſant & plus utile. Il lui ſembla ſans doute voir un ruiſſeau dont les eaux pures couloient dans un lit trop étroit : il voulut en étendre le cours, & par différents canaux leur faire arroſer & féconder plus de campagnes. Apparemment ce fut auſſi dans ce*

deſſein qu'il prit plaiſir à ſe déguiſer ſous la forme du jeune Eleve que l'Auteur s'étoit propoſé d'inſtruire, & à ne prendre que le ton naïf & modeſte d'un cœur nouvellement épris des charmes de la vertu. Il crut que des maximes déja ſuivies devoient paroître moins auſteres, plus aiſées à pratiquer & plus propres à exciter l'émulation dans ceux pour qui elles étoient écrites.

RÉPONSE
D'ARISTE
AUX CONSEILS DE L'AMITIÉ.

JE n'oublierai jamais, mon cher Cléante, les ſoins que vous avez bien voulu vous donner pour éclairer ma raiſon, régler mes penchants, me former à la vertu, & me la faire aimer comme le bien le plus certain & le bonheur le plus vif & le plus durable. Je ne puis mieux vous en marquer ma reconnoiſſance, qu'en vous rendant compte du progrès qu'ont fait en moi vos ſalutaires leçons. Il ſeroit plus grand, ſans doute, ſi je les avois reçues avec autant de docilité & d'application à bien faire, que vous aviez de zele & d'attention à me rendre parfait; mais il m'auroit fallu cette raiſon lumineuſe qui vous apprend à diſtinguer le vrai du faux, cette délicateſſe de ſentiment, cette amour conſtant pour la vérité, ce goût des choſes ſolides, cette expérience, enfin, qui vous a ſi bien convaincu de l'importance de vos enſeignements. Je puis dire, cependant, que plus j'avance en âge, plus je m'applique à les mettre à profit.

La connoiſſance que vous m'avez donnée des hommes, que je crois, comme vous, qu'il eſt plus néceſſaire d'étudier que les Livres, m'en a inſpiré une méfiance, que j'eſtime preſque une vertu. Je n'ai qu'à me conſulter moi-même pour ſavoir que le plus ſage d'entr'eux eſt celui qui a le moins de vices; le plus parfait, celui qui a le moins de défauts. Eſclaves de leurs paſſions, de leurs préjugés, de leurs caprices, & toujours auſſi communément victimes des caprices, des préjugés & des paſſions des autres, quels affreux ſpectacles de guerre & de diſſenſion ne donnent-ils pas ſur la ſcene du Monde, tandis que les bêtes mêmes, tranquilles, & ſe reſpectant mutuellement, malgré la diverſité de leurs affections & de leurs beſoins, ſemblent leur reprocher de n'être pas auſſi ſages avec leur raiſon, qu'elles le ſont par le ſeul inſtinct de leur nature?

Peut-être ſuis-je encore trop frappé de ce qu'un premier regard m'a fait appercevoir ſur le théâtre que les hommes occupent, & où je vais commencer à figurer avec eux; mais d'après le témoignage de ceux qui m'y ont précédé, je ſais qu'on n'y voit le plus ordinairement qu'injuſtice & cruauté, qu'ingratitude & perfidie, que des haines, des vengeances, des crimes, des déſolations, des ravages. La race humaine, ſelon l'expreſſion

de *Montagne*, n'eſt qu'une fourmilliere émue & échauffée ; elle ſe heurte, ſe foule, s'écraſe, ſe détruit elle-même ; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriere de Soldats, que Cadmus effrayé, vit ſortir du ſein de la terre, & qui, produits des dents d'un ſerpent, devenoient d'autres ſerpents, & s'entretuoient les uns les autres.

Un moyen d'être moins expoſé à la malice des hommes, ſeroit de gagner l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, de s'en faire des défenſeurs, des protecteurs, un conſeil, un ſecours, un appui. Ainſi des arbriſſeaux, que l'orage pourroit briſer chacun à part, ne peuvent être ébranlés dès qu'ils ſont joints à d'autres qui les ſoutiennent.

Mais où trouver des amis où il n'en eſt preſque plus? cependant comme je ne puis renoncer entiérement à la Société dont je vais partager les biens, & dont il eſt juſte auſſi que je partage les inconvénients & les peines, au défaut d'amis tels que je les voudrois, tels que tous les amis devroient être, je ſuis réſolu de me contenter, ou de feindre du moins de me contenter de ceux que le hazard, l'intérêt, le ſeul uſage du monde vont m'offrir. Ce n'eſt pas celui qui fait ſemblant de ſe laiſſer tromper qui eſt le moins habile; c'eſt celui qui ſe flatte d'avoir eu l'adreſſe de tromper. Il eſt des illuſions générales aux-

quelles on eſt forcé de ſe prêter : quand la pauvreté d'un Etat oblige d'y mettre en crédit une fauſſe monnoye, y a-t-il perſonne en droit de la rejetter ?

Dans la diſette de vrais amis, je m'accommoderai de ceux qui n'en ont que l'apparence; mais auſſi ne leur donnerai-je que la ſimple apparence d'un retour qu'ils ne méritent point. Le monde ne ſubſiſte, à mon avis, que par ces dehors équivoques. Tout reprochables qu'ils ſont, ils y forment un lien d'honnêteté, qui en bannit la confuſion & le déſordre, & qui eſt comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étoient à découvert, ſeroit-il poſſible d'y vivre ? Un beau maſque eſt bien plus ſupportable, qu'un viſage effrayant par ſa laideur.

Il ne me reſte plus qu'une précaution à prendre avec quiconque voudra ſurprendre mon amitié ; c'eſt de lui donner lieu de croire qu'il l'a ſurpriſe en effet ; c'eſt de ne pas lui paroître, ſelon le conſeil d'Horace, plus inſtruit, ni plus choqué de ſes défauts, qu'un (*) Amant de ceux de ſa Maîtreſſe, ou qu'un (†)

(*) Illùc prævertamur, amatorem quòd amicæ Turpia decipiunt cœcum vitia. *Satyr. lib.* 1. *Satyr.* 3.

(†) At, Pater ut gnati, ſic nos debemus amici, Si quod ſit vitium, non faſtidire. *Ibid.*

Pere de ceux de ſon Fils; c'eſt de répondre à ſon faux empreſſement par des égards, des attentions, des complaiſances qu'il puiſſe eſtimer ſinceres, & qui le trompent auſſi agréablement qu'il prétend être trompeur utile. Mais triſte ſupplément d'une union que l'eſtime devroit former, qui ſans intérêt & ſans artifice, réuniroit les cœurs, & mettroit une eſpece d'égalité dans les diverſes conditions, dans les goûts, dans les caracteres; qui, agrandiſſant les ames, & les reproduiſant les unes dans les autres, donneroit en quelque ſorte plus d'étendue & plus de prix à l'Humanité; & qui enfin, par un échange continuel de penſées, de ſentiments, de volontés, de ſervices, adouciroit l'humeur intraitable des hommes, & leur rendroit du moins plus ſupportable une vie qu'ils ſemblent n'avoir reçue que comme un châtiment!

Que ne puis-je eſpérer de goûter un jour les douceurs d'une union ſi précieuſe! Je ſens le beſoin d'aimer. Je cherche un autre cœur comme une compagnie néceſſaire. N'en eſt-il point que le Ciel me deſtine, & qui deſirent également de ſe donner à moi? Qu'ils ſe montrent donc, qu'ils ſe hâtent. Je leur tends les bras. Je n'examinerai point leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Qu'ils ſoient vrais, qu'ils ſoient vertueux, & qu'ils m'aiment, je leur prodiguerai ma confiance, &

mon ame ne tardera pas à ſe confondre dans la leur. C'eſt à eux que je réſerve ces tendres épanchements, que je n'ai oſé riſquer avec ces amis factices, auſſi peu jaloux de la candeur de mes ſentiments, que je le ſuis de la ſincérité des leurs, & dont, le compas à la main, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, je dois, dans la crainte de m'égarer, toiſer la marche, pour ne pas faire plus de chemin qu'ils n'en veulent faire avec moi. *Amici ferre jugum pariter doloſi.* (*)

Des amis vrais fideles, pleins de droiture & de probité, m'aideroient autant par leurs conſeils, que par leurs exemples, à ſuivre le ſage avis que vous me donnez ſur la corruption générale des mœurs. Je ne vois, pour m'en préſerver, qu'un ſentier à côté des grandes routes qui en ſont plus ou moins infectées. C'eſt celui qu'ont pris ces pieux Solitaires, qui, pour bien vivre, ont cru ne devoir vivre que pour eux ſeuls; encore ce ſentier n'eſt-il pas toujours auſſi ſûr qu'on le penſe: de vieilles & malheureuſes impreſſions s'y réveillent; les corps les plus ſonores frémiſſent long-temps après qu'on a ceſſé de les frapper.

Deſtiné à paſſer mes jours dans le monde, j'eſpere néanmoins me garantir de ſa contagion.

(*) *Horat. Carm. lib. I. Od. 35.*

gion. Affreuſe par elle-même, elle n'a beſoin que d'être connue pour ſe faire éviter, ainſi qu'une épidémie qui n'eſt pas plutôt apperçue, qu'on cherche à ſe ſauver du malheur d'en être atteint. Les vices, quels qu'ils ſoient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne ſais quoi qui avertit de ce qu'ils ſont. Ils ont beau ne ſe montrer que dans un point de vue agréable, on les reconnoît ſous l'apparence même des vertus, dans leſquelles ſouvent ils ſe transforment, & qui, trop mal aſſorties, ſemblent inviter elles-mêmes à les craindre & à les déteſter. D'ailleurs quels ſont les vices qui ne trouvent en nous une lumiere naturelle, une droiture de raiſon, une conſcience qui les rejette? mais ce qui nous en montre plus particuliérement toute l'horreur, c'eſt l'état de ceux qui s'en ſont laiſſé corrompre. Que ne nous diſent point leurs déréglements, leur miſere, leur folie? Leurs triſtes exemples, mon cher Cléante, ſont un grand précepte; que ne peut-il point, ajouté à ceux que vous m'avez donnés?

L'extrême deſir que j'ai de répondre à votre confiance, m'engage à tout moment à veiller ſur moi-même. Je ſens de puiſſants attraits pour la vertu. Rien n'eſt ſi beau que le portrait que vous en faites; vous la repréſentez dans toute la gloire de ſon triomphe. Les armes que vous me fourniſſez ſoutiennent mon

ardeur. S'il est des malheureux livrés à leurs passions, & qui se plaisent sous leur empire, je veux travailler sans cesse à vaincre les miennes. Vous serez toujours en cela le modele sur lequel votre cher Ariste tâchera de se former. Il fera tous ses efforts pour répondre à l'estime que vous avez conçue de lui, & aux soins que vous vous êtes donnés pour l'en rendre digne.

LA RELIGION.

VOus avez bien raison, Cléante, de dire que la Religion est la vie de l'ame, & que sans elle, l'homme ne seroit qu'une machine à ressorts, un pur automate, ignorant son origine & sa fin; n'ayant tout au plus qu'un sentiment confus de son existence, une raison sans discernement, un esprit sans réflexion, un cœur que pour respirer & pour vivre, suivant en aveugle l'impulsion des sens, ne sachant ce qu'il est, ce qui l'environne, ce qu'il deviendra, ce qu'il peut espérer ou ce qu'il peut craindre.

Combien ne seroit pas déplorable la condition de l'homme sans la Religion! c'est elle qui reglé ses idées, ses penchants, ses desirs, qui étend ses vues, ennoblit ses actions, même les plus indifférentes; qui, le rendant indépen-

dant de toutes les choſes mortelles, & maître de ſes paſſions, le met au-deſſus des promeſſes & des menaces de la fortune, des plaiſirs & des peines de la vie, des bons & des mauvais ſuccès, & lui fait trouver de la conſolation, du moins toujours de l'eſpérance dans la mort même.

Qu'on ſe trouve dès ſa naiſſance ſeul, iſolé, & comme égaré & perdu dans une campagne ignorée du reſte des hommes, ne ſuffiroit-il pas de voir le ſpectacle admirable de la Nature, de jetter un regard ſur ce livre immenſe & parfait, où l'idiot peut lire auſſi aiſément que le plus habile; pour comprendre l'exiſtence d'un Etre ſouverain, pour ſentir la reconnoiſſance que tous les êtres lui doivent, pour être convaincu que cette reconnoiſſance exige de l'amour, que cet amour ne peut ſe manifeſter que par des ſignes extérieurs de ſoumiſſion & de reſpect, & que ces ſignes ſont en effet ce qu'on appelle Religion & culte.

Auſſi, ſuis-je convaincu qu'il n'eſt point d'Athées, & qu'il n'en fut jamais; parce que pour l'être, il faudroit pouvoir ſe prouver clairement & invinciblement la non-exiſtence de Dieu : ce qui n'eſt non plus poſſible à l'homme, que de ſe faire Dieu lui-même, d'anéantir ce Monde, & d'en créer un nouveau. L'Hiſtoire m'apprend qu'on a quelque-

fois préparé des feux, des roues, des gibets aux Athées. Pour moi, je ne les traiterois que comme des gens en démence, qu'on châtie moins qu'on ne les plaint, & je les condamnerois, tout au plus, à être montrés dans des Loges avec ces insensés qui se croyent le Saint-Esprit, ou le Messie. Je ne vois, en effet, aucune différence entre nier la Divinité & s'imaginer de l'être. La plupart des incrédules ne le sont que par libertinage, ou par ostentation. C'est la regle ordinaire, dont je n'excepte même pas le fameux Spinosa, qui, voulant découvrir la chaîne qui lie le Ciel & la Terre, & qui unit entr'elles toutes les Parties de l'Univers, n'a pu la suivre à la seule clarté de son génie; & comme un Peintre qui ne sauroit dessiner que des nuages & des vapeurs, ne nous a donné que les folles visions d'une imagination déréglée. L'Athéisme peut être sur les levres; il n'est jamais ni dans l'esprit, ni dans le cœur. C'est un masque qui donne un air de savoir & d'intrépidité à l'ignorance & à la foiblesse; mais qui, toujours prêt à tomber, exige du soin à le remettre sans cesse. L'Athée ne doute point; il voudroit douter, & il ne le peut. Son ambition est de passer pour esprit-fort; il le seroit sûrement, si la force qu'il veut se donner n'étoit un prodige encore inconnu dans la Nature.

Au défaut de ces hommes qui ſouhaiteroient être pires qu'ils ne peuvent l'être, il en eſt d'autres qui, reconnoiſſant la Divinité comme un dogme irréfragable du Genre-humain, comme la foi même de la Nature, cherchent néanmoins à ſe perſuader que cette ſuprême Intelligence, jouiſſant dans un éternel repos d'un bonheur inaltérable, ne ſe mêle point du gouvernement de l'Univers; que, ne pouvant être offenſée ni honorée par de vils mortels, elle ne juge ni ne punit les crimes, elle n'exige ni ne récompenſe les vertus; qu'elle n'a impoſé aucune loi aux hommes, & qu'il lui eſt même indifférent qu'ils obſervent celles que les beſoins de la Société les ont engagés à ſe faire eux-mêmes; qu'en leur donnant la raiſon, précieuſe émanation de ſes lumieres, principe actif & fécond qu'ils s'imaginent les rendre indépendants de toute autre regle de conduite, elle n'a point prétendu leur en borner l'uſage, & leur ordonner de penſer & de croire ce qu'il ne leur eſt pas poſſible de concevoir; qu'en un mot, elle n'attend d'eux d'autre Religion, s'il en faut une, que la Religion la moins abſtraite & la plus ſimple, celle du bon ſens, dans laquelle, du moins, s'il n'y a rien à eſpérer, il n'y a rien à craindre.

Ainſi parlent les Déiſtes de nos jours, race inſolente & préſomptueuſe, ignorée depuis

Epicure, & qui, n'ayant osé reparoître dans le cours de plus de vingt siecles, est venue souiller & avilir le nôtre, & lui faire mériter d'être effacé du nombre de ceux qui l'ont précédé, & de ceux qui doivent le suivre. Leurs sentiments, que je n'ai retracés qu'avec horreur, font rougir la raison & la Nature même. Je ne suis pas assez habile pour les combattre; mais j'ai appris que dans quelque Pays qu'on se transporte, on trouve des Temples, des Sacrifices, des Cérémonies, des Autels; que l'usage d'honorer Dieu est aussi ancien que le Monde, & l'effet d'un sentiment intime, profondément gravé dans tous les cœurs.

Il me semble que s'imaginer une Divinité indolente, concentrée dans l'abyme de ses perfections, & ne portant ses regards que sur elle-même, ce seroit n'en reconnoître aucune. Et pourquoi la reconnoître, dès qu'on lui supposeroit autant d'indifférence à être reconnue, qu'à ne l'être pas? L'idée même qu'on se rappelleroit de temps en temps de son existence, ne seroit-elle pas en pure perte, s'il étoit vrai qu'elle n'ordonnât ni ne défendît rien, & qu'elle n'eût d'autre intérêt que de laisser subsister au hazard les êtres qu'elle auroit formés, & qui n'auroient plus aucun rapport de dépendance avec elle? Fut-il jamais un systême plus absurde & plus affreux? Aussi, bien-loin de s'en convaincre,

j'eſtime qu'il n'eſt pas même poſſible de s'en laiſſer préoccuper.

S'il eſt cependant des hommes qui voudroient ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu; s'il en eſt d'autres qui le croyent, mais ſans ſe mettre en peine de l'honorer, il en eſt qui, convaincus de la néceſſité d'un culte, ne refuſent point de le rendre, mais voudroient l'accorder avec leurs paſſions; donner à la Religion ce qu'elle leur preſcrit, & ne point abandonner ce qu'elle leur diſpute; la ſuivre en gros, & la négliger en détail : ces ſortes de gens n'ont pas honte de prétendre allier le vice & la vertu. Je n'en ſuis point ſurpris. Rien ne ſeroit ſi commode que de pouvoir ſe partager entre les exercices de la piété & les uſages du monde. C'eſt peut-être le parti que j'aurois déja pris, ſi, prévenu par vos conſeils, je n'euſſe connu le piege avant d'y être expoſé, & appris à l'éviter avant même de le connoître.

Trois autres ſortes de perſonnes, ſans combattre ouvertement la Religion, la négligent, ou la déshonorent. Les uns ſont les hypocrites, qui ne ſervent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées, qui nient la Divinité, ſans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croyent, la prêchent, l'adorent & s'en moquent en effet; mais auſſi, par une ſuite ordinaire de leurs profanations,

plus malheureux que les Athées, dont tout conſpire à diſſiper les ténebres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurciſſement d'où rien ne les rappelle, & qui leur fait éprouver, (ce que je deſire ne jamais connoître,) que le châtiment du Ciel le plus terrible, eſt celui qui venge & ne corrige point.

Une autre eſpece d'hommes qui n'outrage pas moins la Religion, eſt celle de ceux qu'elle n'éclaire, ni n'échauffe; qui l'ayant reçue ſans la connoître, n'ont jamais cherché à l'approfondir ; qui ſe l'imaginant plus douce & moins ſévere qu'elle n'eſt, donnent à ſes préceptes un ſens qui les flatte; & ne voulant que des fleurs où elle n'a ſemé que des épines & des ronces, cherchent à tranquilliſer leur cœur au milieu des plaiſirs, dont ils font le but principal de leur vie.

La Religion a une troiſieme eſpece d'ennemis. Ce ſont ceux qui, n'eſtimant que ſes maximes, voudroient en exclure les dogmes, & tout au plus en admettre quelques-uns, & rejetter les autres. Je remarque que de tout temps, au-lieu d'ajouter à la Religion, on a eſſayé d'en retrancher; c'eſt ce qu'ont fait hautement la plupart des Sectes, & ce que bien des gens font encore tous les jours dans le ſecret de leur cœur.

La folie des premiers n'eſt pas fort dan-

gereuse. On n'imite point ce qui n'inspire que de l'horreur. Les seconds pourroient séduire ; il faut ne les point écouter. Plaignons les troisiemes ; ils sont semblables à des aveugles qui se précipitent dans un abyme, en croyant marcher dans un chemin sûr & uni.

Ce ne sont, mon cher Cléante, ni les faux préjugés, ni les mauvais exemples qui peuvent le plus m'empêcher de me soumettre à la Religion & de l'aimer. Le seul ennemi qu'elle ait à craindre en moi, c'est moi-même. L'impression des exemples passe ; les préjugés n'ont qu'un temps : mais je suis foible, & dans le temps que je l'avoue, je le suis peut-être encore plus que je ne le crois.

N'est-il pas bien étrange, que l'homme qui se trouve obligé de faire par religion la plupart des choses que la raison lui prescrit, & que la politique même lui ordonne, les néglige uniquement, parce que la Religion les lui demande, & que, tout persuadé qu'il est de l'excellence & de l'importance des préceptes qu'elle lui donne, il refuse néanmoins de les pratiquer ?

J'éprouve tous les jours cette contrariété de sentiments. D'un côté, ma raison autorise en moi ce que la Religion condamne ; de l'autre, la Religion m'offre des lumieres, dont ma raison ne veut point profiter. L'une ne cesse de m'éclairer ; & je refuse de la sui-

vre; l'autre me séduit & m'égare, & je ne crains pas de m'y livrer. C'est pourtant ma raison qui, ne pouvant n'être pas convaincue de la nécessité & des avantages de la Religion, devroit me la proposer & la prendre elle-même pour guide; mais je remarque que dans presque tous les hommes, il n'est que deux motifs qui les attachent à la Religion; la crainte des châtiments dont elle menace, & l'espérance des récompenses qu'elle promet: motifs assez forts & même louables, mais peu convenables à la pureté & à la sainteté d'un culte qui devroit être entiérement désintéressé.

Vous citez les anciens Grecs & Romains, & vous me rappeliez le respect avec lequel ils parloient de leurs Dieux & de leur Religion. J'applaudis aux réflexions judicieuses que vous faites à ce sujet; mais je ne puis assez m'étonner de deux choses; l'une, qu'avec un génie aussi élevé, aussi grand, aussi éclairé que le leur, aussi plein d'audace & de force, & que nous serions tentés de prendre pour une intelligence supérieure à l'Humanité, ils n'eussent pourtant fondé leur Religion que sur des fables; l'autre, qu'enivrés de ces fables, la plupart d'entr'eux fussent néanmoins aussi sensés, aussi raisonnables, aussi vertueux qu'ils l'étoient.

Auroit-on pu reconnoître un Aristide, un

Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion, en les voyant prosternés aux pieds d'une idole de bois ou de pierre, dont ils craignoient la haine ou le courroux? mais aussi, comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit pour toute image du bonheur suprême, que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre, pouvoient-ils avoir des sentiments si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi séveres que celles qui les ont rendus des exemples à proposer? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence, en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique; être intrépides dans les combats, en offrant des sacrifices à la Peur; respecter les biens d'autrui, en honorant un Dieu des voleurs; souffrir, sans murmurer, la mort d'un pere, en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien?

Il est donc vrai que la voix de la Nature étoit plus forte en eux que celle de leur Religion même; & pourquoi donc cette Nature, alors si modérée & si sage, n'est-elle plus à présent la même sous l'empire d'une Religion dont l'unique dessein est d'augmenter en elle l'amour de l'ordre, le principe inné de justice, qui l'éleve & qui l'ennoblit? Pourquoi, maintenant qu'elle est armée d'une autorité sacrée, n'a-t-elle plus autant de force pour éviter les vices que Dieu défend, qu'elle

en avoit pour ne pas les imiter d'après des Dieux qui en donnoient l'exemple ? Quel contraſte étonnant ! autrefois on ſervoit des Dieux plus corrompus que les hommes, & même en les adorant, on ſe faiſoit un mérite de ne leur pas reſſembler ; & aujourd'hui, l'on reconnoît un Dieu infiniment parfait, & l'on n'eſt guères plus porté à la pratique des vertus, dont il eſt la ſource & le modele, qu'à lui rendre le culte qui lui eſt dû. Quel ſiecle fut donc plus inſenſé ou plus déréglé que le nôtre ? quel eſt le crime qui peût encore nous faire horreur ? La crainte de la Divinité ne retient plus nos mains ſacrileges, & il ne nous reſte qu'à renverſer nos Temples & nos Autels.

Quid nos dura refugimus
Ætas ? quid intactum nefaſti
Liquimus ? undè manus Juventus
Metu deorum continuit ? quibus
Pepercit aris ?

C'eſt cependant la Religion qui donne à l'homme comme une nouvelle vie, qui l'éleve au-deſſus de ſa nature, qui épure ſes connoiſſances, qui le guide, le ſoutient, le conſole, & l'établit le miniſtre & l'interprete de la reconnoiſſance de tous les êtres de la Nature, qui ne peuvent publier la gloire & la puiſſance de leur Auteur.

LA PHILOSOPHIE.

IL n'y a pas long-temps qu'on eût regardé avec une ſurpriſe dédaigneuſe, un homme qui ſe ſeroit arrogé le nom de Philoſophe. Sans doute, ceux qu'à préſent on appelle ainſi, on les confondoit alors avec ces ſortes d'animaux, *Servum pecus*, qui, armés de citations & de pointes, hériſſés de termes Grecs & Latins, venoient du fond poudreux d'un College, étaler beaucoup de mémoire, & peu de jugement; déraiſonner en croyant parler raiſon, & faire ſouhaiter, ſelon la penſée de Cicéron, qu'ils n'euſſent jamais rien appris : *Ut fuerit melius non didiciſſe.* Il n'en eſt pas de même aujourd'hui. Le nom de Philoſophe eſt en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire.

Selon l'idée qu'on y attache, rien n'eſt réellement ni plus grand, ni plus beau. Un Philoſophe doit s'étudier à régler la marche de ſon eſprit, à diſcuter les principes, à examiner les vraiſemblances, à chercher le vrai avec autant de diſcernement que de bonne foi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit connoître le prix de la raiſon, en étendre les facultés, mais en reſpecter les

bornes; aſſurer où elle peut atteindre; douter où elle ne peut parvenir. Dégagé des préventions ordinaires de l'Humanité, il doit ſavoir apprécier toutes choſes à leur juſte valeur, ne pas eſtimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, les plus baſſes conditions plus petites qu'elles ne ſont. Il doit jouir des plaiſirs ſans en être eſclave, des richeſſes ſans s'y attacher, des honneurs ſans orgueil & ſans faſte; ſupporter les diſgraces ſans les craindre & ſans les braver; regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme ſuffiſant à ſon bonheur tout ce qu'il poſſede. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, & toujours ſérieux, mais tranquille & d'une gayeté ſans art, il doit aimer l'ordre, & le mettre dans tout ce qu'il fait: épris des vertus de ſon état, n'être extrême ſur aucune, & les pratiquer toutes, même ſans témoins. Sévere à ſon égard, être indulgent à l'égard des autres; franc & ingénu ſans rudeſſe, poli ſans fauſſeté, prévenant ſans baſſeſſe. Il faut que, pénétré de l'amour du bien public, il aime ſa Patrie autant que les plus fiers Romains chériſſoient la leur; qu'il y vive ſans envie, ſans intrigue, ſans ambition; qu'inacceſſible à tout mouvement de vanité, il ne cherche point à y être connu, quoiqu'il ne pût que gagner à l'être; qu'il s'y rende utile ſans éclat & ſans bruit; en un mot, le Phi-

losophe, tel qu'on se le figure de nos jours, doit avoir le courage de se passer de toute espece de gloire, &, sans cesser de se respecter, ignorer ses vertus, & mépriser jusqu'à sa Philosophie même.

Ce portrait, quoiqu'imparfaitement ébauché, fait sans doute beaucoup d'honneur à notre siecle. Autrefois les Pythagore, les Démocrite, les Aristote, ne se proposoient que des questions abstruses & de nul usage sur la formation de l'Univers, sur les propriétés de la matiere, sur la nature de l'homme, sur l'espace, le temps, le mouvement, l'ordre & l'essence de tous les êtres. Leur imagination planoit à vuide dans les airs, & s'agitoit péniblement à la poursuite d'un secret impénétrable. Aujourd'hui, plus éclairés par les erreurs mêmes de ces graves Personnages, nous nous sommes fait une Philosophie, qui, au-lieu d'énigmes à deviner, ne propose que des maximes à suivre, & qui, à des attractions ou à des monades près, triste reste de l'ancien cahos des Sciences, n'apprend qu'à bien faire; &, nous mettant sans cesse devant les yeux l'excellence de notre être, doit nous rendre plus justes, plus honnêtes, plus décents, plus modérés, plus sociables qu'on ne le fut jamais. Cette Philosophie est propre à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, & elle est à la portée de chaque

individu de notre eſpece. Auſſi voit-on à préſent plus de gens qui ſe piquent d'être Philoſophes, que n'en contenoient autrefois les plus fameuſes Ecoles des Grecs & des Romains.

Celles-ci, par la ſingularité de leurs idées, par la diverſité & la contrariété de leurs opinions, ne cherchoient qu'à briller les unes à l'envi des autres. Chacune vouloit exercer un monopole de gloire, & ſe ſoucioit peu d'être moins ſavante, pourvu qu'elle fût plus célebre.

Ces ſectes ne ſubſiſtent plus; & il n'en eſt qu'une parmi nous, celle qui, ſans proſcrire l'étude & les talents dont aucune Loi ne nous fait un devoir, nous preſcrit la pratique de la vertu, dont la raiſon nous fait un précepte. Telle étoit celle, ſans doute, que, par un inſtinct ſingulier, le plus mépriſable des prétendus Sages de l'Antiquité cherchoit dans cet homme qu'il ne trouvoit point.

Il ne reſte qu'à ſavoir ſi nos Philoſophes ont véritablement cet eſprit de ſageſſe dont notre ſiecle ſe fait honneur, & ſi les copies ne jurent point avec l'original que j'en ai tracé d'après ces idées. Serai-je plus heureux que Diogene dans mes recherches?

Des hommes qui font quelques efforts pour ſe vaincre ſur des choſes qui ſemblent devoir les attacher, & qui entraînent preſque

tous les autres, ſont-ils pour cela Philoſophes? Ils le paroiſſent, je l'avoue; mais ils ne le ſont point, parce que ce qui paſſionne tant de cœurs, effleure à peine le leur. On ne peut triompher que de ce qu'on aime; auſſi n'étoit-il pas difficile à Ulyſſe d'échapper aux attraits enchanteurs d'une Déeſſe. Il préféroit de mourir dans ſa Patrie, quelque miſérable qu'elle fût, au bonheur de vivre immortel, & comblé de plaiſirs, dans une terre étrangere.

Un Militaire, à qui un ſentiment d'honneur fait affronter la mort, l'eſtimerons-nous Philoſophe? Il ſe le croit peut-être, & il ne l'eſt pas. Il n'étouffe qu'à regret dans ſon cœur le cri de la nature; il aime réellement la vie; & même en l'expoſant, il fait effort pour la conſerver. Je ne vois en lui qu'une gaze de Philoſophie, ainſi que dans ces hommes même qui, prodigues de leur être, appellent la mort, & d'un coup de déſeſpoir s'ouvrent le tombeau ſurpris de leur frénétique hardieſſe.

Un homme qui, par des manieres ſtoïques, des opinions ſingulieres, un ton bruſque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchants, prétend ſe donner pour Philoſophe, l'eſt-il en effet? Non; les vrais Philoſophes ne prêchent la vérité ni avec ce deſpotiſme qui l'annonce comme une Loi, ni avec

ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur, qui, au sortir de son cabinet, comme d'une salle d'armes, insulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre; &, à force de s'escrimer avec les plus foibles, s'imagine se faire une réputation de valeur. Il mérite, sans contredit, plus de mépris qu'il n'en affecte pour tout ce qui n'est pas conforme à sa bizarre façon de penser.

Oserai-je dire, que les Descartes & les Newton, pour avoir donné des systêmes du Monde, pour avoir pénétré plus avant qu'aucun de leurs Prédécesseurs dans les mysteres de la Nature, calculé la marche, la distance, les rapports des astres, n'en étoient pas plus Philosophes, si, portant leur vue sur des objets d'un éloignement infini, ils ne la rabaissoient ensuite sur eux-mêmes pour s'étudier & se connoître, si l'esprit d'analyse & de combinaison, qu'ils introduisoient dans les sciences les plus abstraites, ils ne l'employoient également dans la science de leur propre cœur; s'ils ne s'appliquoient à bien vivre en enseignant à bien penser; si, en même-temps qu'ils se formoient un des plus grands Empires par leur génie, ils négligeoient de se rendre maîtres de leurs passions; s'ils n'étoient humains, indulgents, discrets, charitables, insensibles aux indignes préférences, éloignés

de toute eſpece d'oſtentation ; &, comme dit Pacuve, ſi leurs diſcours étoient ſavants, & leurs actions lâches & frivoles : *Homines ignavâ operâ, philoſophicâ ſententiâ?*

Quels qu'ils ayent été, je puis ſans doute avancer ſans crainte, que durant leur vie, il étoit, dans quelques coins de la terre, de plus grands Philoſophes qu'eux : des hommes qui, dans le ſecret & le ſilence, ſans vouloir étudier la Nature, la décoroient par leurs vertus, & qui ne manquoient que d'imitateurs & de proſélytes pour créer un Monde mieux ordonné & plus magnifique que le leur.

L'Hiſtoire nous repréſente Salomon comme un des plus heureux génies qui ait été. Dans nul autre, avant lui, n'avoit paru avec plus d'éclat le merveilleux ſpectacle, je ne dis pas ſeulement des forces de la raiſon humaine, mais de la dignité même de l'Eſprit divin, qu'il poſſédoit dès ſa naiſſance. Sa ſcience, dit l'Ecriture, ſe répandoit ſur toute la terre comme un fleuve, qui, toujours coulant & toujours plein, porte la fertilité dans les climats les plus déſerts & les plus arides : *Impletus eſt quaſi flumen ſapientiâ, & in proverbiis miratæ ſunt terræ.* Les Rois, les Peuples traverſoient les mers pour le voir, empreſſés de lui dérober des connoiſſances qui le faiſoient preſque adorer : *Omnes Reges, Duceſque, & univerſa terra deſide-*

rabat vultum Salomonis, ut audiret. Ce grand génie, néanmoins, n'étoit pas Philoſophe. Ses vaſtes lumieres ſur les choſes naturelles, ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ſes mœurs : il connoiſſoit tout, & il ne ſe connoiſſoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de ſon cœur, il l'abandonnoit à tous ſes penchants : heureux, ſi parmi les plantes dont il connoiſſoit ſi bien les propriétés, il en eût trouvé qui euſſent eu la vertu de le guérir de ſes honteuſes foibleſſes!

Non, cher Cléante, malgré la juſteſſe de nos vues dans les matieres de morale, ainſi que dans celles du goût, il y a maintenant bien moins de Philoſophes qu'on ne penſe. Je conviens que, ſelon l'idée que vous donnez de la ſageſſe, ils devroient être moins rares; mais il me ſemble qu'il y a une grande différence entre aimer la ſageſſe & être ſage. La ſageſſe a des charmes ſi puiſſants, que les ſcélérats même peuvent l'aimer ſans renoncer au penchant qui les entraîne au vice. Ils peuvent avoir en même-temps & le jugement aſſez bon pour la connoître & l'eſtimer, & le cœur aſſez pervers pour refuſer de la mettre en pratique. Peut-être ſe croiront-ils aſſez parfaits, s'ils trouvent l'art de ſatisfaire impunément leurs déſordres, en trompant le Public par des dehors de vertu.

C'eſt là préciſément la conduite la plus ordinaire des Philoſophes de nos jours. Il en eſt peu qui ne démentent, par leurs actions, les regles de la Philoſophie dont j'ai fait le portrait, & qu'ils reconnoiſſent pour la ſeule véritable. Elle blâme l'attachement aux richeſſes, & ils deſirent d'en acquérir; l'ambition, & ils la regardent comme un ſentiment honnête; l'envie, & ils ne peuvent rien ſouffrir au-deſſus d'eux; la vanité, & ils ſe croyent les ſeuls dignes d'égards & d'eſtime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer; ils ne s'eſtiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être; ils ſe refuſent une ame, un eſprit, une deſtinée; ils ſe dégradent, ils s'aviliſſent, ils ſe courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entr'eux & les animaux qui tracent des ſillons dans les campagnes.

Une Philoſophie qui veut ne rien devoir à la Religion & qui la proſcrit, qui permet de n'écouter que les ſens & d'aimer indifféremment tout ce qui les flatte, peut-elle ne pas être en horreur à tout homme qui, ne jugeant des choſes que par les idées pures de la raiſon, s'écoute lui-même dans le ſilence des paſſions, ne veut pas penſer au-delà de ſes lumieres, & ne prétend point, avec un

étroit compas, meſurer l'Univers, & ne juger que par la foibleſſe de ſa vue du principe qui la produit, & de la maniere dont il exiſte ? Tout ce qu'on a jamais écrit ſur la morale, approche-t-il de celle que l'Évangile nous preſcrit, & pour le bien général de tous les hommes, & pour le bonheur de chaque homme en particulier ? Que peuvent donc être ces Philoſophes qui rejettent ces maximes ; que des préſomptueux, qui, de l'engourdiſſement ſtupide dans lequel ils vivent, doivent paſſer, aux approches de la mort, ou dans une plus fatale inſenſibilité, ou dans un déſeſpoir affreux & ſans reſſource ?



LES LOIX.

JE ne ſais pourquoi les anciens Philoſophes, les Chrétiens des premiers ſiecles, & les Manichéens ſur-tout, ſe ſont ſi fort égarés lorſqu'ils ont voulu découvrir le principe du bien & du mal. Ils auroient peut-être mieux réuſſi en le cherchant dans notre raiſon, qui eſt la ſource la plus ordinaire de l'un & de l'autre. Cette lumiere, qui nous eſt donnée pour nous éclairer, s'enveloppe ſouvent elle-même de nuages ſi épais, qu'elle nous devient encore plus dangereuſe qu'inu-

tile. Nous ne voyons plus alors où nous portons nos pas, & nous donnons aveuglément dans le mal que nous n'avons pu prévoir ni connoître. Reparoît-elle dans ſon éclat; nous courons vers le bien dont il n'eſt pas poſſible que la vue ne nous flatte. Ainſi, de la ſeule raiſon, plus ou moins lumineuſe, vient l'innocence ou le déréglement, la bonne ou la mauvaiſe conduite des hommes.

Sans ſes malheureuſes alternatives, plus ou moins fréquentes dans chaque homme, elle eût ſuffi, ſans doute, à nous faire aimer & pratiquer nos devoirs; mais, ſujette à tout moment à s'éteindre, ſouvent ſans eſpérance de ſe rallumer, il a fallu que les Loix divines & humaines, comme deux flambeaux, ne faiſant qu'un même corps de clarté, vinſſent l'éclairer elle-même, &, par ce moyen, nous empêcher de reſſembler à ces freres jumeaux de la fable, tantôt habitants des Cieux, tantôt citoyens du Ténare.

Il eſt triſte, ſans doute, que la Raiſon, qui de ſiecle en ſiecle a ſi fort étendu ſes connoiſſances, ne puiſſe pas, ſur-tout à préſent, ſe paſſer de ce ſecours. Où eſt le temps où elle régnoit ſeule dans le monde? où, dans la fraîcheur du printemps qui embelliſſoit la Nature nouvellement écloſe, elle gouvernoit tous les hommes comme une ſeule famille, lors même qu'elle travailloit le plus à éten-

dre leurs conceptions, & à augmenter les resſorts de leur ame? Un travail innocent & utile leur étoit alors une ſource de plaiſirs; ils ne vivoient point au hazard. Leurs occupations n'étoient point, comme la plupart des nôtres, ſans motif & ſans objet; ils n'étoient point embarraſſés par la perte du tréſor du temps, ni du poids de leur exiſtence. La terre & leurs bras étoient leurs ſeules richeſſes. Ils ne connoiſſoient point l'art funeſte de multiplier leurs beſoins; le ſuperflu n'étoit pas encore devenu néceſſaire. La juſtice étoit plutôt en eux un inſtinct qu'une vertu. Contents de pratiquer les vérités morales, ils ne s'appliquoient ni à les diſtinguer, ni à les définir. Une bonne action trouvoit ſa gloire en elle-même; ils ne cherchoient le bonheur que dans la tranquillité d'une conſcience pure, & dans une confiance mutuelle, appuyée de la candeur & de la bonne foi.

Mais depuis qu'à la ſimplicité, à la modération, à la vertu naïve de nos Peres, ont ſuccédé des principes arbitraires d'honneur & de ſageſſe; depuis que les paſſions ont perverti les mœurs, abruti les ames, accrédité la molleſſe, la diſſimulation, le faſte, la frivolité, toutes ſortes d'erreurs & de foibleſſes; depuis que l'intérêt a fait perdre tout attachement au bien public, & borné, pour ainſi dire, chaque homme à lui-même; que

le crédit l'a emporté ſur la juſtice, l'ambition ſur la vertu ; depuis que l'amour du luxe a enfanté une avidité inſatiable; que le point d'honneur eſt devenu une idole, qui a exigé des ſacrifices ſanglants ; que la politique a banni la droiture; qu'on n'a plus fait un ſecret de ſes plaiſirs; qu'on s'eſt même fait un trophée de ſes débauches, la Loi Naturelle ne ſuffiſant plus, il a fallu des freins plus forts à des naturels plus fougueux & plus indociles.

C'eſt uniquement à l'accroiſſement du vice que nous devons l'établiſſement des Loix. Plût à Dieu qu'à préſent nous duſſions, à leur force & à leur ſageſſe, l'abolition des déſordres qui les ont fait créer! mais les moyens que la malice des hommes a imaginés pour éluder les Loix, augmentent à proportion de la gêne qu'elles impoſent : déja, comme un torrent impétueux, les paſſions ont rompu ces digues, & bientôt, comme auparavant, elles inonderont toute la face de la Terre. Qui eſt-ce qui ſera capable d'en arrêter le débordement?

Rien n'eſt plus certain, mon cher Cléante, que ce que vous dites de la conſcience. C'eſt une Loi auſſi incorruptible que ſévere, & qu'il n'eſt pas poſſible de rompre, ni d'affoiblir : elle nous fait vivement ſentir le mal que nous faiſons, & ſes reproches ſont pour

nous plus terribles que le mal même; elle expoſe ſans ceſſe à nos yeux les fautes mêmes qui ne ſont ſues que de nous; elle épouvante les ſcélérats, & ſi elle ne peut les rendre plus ſages, elle les rend plus malheureux. En un mot, c'eſt un juge d'autant plus impitoyable, qu'on a mépriſé ſes conſeils; d'autant plus éclairé, qu'il connoît le fond de nos ames; d'autant plus ſûr, qu'il ne prononce jamais que ſur des preuves inconteſtables, & auſſi évidentes pour nous-mêmes que pour lui.

Si l'on eût fait des Loix pour récompenſer les bonnes actions, comme on en a établi pour punir les crimes, ſans doute le nombre des vertueux ſeroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchants ne peut être diminué par la rigueur des châtiments qu'on leur deſtine; & voilà préciſément, ſi l'on y fait réfléxion, ce qui ſe trouve au tribunal de la conſcience. Les pervers y ſont punis par de cruels reproches des crimes mêmes les plus cachés; les bons y reçoivent le ſalaire de leurs vertus les plus ſecretes, non-ſeulement par l'exemption de tous remords, mais par des témoignages flatteurs, que l'envie ne peut corrompre; par un charme intérieur, plus aiſé à ſentir qu'à décrire; par un retour imprévu d'une belle ame ſur elle-même, qui, lors même

qu'elle veut s'ignorer, ſe devine, & ſe plaît à jouir d'elle-même, ſans autre deſſein que de s'exciter davantage à la pratique de ſes devoirs. Ce contentement ſi délicieux n'eſt point une illuſion de l'amour-propre que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle penſe eſt auſſi vrai, auſſi juſte, auſſi honnête qu'elle-même.

Il peut ſe faire que la juſtice la plus ſcrupuleuſe, la plus exacte à obſerver les Loix, ſe trompe ; qu'elle condamne quelquefois l'innocence, ou qu'elle s'aveugle au point d'abſoudre des forfaits ; mais les arrêts de la conſcience ſont toujours infaillibles, lorſqu'elle n'eſt guidée que par ſes propres lumieres. Sans examen, ſans enquête, ſans information, elle voit du premier coup d'œil tout ce qu'il faut qu'elle blâme ou qu'elle approuve.

Après cette Loi, profondément gravée du doigt de Dieu même dans tous les cœurs, il en eſt qui en dérivent, & qui marquent juſqu'où s'étend l'obéiſſance & la fidélité que nous devons à ceux que la Providence a prépoſés pour régler nos mœurs & notre conduite.

L'objet de ces Loix a été de former des Citoyens capables de rendre un Etat heureux & tranquille. Il eſt certain qu'elles ont plus de force dans la main d'un ſeul, que lorſque l'obſervation en eſt confiée à toute

une Nation qui mettroit au nombre de ses privileges celui de n'y point obéir; d'où résulteroit nécessairement une fatale corruption & une dangereuse anarchie. On peut être heureux dans la Monarchie : tout y fléchit sous la Loi; mais dans un Gouvernement républicain chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & personne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Le climat influe beaucoup sur le génie, le caractere, & les usages des Peuples. De la différence de leurs sentiments & de leurs préjugés, vient celle des Gouvernements que nous connoissons dans le Monde. La crainte contient les uns sous une autorité despotique; les autres, naturellement plus résolus & moins timides, jaloux de la liberté qu'ils ont reçue de la Nature, craignent une subordination absolue, & sont moins propres à devenir esclaves, que citoyens. L'honneur, & leur propre intérêt, les attachent si tendrement à leur Patrie, & une confiance noble & éclairée leur fait si fort respecter leur Souverain, qu'on ne peut distinguer ce qui les touche le plus, ou leur Patrie, dont ils partagent les avantages, ou leur Souverain, qui est chargé d'en maintenir la gloire & le bonheur.

Je ne dis pas que toutes les Monarchies se ressemblent en ce point : je n'en connois

véritablement qu'une feule, où les Rois tiennent autant à leurs Sujets par leur bonté, que leurs Sujets tiennent à eux par leur tendreffe; où le Prince fache fi bien allier fa puiffance avec la liberté de la Nation, & la Nation le plus parfait amour avec l'obéiffance la plus exacte. Ainfi, l'Empereur Nerva fut loué de cet heureux & rare affemblage : *Quod res olim diffociabiles mifcuerit, Principatum & libertatem ;* & le Romain de fon temps, de ce que par fa docilité, il lui rendoit le commandement plus aifé & moins pénible ; ce que Tacite n'a cru pouvoir mieux exprimer que par ces mots : *Imperii facilitatem.*

Cependant chaque efpece de gouvernement a fes inconvénients ; le plus grand, c'eft qu'il n'en eft point qui ne change & ne finiffe. Tout a fubi cette Loi. Les plus vaftes Monarchies des temps paffés font détruites : il n'en refte que le fouvenir à celles d'à préfent, qui, deftinées à paffer comme elles, rentreront, tôt ou tard, dans le gouffre où le temps abyme tout, & où, quelque jour, il doit fe perdre & s'engloutir lui-même. S'il étoit un Etat qui dût toujours fubfifter, c'étoit fans doute la République Romaine. Ses troubles, fes diffenfions mêmes y entretenoient le mouvement & la vie ; les contradictions, les plaintes, les murmures y étoient

comme une eſpece de tranſpiration néceſſaire à tout le corps. Ainſi que ces chênes forts & robuſtes, qui, ébranchés à coups de hache, tirent plus de vigueur du fer dont ils ſont bleſſés, ſes pertes, ſes déſaſtres, augmentoient ſa fermeté, redoubloient ſon courage; & jamais elle n'étoit moins portée à la paix, que lorſqu'elle étoit plus malheureuſe à la guerre. Un ſeul homme la ſubjugua néanmoins; & l'Empire qu'il fonda, après avoir long-temps balancé ſur lui-même, & embarraſſé les hommes ſans les ſervir, s'eſt enfin écroulé; & il n'en reſte que des débris, qui ne ſurnagent ſur l'abyme du temps que pour avoir un jour la même deſtinée. On voit des Nations, autrefois libres, réduites maintenant ſous le joug de la plus auſtere domination; on en voit qui, du fond de leur eſclavage, convoitent la gloire des autres. L'écume des mers s'éleve ſur leur ſurface; comment ne craint-on pas qu'elle n'en altere la tranquillité, ou qu'elle n'y augmente le danger des tempêtes?

Ainſi, malgré les Loix les plus ſages, l'inſtabilité eſt le propre des Etats; c'eſt pour eux, comme pour toutes les choſes d'ici-bas, durer beaucoup, que changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du temps; ou s'il en eſt des moyens, la Providence ſe les réſerve & nous les cache.

Telle eſt la malheureuſe répugnance, ou plutôt, l'opiniâtre rébellion des hommes contre les Loix, que quand même ils auroient la liberté de s'en faire à eux-mêmes, &, dans ce choix, de ne ſuivre que leurs préjugés & leur goût, ils n'y ſeroient pas plus fideles; tant eſt grande leur inconſtance, tant a de force leur penchant à ſe ſouſtraire à toute ſorte de regle & de devoir. Ce penchant & cette inconſtance ſont ſi marqués dans toute leur conduite, qu'ils étouffent & méconnoiſſent, autant qu'il leur eſt poſſible, juſqu'à cette Loi Naturelle qui eſt au fond de leur cœur, & qui peut mieux que toute autre leur montrer, & la juſtice dont ils devroient pratiquer les regles, & les charmes de la vertu dont ils devroient ſuivre les enſeignements par raiſon & ſans contrainte.

On doit être étonné que les Loix, dans tous les Etats, étant auſſi préciſes, auſſi claires, auſſi connues qu'elles le ſont, il ſoit beſoin, dans les Procès, d'un ſi grand nombre de Juges, d'Avocats, & autres gens encore, pour examiner, diſcuter, éclaircir les moindres affaires. Si les Tribunaux, en prononçant ſur les différends des Parties, & en donnant gain de cauſe à l'une, ſuivant l'équité, puniſſoient en même-temps l'autre comme d'un crime d'Etat, pour avoir oſé ſoutenir une mauvaiſe cauſe contre l'eſprit de la Loi,

& dans l'espérance de tromper les Juges & d'en obtenir une sentence conforme à ses desirs, pense-t-on qu'il y eût bien des Procès dans le monde? Par-là tomberoient ces sophismes dispendieux, ces ambiguités subtilisées, ces procédures inutiles, ces combats déshonorants de chicanes, ces prétendus oracles intéressés à faire leurs réponses au gré de ceux qui les consultent, & qui, dans la forêt ténébreuse de commentaires & de gloses, dont ils connoissent seuls les sentiers, menent indifféremment à droite ou à gauche ceux qui ont la foiblesse de s'y engager. Par-là, enfin, l'on rendroit plus respectables les Loix qui s'expliquent assez clairement sur tous les cas qui peuvent occasionner des disputes.

Vous me donnez, cher Cléante, une idée singuliere de ceux qui ne peuvent pas même imaginer ce que c'est que la vertu. Y auroit-il, en effet, des hommes qui ne la connussent pas? je n'en ai jamais vu; mais il est, dans le monde, des gens qui donnent au vice l'apparence de la vertu. Si on les en croit, venger une injure, c'est punir l'insolence; calomnier le prochain, c'est le corriger; négliger les pratiques de la Religion, c'est éviter l'orgueil & l'hypocrisie. Bien des gens s'imaginent pouvoir faire un mal sous prétexte qu'il en résulte un bien; mais ils ont beau déguiser le vice, il sera toujours hideux, sous

quelque couleur qu'il paroiſſe, & ceux qui s'y abandonnent ſeront toujours humiliés, lorſqu'ils auront à paroître aux yeux de l'honnête-homme. Le vertueux ſeul ne craint point d'être connu; il ſe montre ſans affectation, & ſe découvre ſans peine.

LES SOCIÉTÉS.

IL eſt certain, mon cher Cléante, que l'homme eſt fait pour la Société; mais il n'eſt pas également certain que la Société faſſe toujours le bonheur de l'homme. On veut y trouver tout à la fois de l'eſprit, du goût, de la vivacité, de la complaiſance, de la politeſſe, & rien n'eſt plus difficile à aſſortir. La plupart de ces qualités s'excluent les unes les autres; & vouloir les raſſembler, ce ſeroit prétendre, comme dit Virgile, faire croître enſemble la vigne & le coudrier : *Corylum inter vites ſerere.*

Il y a des gens d'eſprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'eſprit, des perſonnes vives ſans goût, des complaiſances ſans vivacité, des gens polis ſans ſentiment & ſans ame. D'ordinaire, les gens d'eſprit ſont vains & tranchants; les gens de goût, vétilleux; les gens vifs, inconſidérés;

les complaiſants, trop circonſpects & trop timides; les gens polis, trop cérémonieux.

De là vient auſſi qu'il n'y a de Sociétés agréables que celles où ſe trouvent les mêmes penchants, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des ſentiments, des caracteres qui ſe rapprochent, des talents à peu près ſemblables, & dont aucun ne s'annonce pour ſe faire remarquer.

Je ne dis pas néanmoins qu'elles n'exigent de la variété, ſouvent même des contraſtes. Le plus grand agrément de la Nature eſt dans la diverſité; & celui des Sociétés, dans l'oppoſition des ſentiments & des idées; mais cette oppoſition doit être plutôt un épanchement d'amitié qu'un combat de ſavoir & de raiſon : elle doit ſe montrer ſans paroître avouée, devenir un nouveau moyen de plaire, reſſerrer les cœurs au-lieu de les déſunir; ſemblable au ſouffle du Zéphir, qui, reſpirant à peine, entrelace des fleurs pour en faire un mélange de couleurs plus agréable.

La plus douce des Sociétés devroit être celle du mariage, auquel la Religion même imprime ſon caractere pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux. Rien cependant n'eſt plus ordinaire que de voir des perſonnes qui ne pouvoient vivre ſans s'unir, ſe négliger, s'oublier, ſe haïr dès que leur union eſt formée. Ce phénomene n'eſt pas

plus étonnant aujourd'hui que celui de deux aimants, qu'on ſait à préſent pouvoir s'attirer d'un côté & ſe repouſſer de l'autre.

Ce changement mutuel, on l'attribue à la diverſité des caracteres, qui, n'étant point faits l'un pour l'autre, ne peuvent que ſe contrarier; mais ſouvent les caracteres ſont moins oppoſés qu'on ne penſe, ou, pour mieux dire, les hommes & les femmes d'à préſent n'ont point de caractere propre : on les a tous à la fois pour en changer au beſoin. Des ames froides & légeres ne tiennent à rien, & deviennent tout ce qu'elles veulent.

Une des plus fortes raiſons du dégoût qui ſurvient dans les mariages, c'eſt que le plaiſir de la poſſeſſion ne répond preſque jamais à la violence du deſir. Tandis que l'on aſpire à un bonheur, l'incertitude du ſuccès excite l'eſpérance; mais dès qu'on poſſede, on oublie les obſtacles qu'on a ſurmontés; on ſe perſuade qu'on ne pouvoit manquer de les vaincre : le point de vue n'eſt plus le même; ce qu'on n'avoit vu qu'en perſpective, perd, par une ſucceſſion de nuances inſenſibles, les graces que lui donnoit un trop grand éloignement. Un deſir ſatisfait ſuſpend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue, & le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédée.

A cette raiſon je puis, ſans doute, en

ajouter une autre, la plus vraiſemblable de toutes; c'eſt le débordement des mœurs de ce ſiecle, où le grand air eſt d'être vicieux ſans pudeur; où les époux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent point à ſe déguiſer mutuellement leurs travers & leurs vices; où, malgré leurs engagements, les cœurs s'échangent & ſe perdent chacun à leur gré; où les hommes ne s'eſtiment plus déshonorés par les foibleſſes des femmes, ni les femmes par des intrigues qu'elles appellent des arrangements; où, enfin, l'hymen, en formant le vœu de s'aimer, ôte preſque toujours infailliblement le droit de ſe plaire: faut-il s'étonner qu'il ſoit devenu de nos jours une ſource conſtante de dégoûts, de froideurs & de haine, & qu'il ſoit réellement de toutes les Sociétés la plus inſociable?

Peu s'en faut, cependant, que l'union, qui eſt ſi rare dans les mariages, ne le ſoit autant dans les familles. On ſe trompe, à mon avis, quand on croit que le ſang doit y former une convenance d'affections, une conformité d'humeurs, une ſecrete ſympathie. L'expérience nous fait connoître que l'amour des peres pour leurs enfants, & des enfants pour leurs peres, ne vient, dans les premiers, que du plaiſir de voir, en quelque ſorte, reproduire & prolonger leur être, & d'en dérober une partie à la mort; & que,

dans les seconds, ce n'est qu'un sentiment de reconnoissance pour ceux à qui ils sont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la constitution primitive d'une ame dirigée par l'éducation à recevoir avec tendresse des attentions & des caresses prodiguées avec bonté. Le sang ne fait sûrement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la discorde de s'y introduire. On n'y éprouve que trop souvent l'aversion & l'inimitié qui devroient en être bannies : elles y sont meme d'ordinaire beaucoup plus fortes, qu'entre les personnes que le sang n'a point unies.

Je l'ai déja dit; ce qui attache les peres à leurs enfants, c'est l'idée de revivre dans une postérité qui les perpétue, pour ainsi dire, & les empêche de mourir tout entiers : *Non omnis moriar, multaque pars meî vitabit Libitinam.* Cette idée est plus ou moins forte dans les uns que dans les autres. Il est, néanmoins, des peres qu'elle contriste au-lieu de les flatter : ils regardent leurs enfants comme des successeurs à qui ils doivent bientôt abandonner leurs biens & leur place, & qui ne cessent de les pousser devant eux jusqu'à ce qu'ils les ayent vu disparoître : disons aussi, qu'il est des enfants impatients de survivre à leurs peres, & qui, dans ce dessein, voudroient pouvoir hâter la fin de leurs jours. Ces tristes sentiments ne marquent pas dan

le ſang autant de pouvoir que quelques perſonnes ſe l'imaginent; & ſi ce qu'elles penſent étoit vrai, il n'eſt point d'enſants qui ne duſſent avoir les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que ceux qui leur ont donné la naiſſance. Rien cependant n'eſt quelquefois, & preſque toujours, ſi différent que des freres. Il n'en faut d'autre preuve que l'averſion qu'ils ont les uns pour les autres, lorſque, dévorés d'une ſecrete envie, ils ſe diſputent avec chaleur les avantages de la fortune, & ſouvent ceux dont la Nature les a inégalement partagés. Bien différents de ces deux freres dont parle Horace, l'un Orateur & l'autre Juriſconſulte, qui ſe donnoient continuellement de l'encens. Vous êtes un Gracchus, diſoit le Juriſconſulte; & vous, diſoit l'Orateur, vous êtes un vrai Mucius:

Frater erat Romæ Conſulti Rhetor; ut alter
Alterius ſermone meros audiret honores:
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.

Je rappelle à ma mémoire ces aſſemblées générales d'une Nation où l'on ſe donne mutuellement le nom de frere, & où regne en effet la plus parfaite égalité. On diroit chacun de ſes Membres occupé du bonheur & de la gloire de la Patrie; ils paroiſſent tous animés du même eſprit. Qu'y voit-on cependant? L'intérêt particulier y fait perdre l'atta-

chement au bien public; les factions s'y répandent, la fureur s'y mêle, & le sang du Citoyen risque souvent d'y être versé par le Concitoyen même.

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit & s'assied au millieu d'eux. On la rencontre, plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. Je n'ignore point que le bon sens y respire à peine, que des riens en font l'ame, & que rien ne ressemble mieux aux feuilles de l'antre de la Sibylle, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles, du jour dont on s'y occupe, & qui sont oubliées le lendemain. Je sais que ce qu'on y distingue le plus, c'est le ramage étincelant d'une espece d'êtres frivoles, dont la prévention des femmes fait tout le mérite, & qui ne seroient plus rien s'ils cessoient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laissent pas de paroître le centre de l'urbanité & du savoir-vivre; mais peut-on se persuader que la désunion n'y regne pas aussi? Les sentiments qu'on y étale sont-ils toujours ce qu'ils devroient être, la voix de la Nature, l'expression & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les graces les plus simples & l'accueil le plus prévenant? La

médiſance n'y trouve-t-elle jamais d'accès; & les haines, les ruptures, les diviſions ne ſont-elles pas une ſuite inévitable, & de la médiſance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut ſurpaſſer le mérite?

Il eſt vrai que dans ces cercles qu'on eſtime ſi épurés de tout vice, on trouve l'occaſion de contracter des amitiés ſouvent auſſi utiles qu'honorables; mais ces amitiés tiennent du terroir où elles ſe forment. Elles ne ſont qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaiſirs & non de ſentiment. Auſſi n'exigent-elles qu'un dehors de complaiſance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu ſouple & traitable.

Dans des Sociétés où les femmes donnent le ton, & veulent régner avec empire, il eſt bien plus aiſé de concevoir de l'amour, que de l'amitié. L'amour eſt un enfant de la pareſſe & du loiſir, & il n'y a point de femmes qui, en l'inſpirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du diſcernement, ne leur ſuppoſe point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes. Auſſi ne veulent-elles de ſes hommages, que lorſque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à eſpérer. De quelque ſorte néanmoins que ſoit l'amour, il n'eſt jamais exempt de chagrins & d'inquiétudes;

& il ne finit d'ordinaire, (car tout finit en ce Monde,) que par des plaintes, des querelles, des diſſenſions. S'il eſt violent, il eſt jaloux. Quel ſupplice de ne ſe croire jamais aſſez aimé, & d'aimer pourtant toujours malgré cette défiance! de voir un ſouris enchanteur offrir ſans ceſſe l'eſpoir de plaire & l'ôter en même-temps, & de ne ſavoir gagner un cœur que par les moyens les plus propres à l'empêcher de ſe rendre! L'amour eſt-il paiſible & ſans effort; il devient léger, inconſtant, plus circonſpect que délicat; il ne cherche plus à ſéduire, il a beſoin de perſuader; il attend ſans inquiétude le bonheur qu'il devançoit par ſes deſirs; il confond l'habitude avec la conſtance; il ne veut pas rompre ſes liens, mais il les délie l'un après l'autre, & il s'éteint enfin, ne fût-ce que par le ſeul embarras de ne ſavoir plus feindre. Croyons-en l'expérience de tant de ſiecles : l'amour, dont on a toujours vainement eſſayé de faire une vertu, n'eſt qu'un foible, un délire, une fievre de la raiſon, une paſſion, &, de toutes les paſſions, celle qui cauſe plus de ravage dans la Société; elle déchire autant de cœurs qu'elle en unit, & malheureuſement encore ſon ſeul remede eſt ſon inconſtance. Elle change d'objet ſans s'affoiblir, & ne meurt preſque jamais dans un lieu, que pour renaître dans un autre.

Dans les Sociétés mêmes où l'amour n'a pas coutume de pénétrer, penſe-t-on rencontrer plus d'union & de concorde? Pénétrons dans ces aſyles ſacrés, où les gens du monde s'imaginent, qu'à l'abri des traverſes, des embarras & des ſollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquille paix; il eſt vrai qu'on devroit n'y être occupé que d'un ſeul objet, la promeſſe & l'eſpérance d'un bonheur éternel. Mais qui voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'Humanité par des défauts & des foibleſſes; dont l'imagination n'eſt pas moins vive pour ne ſe promener qu'à l'ombre & loin des objets; qui, chargés des chaînes qu'ils ſe ſont données par préſomption, les traînent plus qu'ils ne les portent; qui ont mis des préjugés au rang des vertus, des uſages à la place des mœurs, des grimaces à la place des bienſéances, je n'oſe dire, à la place même de la piété; dont le cœur flétri par la contrainte, s'ouvre difficilement à l'amitié, & très-aiſément à la jalouſie, à la cenſure, à la haine; des gens enfin, qui ne ſe connoiſſent que par l'habit, ne ſe touchent que par la ſurface.... N'entrons pas dans un plus grand détail d'un corps dont l'enſemble mérite des égards, & ne nous écrions pas avec Juvenal: *Quis tulerit Gracchos de ſeditione quærentes?* Le fond des

mers ne laiſſe pas d'être calme & tranquille, quoique les vents qui en ſoulevent les flots, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abymes.

A conſidérer les hommes en général, doit-on être ſurpris qu'aucun d'eux n'étant d'accord avec lui-même, à cauſe de la variation de ſes goûts, de l'inconſtance de ſon humeur, de l'inſtabilité de ſes penſées, & tout enſemble formant des caracteres différents, les Sociétés ne ſoient point montées au ton du ſentiment & de la raiſon, réglées par l'amitié, ſoutenues par la confiance; &, qu'au contraire, toujours ſujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes paſſions, elles reſſemblent à ces météores, qui, pouſſés au hazard dans le vague des airs, ſont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

L'homme eſt pourtant de ſa nature le ſeul animal ſociable. Ne le fût-il point par inſtinct, ſes beſoins le forceroient de l'être. Livré à lui ſeul, il ſeroit à la vérité ſans concurrents, mais ſans ſecours; & tout l'Univers ſeroit perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reſte des hommes, & par une eſpece de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui eſt quelquefois le même, de celle du plus adroit. D'ailleurs, il en eſt de nos ames à peu près

comme des corps qui cesseroient d'exister, si dans le tourbillon qui les entraîne, heurtés par d'autres corps, ils n'en recevoient autant de mouvement qu'ils en communiquent. L'ame ne peut vivre si elle n'est continuellement agitée; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amusent, la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même: *Amat spatiis obstantia rumpere claustra*; au-lieu que seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, elle se relâche, elle s'obscurcit, elle ne sait point si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense. Il est vrai qu'alors ses plus vives passions paroissent s'endormir avec elle; mais les passions n'en sont que plus dangereuses lorsqu'on les croit assoupies; & peut-on être heureux, quand on n'en ressent point? Un vaisseau n'avance pas dans le calme. Ce ne soint point les vents qui le submergent; c'est le défaut d'attention du Pilote qui s'y abandonne & n'en fait point profiter.

Il est certain que des besoins réciproques ont formé les Sociétés, & que rien ne détruit l'agrément & les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux, l'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le satisfaire.

Ceux-là même n'en sont point exempts, qui, se croyant heureux, pour ainsi dire, en

ne vivant pas, traînent leur oisiveté d'une compagnie à l'autre, & n'ayant d'autre ressource pour s'oublier eux-mêmes, s'y meuvent sans objet; affectent de n'avoir ni caractere, ni humeur; prennent, selon le besoin, l'humeur & le caractere des autres; approuvent tout, ne condamnent rien; mais s'occupent néanmoins à pénétrer les intrigues pour se faire croire propres à les ménager; se rendent officieux pour devenir nécessaires, & ne cherchant uniquement qu'à faire soupçonner leur existence, embarrassent plus qu'ils ne servent ceux mêmes dont ils ambitionnent le plus l'estime & l'amitié.

Je ne connois qu'une sorte de gens qui rendent les Sociétés aimables; ce sont ces hommes nés vertueux, dont l'humeur est douce, le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise; & une physionomie sans art, le sentiment & la candeur: qui, séveres sans misanthropie, complaisants sans bassesse, vifs sans emportement, cherchent moins à briller par leur esprit, qu'à développer dans les autres, comme par un souffle léger, celui qu'ils y soupçonnent caché dans de foibles étincelles; qui ne louent, ni ne blâment jamais par prévention, ni caprice; ne parlent point par la seule envie de parler; ornent de toutes les graces de la modestie les avis que leur arrache la confiance ou l'é-

quité; qui, d'un ton tranquille & ſans prétention répriment le babil dangereux de ces prétendus beaux-eſprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir juſqu'aux graces mêmes qui accompagnent leurs diſcours; & qui enfin ne ſupportent les méchants que dans l'eſpérance de les rendre meilleurs : ainſi le ſoleil éclaire un marais impur ſans ſouiller ſes rayons. Souvent leur exemple ſuffit pour retenir la perverſion des mœurs. Ils ſouffrent les foibleſſes qu'ils ne ſauroient corriger, & jamais ils n'inſultent ni à la déraiſon, ni à l'injuſtice.

LES VICES ET LES VERTUS.

JE m'étonne, Cléante, que vous trouviez ſi étrange l'opinion de ceux qui ne diſtinguent point les vices des vertus, & qui voyent de la reſſemblance entre deux choſes qui vous ſemblent ſi oppoſées. Il ne me paroît pas, du moins dans un ſens, que leur ſyſtême ſoit ſi éloigné du vrai. Permettez-moi de vous expoſer les raiſons qui me font penſer ainſi, & que je ſoumets cependant à vos lumieres.

L'homme apporte en naiſſant le germe des vices & des vertus, & penche d'abord également vers les uns & les autres. Peut-être

l'inclination au mal eſt-elle plus forte en nous : la volonté eſt aveugle ; elle peut méconnoître le bien qu'elle doit aimer, & quelquefois auſſi nous rendre criminels par nos vertus mêmes. Ce qui me paroît certain, c'eſt que nous avons la même diſpoſition pour le bien & pour le mal, une égale liberté de choiſir l'un & l'autre. La raiſon ſeule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, & ſur-tout éclairée par la Religion, développe en nous ces penchants oppoſés, & nous en marque les différences.

Une nouvelle preuve vient à l'appui de mon ſentiment. Suppoſons qu'un homme naiſſe dans un déſert, & qu'il y paſſe ſeul toute ſa vie. Cet homme ſaura-t-il diſtinguer le vice de la vertu ? Ne ſe livrera-t-il pas indifféremment à l'un & à l'autre ? En s'y livrant, il ne fera ſûrement que ſuivre les mouvements de la nature, & il ſera ſans contredit vertueux ſans deſſein & ſans mérite, & vicieux ſans crime & ſans remords ; abandonné à lui-même, il ne ſauroit diſtinguer ni la vertu, ni le vice. D'où j'infere que les idées en ſont innées dans nos eſprits.

Effectivement la Bonté divine, ayant laiſſé à tous les hommes le choix de ſe ſauver, ou de ſe perdre, auroit-elle pu leur refuſer une égale diſpoſition au bien & au mal, donner indifféremment des penchants plus ou moins

forts pour l'un que pour l'autre? Cela ſuppoſé, je crois que, quelque diſtance qu'on ait imaginée entre ces choſes, elles ſe rapprochent dans le cœur de l'homme, & qu'avant que la raiſon ſoit éveillée en lui, elles ſont ſemblables au minéral, qui contient en même-temps de l'or & de la pierre : triſte mélange qu'opere la nature, & que ſes ſeules forces ne pourroient jamais épurer. C'eſt à l'art à travailler ſur cette maſſe informe, & c'eſt auſſi à notre jugement à redreſſer la nature, & à corriger en nous les défauts de notre premiere conſtitution. C'eſt ce que prétendoit Horace, lorſqu'il exhortoit à ſe bien examiner ſoi-même :

Denique teipſum
Concute, nùm qua tibi vitiorum inſeverit
olim, &c.

Après les maximes de la Religion, rien n'eſt ſi propre que la ſageſſe & la prudence humaine à nous apprendre à diſtinguer les vices & les vertus. Si les hommes avoient toujours un peu d'attention ſur eux-mêmes, ils ne ſe préſenteroient jamais que ſous un ſeul aſpect. Beaux, ou du moins inſupportables d'un côté, ils ſont ſouvent très-hideux d'un autre : voilà préciſément la Nature. Un homme eſt courageux, mais il eſt en même-temps brutal, cruel, féroce : c'eſt un nouvel Achille,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Un autre, dans un état plus paisible, a acquis de la gloire; mais il se rend insupportable par un excès de hauteur & de mépris envers ceux qui, courant dans la même lice, n'ont pu atteindre où il a eu le bonheur de parvenir. Tel a de la science; mais il est enflé de vanité, & il ne peut se rassasier ni des louanges qu'il mérite, ni de celles qu'une aveugle prévention lui offre, & qu'il ne mérite point. Tel autre a de l'esprit, mais un cœur bas & digne d'opprobre. Jusques dans les ames les plus parfaites, on voit l'émulation dégénérer en envie, la bonté de cœur en imbécillité, la tranquillité se changer en paresse, la persévérance devenir opiniâtreté.

Combien d'honnêtes gens qui, semblables à certains ouvrages de l'art, n'ont que quelques beautés de détail, & dont l'ensemble ne sauroit plaire! Peut-être ne s'apperçoivent-ils pas de leurs imperfections, tant il leur est difficile de les démêler d'avec ce qui fait leur plus grand mérite : peut-être se les avouent-ils; mais ils les regardent comme une partie d'eux-mêmes, ou comme le fer qu'il faut laisser dans la playe, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Il en est qui font pis encore; ils dénaturent leurs vertus, ils en corrompent les motifs, ils en perdent tout le mérite; ils prennent plaisir, dit Horace, à gâter un vase extrêmement net.

At nos virtutes ipſas invertimus; atque
Sincerum cupimus vas incruſtare.

A travers leurs dehors apprêtés & auſteres, on voit percer leur orgueil, on le ſent, on le touche; ils ſemblent toujours dreſſés ſur un autel pour y attendre des hommages, comme une récompenſe de la peine qu'ils ſe donnent pour ne pas reſſembler au reſte des mortels.

Nous avons beau faire; aucun de nous ne ſauroit être véritablement parfait. *Quo ſemel eſt imbuta recens, &c.* Le vice eſt même néceſſaire en ce monde pour donner de l'éclat à la vertu : ne faut-il pas des ombres pour rehauſſer le brillant des couleurs? du courage & de la réſiſtance dans un ennemi pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuſe?

Mais, comment la raiſon, venant à travailler ſur la Nature, pourra-t-elle débrouiller ce mélange bizarre de grandeur & de foibleſſe qui eſt en nous, ces rayons céleſtes qui nous éclairent, ces ombres fatales qui nous égarent? *Malè junctarum diſcordia ſemina rerum.* La raiſon eſt, ſans contredit, le don le plus précieux que nous ait pu faire la Nature. Elle eſt l'idée même du bien & du mal; mais en eſt-elle toujours l'expreſſion fidelle? le vice & la vertu ne perdent-ils jamais rien, ſous ſon pinceau, de leur couleur

naturelle? & pouvons-nous, dans toute occasion, en juger ſainement d'après les traits qu'elle nous en offre?

J'avoue qu'il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'aſſaſſinat, la perfidie; mais il eſt des crimes, ou, ſi l'on veut, ſimplement des travers ſi bien embellis, qu'ils en ſont méconnoiſſables. Il en eſt à qui le plaiſir donne un front ſi riant, un air ſi aimable, qu'on les juge innocents, & qu'il s'en faut peu que la raiſon même ne les approuve. La plupart des foibleſſes ſont aujourd'hui traveſties en force d'eſprit. L'avarice n'eſt plus qu'une ſage économie; l'ambition, qu'une bienſéance d'état; la fourberie eſt érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples ſont devenus des Loix; & l'on s'imagine, qu'adopter ce que le bon ſens reprouve, c'eſt ſe mettre au-deſſus des préjugés du vulgaire ignorant. Ainſi, par notre faute, autant que par la faute de la Nature, les bons & les mauvais penchants demeurent mêlés & confondus dans nos cœurs; & nous ne ſentons que foiblement l'attrait des vertus, nous donnons aveuglément dans les pieges du vice.

Tel eſt auſſi le malheur de l'Humanité, que pour devenir conſtamment vertueux, il ſemble néceſſaire de ne l'avoir pas toujours

été. Je ſais qu'on a loué les anciens Scythes d'avoir ignoré les vices, & qu'on a prétendu qu'ils étoient plus ſages avant de les connoître, que ne l'étoient les Grecs chez qui il étoit peu de vices qui n'euſſent pénétré, & qui les réprimoient par des Loix ſéveres. C'étoit le ſentiment de Juſtin, que l'on a vu renouveller depuis peu; mais ces Peuples, dont Quinte-Curce nous fait auſſi un ſi bel éloge, étoient hommes comme nous, & portoient conſéquemment dans leur cœur les mêmes germes de bien & de mal que nous avons reçus de la Nature. Comment donc pouvoient-ils avoir des mœurs ſi douces, ſi réglées? des fronts qui d'eux-mêmes euſſent appris à rougir? La barbarie eſt-elle un principe de ſageſſe & de vertu? & pouvoit-elle produire dans des hommes iſolés, & ſe connoiſſant à peine entre eux, ce que l'Atticiſme le plus épuré ne pouvoit offrir en même-temps dans la Nation de l'Univers la plus civiliſée?

Je n'ai jamais douté qu'il n'y eût dans l'Hiſtoire, des Romans qui la déshonorent. Je veux pourtant bien croire que les Scythes, dont il s'agit, euſſent autant de droiture & de bonne foi qu'on leur en ſuppoſe : il eſt naturel que dans un Peuple pauvre & tout nud, la vérité ſoit auſſi toute nue; qu'a-t-on à ménager & à feindre, dès que, dans l'excès de la miſere, on n'a pas la ſottiſe de craindre de

devenir plus pauvre & plus malheureux? Mais la candeur, la hardiesse, la fermeté ne sont pas tout le mérite de l'homme. Que ne nous rapportoit-on en même-temps les vices affreux de ces Sauvages, leurs débauches, leurs infamies, leurs cruautés?

C'est à quoi pareillement n'a pas voulu réfléchir ce bel esprit du siecle, qui s'est montré si épris de leurs façons d'agir & de vivre, & leur a prêté tant de sagesse & de vertus. Semblable à un Peintre, qui ayant à représenter, dans une perspective champêtre, la Nature renaissante à l'entrée d'un beau jour, des ruisseaux, des fleurs, des troupeaux, les Nymphes de Diane désarmant les Dieux de Cythere encore endormis, ne s'appliqueroit qu'à peindre un horizon, des brouillards & des vapeurs; cet homme a dédaigné, dans presque tous ses tableaux, les sites avantageux que lui offroit l'Europe policée, pour ne nous présenter que ses rêves & les fantômes de son imagination.

Si jamais, à la maniere des Sauvages, il s'avisoit de transporter sa tente parmi les leurs, croiroit-il pouvoir, aussi impunément que dans le sein de nos Villes, prendre ce ton impérieux & tranchant, dont il a frondé nos Arts, nos Sciences, nos divertissements, nos plaisirs, notre Religion même? Nous lui avons rendu des éloges pour des insultes:

qu'auroit-il à attendre de quelques maſſes de boue, preſque toujours détrempées de ſang, & ſe faiſant un trophée des chevelures de leurs ſemblables plus ſouvent que de celles de leurs ennemis?

Pardonnez, Cléante, ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit; qui, n'étant parmi nous que ſous la garde des Muſes, les inſulte; qui, pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour inſtruire l'Humanité, l'avilit & la dégrade; qui, dans le ſein de la plus humble médiocrité, oſant craindre la tyrannie, veut qu'on réduiſe les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité, & qui, enfin, comme un nouvel Anthée, devient plus fort chaque fois qu'il eſt terraſſé. J'admire, ſans contredit, l'élévation, la force, l'étendue, la chaleur, la facilité de ce génie; mais je voudrois que chacun lui adreſsât ces paroles, qu'Horace écrivoit à un de ſes amis: „ Vous avez des talents peu communs; mais que n'en faites-„ vous un meilleur uſage? A quel degré de „ mérite & de gloire ne parviendriez-vous „ pas, ſi vous ouvriez votre cœur à la vraie „ ſageſſe, qui ſeule, qui que nous ſoyons, „ grands & petits, peut nous rendre auſſi heu-„ reux, que chers & précieux à la Patrie?

Non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt.... quòd ſi....
Quò te cœleſtis ſapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc ſtudium parvi properemus & ampli,
Si Patriæ volumus, ſi nobis vivere cari.

Mais en courant après le Citoyen de Geneve, que je n'oſe me flatter de ramener, & de qui je crains, comme d'un Véſuve, une fois ouvert parmi nous, quelque nouvelle éruption plus dangereuſe, je m'apperçois que je me ſuis trop long-temps éloigné de mon ſujet. Ce n'eſt peut-être pas mon premier écart depuis que je traite des vertus & des vices. Leur triſte aſſemblage me ſemble mettre de la confuſion dans mes idées, & j'ai autant de peine à les débrouiller dans mon eſprit que dans mon cœur, où je ne ſens que trop la difficulté de les bien diſtinguer & de ne les point confondre.

J'ai dit que chacun, dès ſa naiſſance, en porte les germes dans ſon cœur. Cette vérité de ſentiment n'avoit beſoin que de quelques exemples. J'en ai cité, qui, pour être trop communs, en ſont moins ſenſibles, & par cela même plus honteux à l'Humanité. J'ai ajouté que la raiſon pouvoit nous en marquer la différence; mais que rien n'étoit plus mal-aiſé à la raiſon même la plus éclairée, parce que

le Monde ne ſubſiſte que par le mélange du bien & du mal, & qu'on n'y fait cas de l'un que par ſon contraſte avec l'autre ; parce que ſouvent ce contraſte même eſt ſi peu marqué, qu'on l'apperçoit à peine ; & qu'enfin, pour mieux connoître le prix de la vertu, il eſt expédient, utile même quelquefois, de ne pas ignorer les vices qui la combattent. C'eſt cette idée qui m'a donné lieu d'examiner ſi les anciens Scythes, par une pareille ignorance, étoient réellement plus modérés & plus ſages qu'ils ne l'euſſent été ſans elle ; & ſi J. J. Rouſſeau a raiſon de ſouhaiter que tous les hommes d'à préſent leur reſſemblent.

Il me reſte à reprendre ma propoſition, & à montrer que ceux-là ſont plus ſolidement vertueux, qui ſont mieux inſtruits de ce qui pourroit les empêcher de l'être. Si la vertu conſiſte à fuir le vice, *Virtus eſt vitium fugere*, pourroit-on le fuir ſans le connoître ? La préférence ne ſe donne que lorſqu'on eſt bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfere pas. Rien n'augmente tant le reſſort d'une ame, rien ne l'enflamme de tant d'ardeur, que l'oppoſition qu'elle trouve au bien où elle aſpire ; elle meſure alors ſes efforts ſur les obſtacles qu'elle a à vaincre ; elle ne s'élance avec plus ou moins de force ſur ſon objet, qu'à proportion de l'eſpace qu'elle voit qui l'en ſépare.

Dirai-je que, comme il eſt des vertus étourdies & indécentes, & des vertus trop innocentes & trop naïves, les unes doivent apprendre de certains vices, qu'on pourroit appeller ſages & modeſtes, à modérer leur emportement, & les autres, de quelque vices ruſés & cauteleux, à uſer de plus de fineſſe & de méfiance, &, comme dit l'Evangile, preſque dans le même ſens, à mêler la prudence du ſerpent à la ſimplicité de la colombe?

Ce n'eſt pourtant pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des ennemis pour avoir l'honneur de les combattre; mais dans le fond il eſt vrai, & l'expérience l'atteſte, que l'on n'eſt jamais plus ſage, que lorſqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été.

Je conviens que le devoir, comme un créancier ſévere, multiplie alors ſes demandes à proportion des délais qu'il a été contraint d'accorder; mais c'eſt par cela même qu'on n'eſt plus tenté de contracter avec lui de nouvelles dettes, & que le plaiſir qu'on trouve à le ſatisfaire, eſt un ſûr garant du ſoin qu'on aura toujours de le contenter. On voit auſſi que ceux qui ont toujours édifié le Public par leurs vertus, n'en ſont jamais autant conſidérés que ceux qui ont ceſſé de le ſcan-

daliſer par leurs déſordres; & qu'enfin, pour avoir éprouvé le joug des paſſions, on n'en eſt que plus propre à mieux ſentir les douceurs & le beſoin de la vertu qui nous en délivre.

LES PASSIONS.

VOus prétendez, mon cher Cléante, que ce que les hommes connoiſſent le moins, c'eſt leurs paſſions. Permettez-moi d'être d'un avis contraire. Il eſt bien vrai que les paſſions nous ôtent la connoiſſance de nous-mêmes; mais il n'en eſt point, quelque repliées qu'elles ſoient au fond de nos cœurs, qui puiſſent échapper à nos regards, ſi peu que nous ſoyons attentifs à les épier & à les ſuivre. Il en eſt une ſur-tout, dans chacun de nous, toujours aiſée à démêler; c'eſt celle qui régit & maîtriſe toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les rechauffe ou les éteint: elle n'attend d'ordre que d'elle-même, ne connoît d'autres goûts que les ſiens, n'approuve que ſes idées: elle eſt l'ame de nos actions, le principe de nos mœurs; elle gouverne notre raiſon, elle nous tient lieu de génie; & malheureuſement encore, elle ne change, ni ne vieillit, & rend trop ſen-

ſible au-dehors ce qu'elle opere au-dedans de nos ames.

Auſſi cette paſſion privilégiée & favorite eſt la forme diſtinctive des caracteres : elle eſt, à leur égard, ce que les traits ſont aux viſages. C'eſt la phyſionomie des cœurs, & elle les décele plus ſûrement que celle qui ſert communément à diſtinguer un homme d'avec un autre.

Ce ſeroit peut-être encore une eſpece de bonheur, que cette paſſion donnât l'excluſion à toutes les autres, & qu'elle fût, à leur égard, comme un lierre qui les étouffât en les embraſſant; elle en ſeroit moins vive & moins forte, & ſous un maître abſolu nous ne ſerions point eſclaves d'autres tyrans auſſi cruels, quelquefois plus deſpotiques. Mais les paſſions, même les plus oppoſées, croiſſent & ſubſiſtent ſur le même terrein. Il n'en eſt point qui ne puiſſent ſervir à la paſſion dominante, & qui ne la ſervent auſſi fidélement, que ſi elles n'aſpiroient pas à lui arracher, chacun à leur tour, la ſouveraineté qu'elle s'arroge. Ainſi, l'ambitieux devient avare pour ſe ménager les moyens de parvenir; il ſe rend jaloux du mérite qui lui fait obſtacle, il hait mortellement ceux qu'il ne peut atteindre, ceux mêmes qu'il a le bonheur de devancer. Ainſi, l'avare donne quelquefois dans la prodigalité, & le prodigue ſe laiſſe ſouvent déſhonorer par une ſordide avarice.

Il ſemble qu'on pourroit réduire les paſſions à trois claſſes ; celles que l'eſprit conçoit, celles que le cœur enfante, celles que la raiſon approuve & ſoutient. Je ne dis pas qu'elles ne viennent toutes en même-temps de ces trois ſources ; mais il en eſt qui tiennent plus de l'une que de l'autre, & c'eſt ce qui me donne lieu de les diſtinguer par celle d'où chacune découle plus particuliérement.

Les paſſions de l'eſprit ſont préſomptueuſes & confiantes comme lui : les autres ne ſe développent ordinairement que par des progrès lents & ſenſibles : on en voit les ſemences germer & mûrir. Celles-ci naiſſent en un moment ; ce ſont des étincelles qu'on n'a pas plutôt apperçues, qu'elles ont cauſé un incendie. Les deſſeins les plus mal conçus leur paroiſſent raiſonnables : elles changent les apparences en certitudes, rapprochent les objets les plus éloignés, s'en créent de nouveaux, ſaiſiſſent tout avec force, n'ont ni frein, ni repos ; ſe combattent, ſe croiſent, ſe détruiſent ; s'éteignent aiſément, ſe rallument de même ; ont plus de ſaillies que de ſuite, & ſont d'ordinaire plus aiſées à ſurmonter qu'à prévenir.

Celles du cœur ont plus de conſiſtance & de forces, &, ſi j'oſois le dire, plus de ſang & de nerfs : ce ſont elles proprement qui font & défont tout ici-bas. Les Rois, d'un

ſeul regard, peuvent ébranler la terre; les paſſions dont je parle, ſont plus ſouveraines qu'eux; elles les maîtriſent & les ſubjuguent auſſi aiſément que le plus vil des mortels.

De toutes les paſſions de cette claſſe, la plus ſéduiſante, la plus commune, la plus impérieuſe, ſouvent la plus durable, toujours la plus difficile à vaincre, c'eſt l'amour; eſpece de tribut que chacun doit à l'Humanité. La Jeuneſſe n'attend pas qu'on le lui demande, & la vieilleſſe épuiſée le paye du moins par ſes deſirs.

C'eſt en vain que de ſiecle en ſiecle on s'eſt preſcrit des remedes contre cette paſſion, & qu'on s'eſt tranſmis des leçons ou pour s'en guérir, ou pour s'en défendre; il en eſt d'elle comme de ces corps qui roulent dans un précipice, dont chaque inſtant redouble la vîteſſe, & que rien n'arrête, que leur entiere deſtruction. L'amour ne peut s'éteindre que de lui-même : il n'eſt jamais plus opiniâtre que lorſqu'il s'apperçoit que l'on conſpire contre lui. Le cœur où il s'eſt établi, eſt comme une fontaine trop vivement agitée, & qui ne peut reprendre ſa premiere limpidité, ſi elle ne ſe la redonne elle-même : tout autre moyen ne ſerviroit qu'à la troubler encore plus.

On ceſſe ſouvent d'aimer à force de ſe connoître; il eſt des ames qui, venant à ſe montrer, enlaidiſſent la beauté même; il eſt auſſi

des beautés, à qui il en a peu coûté pour plaire, & à qui il en coûte trop pour plaire long-temps : un ſeul moment de dégoût peut conduire à l'indifférence; la moindre importunité peut faire naître la plus parfaite averſion. Il n'eſt pas étonnant de voir cette derniere paſſion ſuccéder à la plus vive tendreſſe. Les paſſions ſe tiennent toutes par la main, & les plus oppoſées ſe touchent. On peut paſſer de l'amour à la haine, & auſſi aiſément de la haine à l'amour.

Il eſt inutile de dire que la haine eſt auſſi une paſſion du cœur, & celle qui s'y déploye & s'y fortifie le plus dès qu'elle s'y eſt fait un paſſage. Les bienfaits n'y jettent point de ſi profondes racines; & ſi la rivalité l'y a introduite, il n'eſt guères plus poſſible de l'en arracher. Celle-ci marque cependant plus de motifs d'eſtime, que n'en prouveroit l'aveu le plus ingénu d'un mérite approuvé.

Il n'eſt preſque point de haines qui ne ſoient injuſtes. On diroit que la plupart des hommes craignent toujours de manquer d'ennemis. Les uns ne doivent les leurs qu'à leurs défauts, & ne haïſſent que parce qu'on a ſujet de les haïr : les autres, naturellement ſoupçonneux, croyent trouver de ſiniſtres deſſeins dans les actions même les plus indifférentes. Il ſuffit à quelques-uns qu'on ne ſuive pas des conſeils qu'ils ont donnés, ou qu'on

prétende leur en faire exécuter qu'ils ne veulent point ſuivre. Il en eſt qui s'imaginent rencontrer par tout des ingrats, & tirent des ſujets d'inimitié, & des biens qu'ils ont faits, & de ceux qu'ils n'ont pas faits, & qu'ils auroient eu regret de faire. Peut-être y en a-t-il dont la malignité, forcée d'admirer des talents ou des vertus, ne prend le parti de les haïr, que pour ſe délaſſer d'un hommage dont elle n'eſt jalouſe que parce qu'elle ne peut point le mériter.

Mais quand les animoſités ſeroient mieux fondées qu'elles ne le ſont d'ordinaire, il n'en eſt point qui ne fût toujours un grand fardeau à ſoutenir : ce ſeroit uniquement punir ſur ſoi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne ſe vengent qu'en pardonnant, & qui, toujours prêts à oublier les torts qu'on oſe avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec perſonne !

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déja ſéduite ; & il ne reſte plus de moyens de les contenir, s'il n'en ſurvient d'autres qui les répriment. Il eſt mal-aiſé de reconnoître celles-ci ; elles n'ont point cet air d'ivreſſe, ni ces fougueux accès qui dévoilent celles de l'eſprit & du cœur ; elles prennent le maſque du devoir & en affectent la tranquille aſſurance ; elles ſemblent ne rien craindre qui puiſſe les troubler : ce ſont, à proprement

parler, des passions stoïques; mais elles n'en sont que plus dangereuses & plus difficiles à subjuguer.

C'est par elles que l'avare se dit qu'il est bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il est honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il est utile, nécessaire même d'adoucir, par les plaisirs, les amertumes de la vie. C'est par elles, que l'envieux se flatte de n'avoir qu'une noble émulation; l'orgueilleux, de n'aimer la gloire que comme un aiguillon puissant qui l'anime aux plus hautes vertus; le médisant, de n'avoir d'autre dessein que d'inspirer de l'horreur des vices, &, par amour pour la vérité, de ne vouloir pas peindre un Alecton en Vénus, un Thersite en Achille; le vindicatif, de ne poursuivre son ennemi, que pour le punir & le rendre plus sage. Ainsi, la plupart de nos passions deviennent pour nous des regles de conduite, & peu s'en faut que nous ne les estimions des vertus.

Il n'est cependant pas possible à l'homme de vivre sans passions: elles sont de son être, & y tiennent plus intimement que les vertus: du moins doivent-elles y précéder celles-ci, puisque les vertus les supposent, & ne sont que des mouvements qui en reglent les transports ou qui les répriment. Les passions ne sont point en nous par droit de conquête, elles y sont par droit d'héritage; c'est la Nature

qui les donne, & la Nature ne fait rien en vain. Un homme ſans paſſions ne ſeroit tout au plus qu'un automate ; encore un automate a-t-il en lui des reſſorts qui le font mouvoir. On l'a dit long-temps avant moi ; les paſſions ſont à nos ames ce que les vents ſont à un vaiſſeau qui vogue en pleine mer. Nous ne ſaurions agir, ſi elles ne nous pouſſent ; & elles ne le font diverſement, que ſelon le plus ou le moins d'adreſſe & d'attention que nous avons à uſer du ſecours qu'elles nous offrent, ou, ſi l'on veut, ſuivant la diverſité de nos caracteres, ainſi que les vents ne ſervent que ſelon la conſtruction & la forme, la peſanteur ou la légéreté des vaiſſeaux.

Il y a des hommes qui ont plus de paſſions, d'autres qui en ont moins ; & leſquels penſe-t-on les plus heureux ? A mon avis, ce ſont ceux qui en ont le plus. Peut-être croira-t-on ce ſentiment un paradoxe : il eſt cependant moins étrange qu'il ne le paroît. Quand un penchant à la vertu ſe joint à d'autres penchants qui lui reſſemblent, ou qui du moins ne le contrarient point, peut-on diſconvenir qu'il n'en ait plus de chaleur & de force ? Mais, dira-t-on, ſi quelque penchant déréglé s'allie auſſi à d'autres qui lui ſoient analogues, n'en ſera-t-il pas également plus vigoureux, plus ardent, plus terrible ? Cela eſt vrai : mais plus les paſſions, de quelque nature qu'elles

ſoient, ſont violentes & impétueuſes, moins elles comportent de danger, moins elles ſont difficiles à vaincre. Plus leur mouvement eſt rapide, moins il eſt durable. Une grande paſſion porte ſur trop d'étais différents; il ne faut que l'ébranlement d'un ſeul pour faire crouler tout l'édifice. C'eſt un feu qui d'ordinaire ſe conſume & meurt en pétillant.

Il n'en eſt pas de même des paſſions indolentes, & qui paroiſſent plus éteintes qu'aſſoupies; il eſt des tempéraments froids, dont on prendroit la tranquillité pour une eſpece de léthargie, & qui, une fois dominés par un vice, ne peuvent preſque plus s'en affranchir.

Pour mieux développer ma penſée, rapprochons un de ces êtres inanimés d'un eſprit actif & bouillant, & ſuppoſons-les tous deux épris d'un même penchant qui les tyranniſe. L'un le ſuit nonchalamment ſans le connoître, ni s'appercevoir des écueils où il ſe laiſſe entraîner; toujours content de lui-même, il vit heureux par ſon ſeul repos: ni les conſeils, ni les remontrances ne le touchent. L'autre, vif & plein d'ardeur, ſe livre à ſa paſſion avec tout le feu dont il eſt capable; mais ce même feu qui l'échauffe, l'éclaire. Son penchant l'emporte, mais il le mene auſſi; c'eſt un cheval fougueux qu'il pouſſe, qu'il retient, qu'il conduit, qu'il laſſe du moins pour le dompter, & dont la fureur ſe

ralentit aussi-tôt qu'elle est satisfaite. Celui-ci a autant de honte de son courage, que de sa foiblesse; l'indolent n'a ni foiblesse, ni courage; il n'a du goût ni pour le vice, ni pour la vertu; il n'avance, ni ne recule; il ne pense, ni ne rêve; & ce qu'il est une fois, il l'est pour toujours. Son état est donc moins heureux & plus à plaindre, que celui d'un cœur que la même vivacité éloigne de son devoir, & l'y rappelle, & qui, enchaîné par le vice, rompt ses liens par inconstance, ou ne les défend point contre le temps qui les use peu à peu.

Absolument parlant, quelque dangereuses que soient les passions, elles ne le sont précisément que par leur séjour obstiné dans un cœur qui ne veut point s'en défendre. C'est nous qui les rendons invincibles par notre peu d'attention à les étouffer dans ces premiers moments d'allarmes, où je ne sais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernieres les méprisent. Ainsi un nageur timide qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'essais, s'y plonge tout entier, & regrette, souvent trop tard, d'avoir appris à ne la point craindre.

LE BONHEUR ET LE MALHEUR.

ON n'a jamais cessé de déclamer contre l'amour-propre. On le prétend la source de tous les vices, jusques-là qu'un des plus beaux esprits de notre siecle le compare à un ballon gonflé de vent, & dont, à la moindre piquure qu'on lui fait, il ne sort que des orages. Si j'ose dire ce que je pense, je crois l'amour-propre moins dommageable qu'utile, & je le regarde comme un sentiment inné qui veille au bien de chacun de nous en particulier, & qui, toujours agissant, n'est occupé qu'à nous procurer le bonheur que nous souhaitons, & à nous faire éviter les malheurs qui nous menacent. S'il n'étoit ainsi, il cesseroit d'être ce qu'il est, & ce qu'annonce le nom même qu'il porte.

Ce n'est pas toujours la raison qui nous montre plus sûrement ce que nous devons craindre ou desirer, ce que nous devons rejetter ou suivre. Elle ne semble faite que pour nous quereller, quand nous nous égarons; rarement elle se donne la peine de nous

conduire. C'eſt nous qui l'entraînons, plutôt qu'elle ne nous gouverne; ſemblable en cela à un nageur mal-adroit qui ſe laiſſe attirer au fond de l'eau, en voulant donner la main à ceux qui ſe noyent.

L'amour-propre nous fait mieux ſentir ce que les objets doivent avoir pour nous de dégoût ou d'attrait, de vrai ou de faux, de bon ou de nuiſible. Les paſſions ont moins de priſe ſur lui que ſur la raiſon; & ſi, comme elle, il s'endort quelquefois, le moindre murmure l'éveille.

Au reſte, je ne le conſidere ici que comme l'enfant de la Nature, & non comme l'ouvrage de nos ſentiments. Je connois l'art malheureux que nous avons de tout corrompre. Auſſi eſt-il un amour-propre inſolent, qui nous porte à n'aimer que nous, à n'aimer rien que par rapport à nous, à deſirer que tous les biens, tous les plaiſirs, tous les honneurs ne ſoient que pour nous. C'eſt lui qui nous rend violents, inquiets, envieux, cruels, inſupportables aux autres & à nous-mêmes; mais autant qu'il met, ſans le vouloir, d'obſtacle à notre bonheur, autant l'autre amour-propre cherche à lever tous ceux qu'il y rencontre. Il eſt vrai que, ſemblable encore à la raiſon, qu'il eſt toujours prêt à ſuppléer, il nous éclaire ſans nous échauffer; mais il n'a d'autre vue que notre contentement, & ſans haine, ſans

jalousie, sans orgueil, il s'en occupe sans cesse. Il est comme la sentinelle de nos cœurs, toujours attentif à observer les nuages & les tempêtes, toujours prêt à donner l'allarme, pour que rien n'en puisse troubler le calme & la sérénité.

Si cette espece d'amour est rare parmi les hommes, il ne faut pas s'étonner que le bonheur le soit aussi, & que les malheurs le soient bien moins encore. C'est cependant de quoi l'on s'occupe le plus, & à tout moment, sur toute la surface de la terre.

Les conversations dans les Sociétés ne roulent que sur le bonheur ou sur le malheur. Y parle-t-on de politique, on se rappelle tout ce qui peut contribuer à la prospérité d'un Etat, ou en occasionner la ruine. Les nouvelles du temps donnent lieu à des réflexions sur les circonstances heureuses ou malheureuses des événements qu'on rapporte. S'agit-il des affaires des Particuliers, c'est toujours dans le point de vue de bonheur ou de malheur qu'on les considere. Si l'on se rencontre, ne commence-t-on pas toujours par s'informer des raisons qu'on a de se réjouir ou de s'attrister? & quel homme est lui-même un seul moment sans ressentir de la joye ou de la tristesse?

Ce qui doit surprendre, c'est que, malgré l'expérience continuelle des divers moyens

qui, dans une infinité d'occasions, ont produit le bonheur ou le malheur, on n'en connoisse point encore la cause. On voit en effet tous les jours les apparences de l'un & de l'autre démenties par l'événement. Un bonheur paroissoit certain, il vient à manquer; un malheur, au contraire, qui sembloit inévitable, se change en un bonheur qu'on n'osoit espérer. D'où cela peut-il venir? Les uns l'attribuent à la Fortune. Horace lui donnoit le pouvoir d'élever tout d'un coup au plus haut degré de felicité, les plus misérables des hommes, & de changer en funérailles les triomphes les plus pompeux:

Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos.

Mais Horace parloit-il de bonne foi? & quoique long-temps avant lui on l'eût érigée en Divinité, & qu'il l'appelle ainsi lui-même: *ô Diva gratum quæ regis Antium*, peut-on s'imaginer qu'il la crût maîtresse du sort des mortels, lui qui veut ailleurs que tout honnête homme méprise autant ses faveurs que ses disgraces, & qu'on préfere à la honte d'en être esclave, le plaisir de ne dépendre que de soi?

Sapiens, sibique imperiosus.....
Responsare cupidinibus, contemnere honores

Fortis, & in se ipso totus teres, atque rotundus;...
In quem manca ruit semper fortuna.

Celui-là, dit-il encore, n'a-t-il pas raison, qui exhorte tout le monde à la braver avec autant de fierté, qu'elle montre d'insolence?

.....Fortunæ responsare superbæ
Liberum & erectum præsens hortatur & aptat.

C'est de la populace des Païens que nous avons emprunté le terme de Fortune, & l'idée qu'ils y attachoient d'une puissance bizarre qui couronne indifféremment le vice & la vertu, & qui devroit faire craindre le malheur plus que le crime. Deux motifs, si je ne me trompe, les engagoient d'en juger ainsi. Animés d'un esprit républicain, ils vouloient égaler tous les hommes sous l'empire absolu d'un Destin inévitable. Ainsi les Héros d'Homere ne sont représentés, que comme des victimes forcées d'une aveugle & inflexible Fatalité. Ainsi, Oreste, coupable sans le vouloir, est agité par les Furies toujours attachées à ses pas; & Atrée, bien plus exécrable, jouit tranquillement du jour qu'il a fait pâlir.

Ajoutons que s'ils aimoient à se figurer une Divinité distribuant sans ordre & sans regle les biens & les maux, *Ludum insolentem ludere pertinax*, & les distribuant toujours d'une

d'une maniere ſoudaine & imprévue, c'eſt qu'ils ne vouloient point s'accuſer eux-mêmes de leurs propres malheurs; & que plutôt que d'en reconnoître le rapport intime avec leurs penchants, leurs vices, leurs foibleſſes, ils les rejettoient ſur une cauſe chimérique, qu'ils ſavoient bien pouvoir inſulter impunément. Auſſi Juvenal n'attribue qu'aux ſeuls mortels l'apothéoſe de ce fantôme: *Te nos facimus, Fortuna, Deum, cœloque locamus.*

Je croirois volontiers que l'un & l'autre de ces motifs nous ont portés à regarder du même œil que les Anciens, cette vaine & ridicule image. Sans être follement paſſionnés pour le gouvernement populaire, nous aimons aſſez comme eux l'égalité des conditions; & nous n'avons pas moins de plaiſir de voir les grands & les riches auſſi peu aſſurés de la durée de leurs biens, que les plus infortunés du reſte des humains de la continuité de leur miſere. Nous ſommes ravis de nous voir tous dépendre du même Deſtin, & de ſavoir qu'il peut auſſi aiſément réduire l'aigle audacieux à raſer triſtement la terre, qu'attirer de l'humble toit d'une cabane le paſſereau timide, &, d'un vol ſûr & rapide, le faire planer dans le plus haut des airs. N'eſt-il pas vraiſemblable auſſi que nous n'imputons nos malheurs à la Fortune, que pour nous épargner la honte de nous les être attirés? Mais en cela, plus

injustes que les Païens, nos modeles, nous ne l'accusons que de nos maux, & nous nous flattons d'être les seuls auteurs de tous les biens qui nous arrivent.

Il en est parmi nous qui, pour assigner une cause à l'instabilité des choses d'ici-bas, ont substitué le Hazard à la Fortune : autre mot aussi vuide de sens, nouveau rien, qu'on ne peut saisir, que l'imagination qui le suppose ne peut concevoir, & qu'elle voudroit anéantir au moment même qu'elle lui donne l'être. C'est, pour la plupart des hommes, le seul levier capable de remuer l'Univers; c'est le hochet de la populace, qui croit le reconnoître sur-tout, lorsqu'après beaucoup de soins & les mesures les plus sages, pour se procurer quelque avantage, ou pour se garantir de quelque revers, on s'apperçoit que ce n'est point précisément des démarches qu'on a faites que vient l'événement heureux ou malheureux, & que je ne sais quoi de bizarre & d'imprévu le conduisoit insensiblement par des sentiers inconnus à la prudence humaine.

Mais ce je ne sais quoi, que l'on appelle Hazard, peut-il être la cause de quelque chose, dès que lui-même il n'est rien? Il ne resteroit donc qu'à se le figurer tel qu'Ovide nous dépeint l'Amour, traînant la Sagesse les mains liées derriere le dos, & domptant les hommes & les Dieux mêmes. Non, le Hazard n'a

non plus de pouvoir ſur ce qui nous arrive au-dehors, que ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes.

Il eſt des rapports eſſentiels des cauſes avec les effets, qui, pour être cachés, n'en ſont pas moins réels & néceſſaires. La Nature a ſon méchaniſme & ſes reſſorts; & ſi peu qu'on l'étudie, on apperçoit la plus parfaite unité dans ſes deſſeins. Tous ſes ouvrages, par une échelle immenſe & continue, ſont liés en-tr'eux, dépendants les uns des autres, & placés avec une telle gradation, une telle harmonie, un ordre ſi ſagement combiné, qu'ils concourent tous, & d'un commun effort, au mouvement qui la ſoutient & qui la rend toujours ſemblable à elle-même. Diſons mieux encore : il eſt un Etre éternel, qui de ſon ſouffle anime la Nature, & qui ſeul a le pouvoir de faire éclorre & marcher chaque choſe en ſon rang, & qui ne paroît en diſpoſer contre notre attente, que parce que nous ignorons ſes loix, ſes vues, ſes motifs. Ce n'eſt donc ni la Fortune, ni le Hazard, ni même la Nature elle ſeule qui reglent tout ici-bas; & ce que nous appellons bonheur ou malheur, n'eſt qu'une ſuite du plan invariable, qui fait naître les événements les uns des autres, & les amene comme autant de chaînons qui s'engagent d'eux-mêmes, & par des rapports inconnus en attirent d'autres, à qui

des relations auſſi ſecretes viennent ſucceſſivement en lier de nouveaux.

Ce ſont ces rapports, que nous ne pouvons connoître, ni même ſouvent preſſentir, qui nous font imaginer de l'incorrection & du déſordre, de la diſſonnance & de la contrariété dans la plupart des accidents de la vie. Nous en jugerions différemment ſi nous pouvions découvrir le dedans de la machine. Nous verrions que tout y tient l'un à l'autre, & que le mouvement qui fait végéter le brin d'herbe dans nos champs, peut être auſſi réellement l'occaſion, que la ſuite de celui qui fait mouvoir les aſtres. Nous verrions qu'il n'eſt point dans l'Univers de mal abſolu, & qui ne ſoit un bien relatif dans les mains du Moteur Souverain de tous les êtres. Ce ſeroit à nous, pour réuſſir dans nos projets, à étudier les liaiſons des choſes, à ſaiſir leur convenance, à prendre, ſi j'oſe ainſi dire, leur heure & leur moment; mais nous ne pouvons autre choſe que nous abandonner à la Providence, qui ſeule le connoît, & il ne nous reſte qu'à ſupporter avec patience ce que nous appellons malheur, & à ne pas trop compter ſur ce que nous croyons pouvoir nous procurer des jours heureux & tranquilles.

Il y a généralement dans nos cœurs un ſentiment commun qui a contribué à former les premieres Sociétés, & qui, parvenu au

point où il eſt aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les diſſoudre. Ce ſentiment eſt le deſir preſſant & continu du bonheur ; & ce deſir eſt de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins ſur les objets qui peuvent le remplir ; mais il porte également ſur tous. Autant d'eſpeces de bonheur, autant de tranſports qui nous agitent. Rarement un bonheur iſolé peut nous ſatisfaire ; nous voudrions les avoir tous à la fois, & les poſſéder ſans altération, ni partage.

Ce qui doit le plus ſurprendre, c'eſt que nous ignorons pour l'ordinaire en quoi conſiſte le bonheur, & quels ſont les moyens de nous le procurer & d'en jouir. A mon avis, tout bonheur doit être conforme aux penchants habituels du cœur qui le pourſuit ; il doit être durable, & tellement indépendant, que rien, ſi nous ne le voulons, ne puiſſe nous l'arracher & nous en déprendre.

Eſt-ce là le propre de chaque eſpece de bonheur ? Ne recherche-t-on pas comme analogue aux affections naturelles, &, ſi j'oſois le dire, aux talents du cœur, ce qui s'y accorde le moins ; comme durable, ce qui doit finir néceſſairement ; comme indépendant, ce qui n'ayant point ſa ſource en nous-mêmes, peut nous être enlevé par le moindre accident ?

Combien de gens nous paroiſſent dans la plus brillante proſpérité, qui n'en ſont point flattés, autant que par bienſéance ou par orgueil ils affectent de l'être! L'ambitieux s'eſtime-t-il heureux, pour être riche? l'avare, pour être au comble des honneurs? Et n'eſt-ce pas toujours des goûts paſſagers & rapides qu'on cherche à ſatisfaire, plutôt que les penchants du caractere, qui n'eſt jamais le même dans tous les hommes, & qui fait éprouver ſans ceſſe que tout ce qui eſt bon dans la Nature, n'eſt pas également bon pour tous les êtres qu'elle a formés?

Je ne dis rien du peu de durée du bonheur, qui, ſemblable à l'éclair dont toute la force eſt dans ſa naiſſance, n'a d'ordinaire qu'un éclat qui ſe diſſipe preſque au moment qu'il paroît. Mais ne fût-il aucun bonheur qui ne fût auſſi permanent qu'on le deſire, pourroit-il ſe ſoutenir contre la langueur de la ſatiété, l'ennui de l'indifférence, l'inſtabilité de l'humeur, le rafinement de la délicateſſe, contre la crainte même de la voir finir, qui ſuffit ſouvent elle ſeule pour l'affoiblir, & le corrompre?

Je ne parle pas non plus des obſtacles journaliers que le bonheur trouve dans les maux phyſiques qui l'aſſiegent de toutes parts, & peut-être encore plus dans la foule des ſoucis qui voltigent autour des lambris dorés, &

le chaſſent devant eux plus vîte que les vents ne chaſſent les nues: *ocyor cervis, & agente nimbos ocyor Euro.*

Je viens aux moyens de l'acquérir; mais d'abord je voudrois pouvoir diſſuader tout le monde de courir après lui. On n'eſt heureux en effet qu'autant qu'on ne penſe point à l'être. Je ne m'arrête point à établir cette vérité de raiſon & d'expérience. Je demande ſeulement ce qui peut être un bonheur lorſqu'on en jouit, dès-lors que, pour y parvenir, il faut en quelque ſorte en détourner les yeux, ne point s'en occuper, ni le deſirer, ni le connoître. Je pourrois ajouter que notre ſort eſt donc bien malheureux, ſi, pour poſſéder un bien, nous devons commencer par l'ignorer, tandis que le Ciel ſe fait une eſpece de plaiſir de nous faire prévoir les maux qui nous menacent. C'eſt de quoi ſe plaint Lucain dans ces Vers que je me rappelle:

Cur hanc tibi, Rector Olympi,
Sollicitis viſum mortalibus addere curam
Noſcant venturas ut lira per omnia clades?

Je reviens, & je dis, qu'il n'eſt pas juſqu'aux moyens qu'on employe pour parvenir au bonheur, qui ne le gâtent d'avance. Je n'en connois qu'un ſeul, qui eſt un bonheur lui-même: c'eſt le bon uſage de la raiſon.

Je me repréſente ici un homme jetté tout

à coup dans ce vaſte Univers. Etonné de l'immenſe étendue qui l'environne, & ne ſachant encore quelle ſera ſa deſtinée, il porte par-tout un regard inquiet, il craint, il eſpere, il veut être heureux; mais il n'éprouve que des ſenſations déſagréables, des beſoins douloureux. Les éléments ſe combattent, les ſaiſons changent, les jours varient; il ne marche que ſur des chardons & des ronces. Aucun objet extérieur ne le ménage, ni ne lui obéit; il ſemble ne porter qu'à regret le poids de ſon exiſtence. Il voit des êtres faits comme lui; doit-il les éviter, doit-il s'en approcher & vivre avec eux? S'il les fuit, il manque de tout: s'il entre dans leur ſociété, ſes bras ſe multiplient en quelque ſorte; il a part à leur ſavoir, à leur induſtrie, ſuccès de leurs travaux. Les ports, les marchés, les grandes routes s'ouvrent devant lui; les climats les plus éloignés viennent lui offrir leurs productions; la terre lui prodigue ſes fruits; toute la Nature eſt à lui; il devient comme le Souverain de tout le Monde.

Mais dans ce nouvel état, il a des devoirs à remplir. S'il veut commander à ſes nouveaux hôtes, ils ſe révoltent. Il faut qu'il confonde ſes intérêts propres avec les leurs; qu'ils lui deviennent, en commun, auſſi chers qu'ils lui ſont utiles; qu'il tienne à eux par des ſervices effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par

les ſecours qu'ils lui prêtent. Dès-lors, la juſtice, la prudence, la modération, toutes les vertus morales lui deviennent néceſſaires. Il ne peut être heureux, s'il ne les pratique; mais dès ce moment auſſi, le bonheur qui l'eût toujours fui auparavant, devient pour lui le vrai bonheur, & le ſeul bonheur conſtant & ſolide. Il eſt conforme à ſes ſentiments; cet homme n'en a d'autres que ceux d'un être ſociable, que la raiſon éclaire. Ce bonheur eſt durable, parce que la raiſon ne ſe dément jamais; & il eſt indépendant, parce qu'aucune puiſſance, quelle qu'elle ſoit, ne peut commander à la raiſon, ni ſe la ſoumettre.

Les regles, pour y parvenir, ne ſont point ſéveres : elles ne tendent qu'à éloigner tout ce qui eſt nuiſible à la nature de l'homme. La raiſon ne s'oppoſe à aucun plaiſir honnête & compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la juſtice, à aucune affection que la probité permet, & que l'honneur & la bienſéance avouent.

Elle eſt cauſe enfin que le bonheur qu'elle procure ne dépend d'aucun ſuccès. Je l'ai déja dit, le moyen devient ici la fin. Elle eſt un bonheur elle-même; l'adverſité ne l'abat ni ne l'altere; & telle qu'un édifice fondé ſur le roc, elle brave la fureur des vents & des orages.

Qu'importe, en effet, à cet homme, que je viens de placer dans la Société comme ſur un théâtre, où il doit figurer durant le court eſpace de ſa vie; que lui importe du rôle qu'il doit y jouer? Sa félicité ne conſiſte qu'à s'y comporter de maniere à pouvoir en recueillir les avantages qu'il vient y chercher. Qu'il y ſoit un Achille, ou un Agamemnon, aucun perſonnage ne lui eſt propre que celui d'homme ſociable, qui lui eſt commun avec le dernier des Acteurs. C'eſt le ſeul titre qu'il puiſſe avoir aux biens communs de la troupe, s'il en remplit fidélement les devoirs. Son bonheur ou ſon malheur ne peuvent venir que de ſon exactitude ou de ſa négligence à les remplir. Tout le reſte n'eſt qu'illuſion & fantôme; ce n'eſt que dans nos vertus ou nos vices que nous devons chercher la ſource de nos biens ou de nos maux.

LES ÉTATS DE LA VIE.

BIEN des gens ſont perſuadés qu'il devroit n'y avoir aucune inégalité de rang & de condition parmi les hommes. Ils prétendent que la fin pour laquelle le premier homme fut créé, ne rendoit point cette inégalité néceſſaire; que ſes deſcendants l'igno-

rerent long-temps; que, dans la ſimplicité, &, pour ainſi dire, dans la fleur de la Nature, on n'avoit aucune idée d'uſurpation & de ſervitude, & qu'on ne ſoupçonnoit même pas que les diſtinctions & les dignités, qui maintenant honorent moins ceux qui les poſſedent, qu'elles ne dégradent l'Humanité, puſſent jamais exiſter & devenir des objets d'ambition & de jalouſie. Ce ſont les vices, dit-on, ces fruits malheureux de la déſobéiſſance de notre premier Pere, qui ont fait des Maîtres & des Eſclaves, élevé les uns à un état de grandeur & d'indépendance, & réduit les autres à un état de baſſeſſe & de ſujétion.

Ce ſentiment porte avec ſoi un air de vérité; mais ſi je n'oſe le contredire, je crains auſſi de l'adopter. Ce n'eſt pas que je ne reconnoiſſe les malheurs arrivés au Genre-humain par le crime du premier homme; mais je ne puis concevoir qu'il y eût eu moins d'inégalité ſur la terre, ſi ce crime n'eût point été commis. Peut-on le révoquer en doute, dès que dès ce moment on admet une ſuite de peres & d'enfants, & conſéquemment de l'autorité dans les uns, & une dépendance abſolument néceſſaire dans les autres.

Je veux bien que d'abord cette inégalité n'ait ſubſiſté que dans l'étroite enceinte de chaque famille. Je prends même plaiſir à me

représenter la race humaine dans ſon enfance, non pas telle que les Poëtes nous l'ont décrite ſous le nom de l'âge d'or. Je ne dirai point, d'après eux, que des ſources de lait & de vin ſe répandoient alors de toutes parts ſur la terre; que le miel découloit des chênes, & que la Nature produiſoit d'elle-même les fruits les plus délicieux. Ce qui eſt du moins vraiſemblable, c'eſt que les hommes, ſachant encore à peine bégayer les ſons d'une Langue qu'ils ſe formoient peu à peu, d'après leurs perceptions & leurs beſoins, vivoient entr'eux dans les douceurs de la confiance & de la paix. Deſirant peu de choſes, & pouvant ſe les procurer auſſi aiſément que l'air & l'eau, dont aucun d'eux ne jouiſſoit à l'excluſion des autres, ils paſſoient leurs jours ſans inquiétude, ſans haines, ſans querelles, ſans diſcuſſions. Simples, & peut-être innocents ſans vertu, ils ne s'occupoient qu'à bien tracer des ſillons : *Docta ligonibus verſare glebas;* ou tranquilles à l'ombre d'un ormeau, à voir paître leurs troupeaux dans des campagnes fleuries. Ils ne connoiſſoient, ſelon l'expreſſion d'Horace, que je cite encore avec plaiſir, ni la trompette guerriere qui appelle aux combats, ni les mers irritées, qui effrayent, & que nous défions. Ils n'étoient point obligés de paroître au barreau pour y arracher les fruits de leurs travaux des mains d'un uſurpateur

injuste, ni d'aller dans les anti-chambres des Grands, mendier, en rampant, une protection utile. Etant tous alors sur la même ligne de fortune, de pouvoir, d'aisance & de bonheur, il ne pouvoit sans doute y avoir entr'eux ni subordination, ni dépendance.

Mais lorsque, de cet état d'enfance, le Genre-humain parvint à un âge plus avancé; lorsqu'il sentit les premiers aiguillons de la gloire ou du plaisir; lorsque les familles, jusqu'alors séparées, furent réunies & formerent diverses Sociétés, où l'on se connoissoit à peine; lorsqu'il y eut différents degrés de talents & d'industrie, degrés nécessaires pour l'avancement des Arts; lorsque la force, l'impudence & l'artifice, furent appellés au secours de l'indigence & de l'incapacité; lorsqu'enfin l'homme, jetté pauvre & nud dans le Monde, & d'abord sensible aux soins de ceux qui l'avoient élevé, crut ne rien devoir au reste des hommes, & pouvoir les attaquer sans risque, ou leur résister avec succès, il fallut l'assujettir à des regles d'ordre & de conduite; il fallut, par des Loix austeres, achever d'anéantir l'égalité qu'il s'efforçoit lui-même de détruire, & attribuer à quelques-uns de ses semblables un pouvoir capable de l'enchaîner pour le bien commun de l'Humanité.

Ainsi, sans remonter jusqu'au temps de

notre premier Pere, & l'accuser de la dépendance où nous vivons, elle devoit éclorre nécessairement parmi des hommes une fois résolus de vivre en société. Et comment auroit pu ne pas s'établir entr'eux le même ordre, que chacun reconnoissoit entre ses pensées & ses réflexions, dont les unes devoient nécessairement précéder les autres, & dont toutes dépendoient autant de celles qui les avoient fait naître, que de leur rapport & de leur union avec celles qu'elles produisoient à leur tour? La même gradation, ils la voyoient dans toute la vaste étendue de l'Univers. Pouvoient-ils ne pas s'appercevoir que les parties, quelles qu'elles soient, de cette machine immense sont tellement liées & subordonnées entr'elles, que le dérangement d'une seule altéreroit le mouvement qui en est l'ame, & la détruiroit dans l'instant même, en la laissant sans force & sans activité? N'attribuons donc qu'à la nature de l'homme, vivant en société, la différence de rangs & de conditions dont on se plaint sans cesse; & regardons-la, même plutôt comme une perfection, que comme un mal absolument nécessaire.

Je pourrois aisément démontrer cette perfection. Je me contente de la faire sentir par une comparaison extrêmement simple. Un Architecte qui éleve une voûte, employe-t-il indistinctement, & sans ordre, les pierres qui

doivent la former? Il en eſt qu'il met plus haut où plus bas, ſelon leur taille, leur épaiſſeur & leur proportion. La ſolidité, ou ce qui eſt le même, la perfection de ſon ouvrage, ne dépend-elle pas de l'arrangement qu'il leur donne, & de ſon attention à les étayer l'une par l'autre, en ſorte que le poids même de chacune en particulier ſerve de ſupport à tout l'enſemble, & que cela même qui devroit le détruire, contribue néceſſairement à le ſoutenir?

Il en eſt de même de la ſociété des hommes diſtingués en divers états. Sa cohérence, ſa durée, ſa perfection, conſiſtent principalement dans l'arrangement de ſes membres, & dans leur ſubordination entr'eux. Malheureuſement il eſt peu de pierres de ce grand édifice qui ſe trouvent poſées où elles devroient être. Chacune s'y place où elle veut, & il y a moins lieu de s'étonner de la confuſion & des déſordres qui y regnent, que de le voir ſubſiſter depuis ſi long-temps.

C'eſt ſur-tout à préſent, que l'intérêt ſeul décide du choix d'un état. Ce n'eſt jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la Société qu'on s'y propoſe. Nous ne ſommes plus comme ces Romains qu'Horace célebre avec tant de joye, les Regulus, les Fabrice, les Curius, les Camille, gens que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maiſon de

leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne ſe déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le Laboureur ſe chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature; & avec le même plaiſir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre ſa charrue dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour ſa gloire, & ils ne cherchoient point à flétrir, du ſouffle impur de la jalouſie, les lauriers de ceux qu'elle avoit jugé dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des perſonnes élevées par la ſeule faveur, &, ſi j'oſois le dire ainſi, la lie de la Nation en occuper les premiers poſtes.

Combien peu d'hommes, depuis ce temps, qui n'ayent dû les leurs qu'à leurs ſeules vertus, & qui n'y ſoient montés que dans la vue de ſervir leur Patrie! On en a vu, ſans doute, & l'on en voit encore de nos jours; mais la plupart ſont comme des graines viles, qui, ayant été long-temps le jouet des vents, ont été tranſportées & fixées au hazard ſur de hautes collines, où, ſans rien produire d'utile, elles s'enorgueilliſſent d'être au-deſſus des vallons fertiles où croiſſent de riches moiſſons.

Peut-on ne pas admirer l'uſage des Lacédémoniens, qui faiſoient élever leurs enfants aux dépens de leur République? Ils prétendoient par là les appliquer déſormais à l'état auquel ils étoient les plus propres. De cette pépiniere ſortoient des arbriſſeaux vigoureux, qui manquoient rarement de récompenſer les ſoins de la culture, & de produire des fruits utiles à leurs Concitoyens.

Par cette méthode, on ne voyoit point, comme parmi nous, des hommes ſans talents paſſer tout d'un coup de l'excès de la baſſeſſe à une extrême élévation : ſemblables à de petits ruiſſeaux, qui, devenus des torrents trop impétueux, déſolent les campagnes qu'ils auroient dû fertiliſer, & renverſent quelquefois les chênes à l'ombre deſquels ils avoient tari mille fois. On ne voyoit pas non plus des êtres nourris dès leur naiſſance dans une oiſiveté ſtérile, s'ingérer dans des emplois au-deſſus de leurs forces, & ne s'y ſoutenir que par l'enflure & le vain appareil dont ils maſquent leur ignorance & leur inapplication. On ne voyoit point courir dans les Villes des gens ſans état, idolâtres de l'indépendance, ennemis de tout engagement, n'ayant ni vues, ni émulation, ne voulant d'autres devoirs que ceux qu'impoſent les uſages du monde; Citoyens iſolés & ne tenant à rien; pour qui la vie n'eſt qu'un vuide immenſe qu'ils ne ſa-

vent comment remplir; & par leur longueur & leur inaction, pesant à la terre qui n'en retire que le seul avantage de les voir mourir sans avoir existé.

Je pense que pour bien choisir un état, il faudroit qu'un âge un peu mûr permît d'en faire l'épreuve & de s'y essayer par une espece d'apprentissage trop hâté & trop court, précisément dans les Professions les plus austeres & les plus irrévocables qui soient parmi nous Il faudroit qu'un jeune homme ne prît le parti des armes qu'après s'être long-temps endurci à la fatigue & aux dangers : *Angustam pauperiem pati robustus acri militiâ puer condiscat; vitamque sub dio, & trepidis agat in rebus.* Il faudroit, qu'avant d'embrasser l'état Ecclésiastique, on fût convaincu par une longue expérience qu'on n'y cherche que la peine & le travail, que le salut des autres & le sien propre, & non le repos, le bien-être, le plaisir de devenir l'arbitre des consciences, de manier les foudres du Ciel, & de les lancer aussi hardiment sur la cîme des chênes que sur les roseaux & la fange des marais.

Un Artisan ne fait-il pas son chef-d'œuvre avant de pouvoir exercer sa profession? Malheureusement on s'engage dans un état sans le connoître; on y porte des penchants tout opposés. De-là les dégoûts, les ennuis, les

inquiétudes, l'horreur des devoirs, dont on ne s'acquitte que par néceſſité, c'eſt-à-dire, par le motif qui les rend plus cruels, ou qu'on abandonne ſans ſcrupule, & juſqu'à braver la honte même de ne les point remplir.

Ainſi, tandis que la Nature s'occupe ſans ceſſe à ſéparer les éléments qu'elle renferme, & que pour en maintenir la durée, dont dépend la ſienne, elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différents degrés de peſanteur, nous l'altérons par des mélanges & des combinaiſons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talents; nous mettons un Therſite où devroit être un Achille, un Silene où devroit être un Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner ſi tant d'Empires ont déchu, s'il en eſt encore qui dépériſſent? La Nature égarée ne peut plus ſe retrouver dans les voyes qu'elle avoit faites pour les maintenir dans une perpétuelle incorruptibilité, en mettant dans une juſte proportion les hommes & les conditions, & autant d'équilibre dans le moral que dans le phyſique.

Il s'enſuit de-là deux malheurs inévitables; c'eſt que les talents les plus heureux reſtent ordinairement dans l'obſcurité, & que tel homme qui auroit pu illuſtrer ſa Patrie, rampe dans le vil attelier d'un Artiſan, & ne ſent qu'à regret les efforts d'un génie qui ſe devine ſans

ſe bien connoître, & met forcément de l'importance à des riens dont il eſt contraint de s'occuper pour vivre. L'autre malheur, c'eſt que la plupart de ceux dont les connoiſſances ont élevé l'ame, & qui ſeroient capables des plus éminents emplois, ſe voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'eſtiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces ſortes de gens ſont inutiles à l'Etat, il eſt vrai; mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles; & ils n'ont point de regret de n'avoir aucun rôle à y jouer; ils ne voyent, dit Horace, au-deſſus d'eux que Jupiter : ils ſont les Rois des Rois, & leur liberté leur tient lieu d'honneurs & de richeſſes.

Sapiens uno minor eſt Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.

Heureux qui peut vivre comme eux! mais plus heureux mille fois celui qui, après avoir examiné ſes goûts ſans ſe flatter, a fait choix d'un état qui lui eſt propre, & qu'il honore par ſes vertus, autant qu'il le rend utile à la Société dont il eſt membre!

LES PLAISIRS.

J'IMAGINE que, pour juger ſainement des plaiſirs, il faudroit n'en aimer aucun, ou les connoître tous par l'uſage. Dans le premier cas, on en parleroit avec indifférence & ſans prévention. Dans le ſecond, on ſauroit poſitivement ce qu'ils ſont & ce qu'on en peut attendre. Sans avoir renoncé à tous, ni les avoir éprouvés tous, je penſe qu'il n'y en a point d'exiſtants par eux-mêmes, & que ce ſont nos goûts qui leur donnent l'être; en ſorte que ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différents, ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, ſeroit autant que d'en chercher dans ce que nous appellons doux ou amer: qualités chimériques dans ce qui les occaſionne, & le ſimple réſultat des organes diſpoſés à produire telle ou telle ſaveur. Les objets après leſquels nous courons le plus follement n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes ſont notre ouvrage; nous embelliſſons ou nous enlaidiſſons les choſes à notre gré; & nous ſommes aſſez peu ſenſés pour adorer, ou pour déteſter les

apparences vaines dont il nous plait de les revêtir. *Non in caro nidore voluptas summa, sed in te ipso est.*

Ce qui prouve évidemment ce que j'avance ici, c'est que les mêmes plaisirs passionnent les uns, & sont indifférents aux autres : il est des gens qui ne font que leur sourire; il en est qui s'y livrent avec fureur : les uns se les rendent nécessaires par l'habitude, d'autres n'en aiment que les premiers instants. La crainte de les voir finir, qui les rend moins sensibles à quelques uns, les rend plus précieux à tous les autres : dans la plupart, rien ne peut troubler leur empire; dans plusieurs, ils cedent au moindre chagrin. En un mot, autant de goûts, autant de plaisirs différents.

Ce qui est certain, c'est que le fond de notre être est l'amour du plaisir. Cet amour est le feu central qui vivifie tout. Sans lui nous croupirions sans énergie dans l'indolence, & toute la Nature nous paroîtroit comme ensevelie dans un habillement de mort. Cet amour est plus absolu que la raison : il la prévient dans notre enfance; il la maîtrise dans la jeunesse; & si, dans l'âge qui refroidit les passions, il ne nous porte pas aussi violemment vers ce qui plaît, il sert du moins à nous éloigner de tout ce qui nous incommode. Il ne s'agit que de tourner cet amour, tout in-

docile qu'il eſt, vers des plaiſirs honnêtes, & que la raiſon du moins ne défende point, ſi elle ne peut les avouer, les diriger, les conduire. Ceux des ſens ſont preſque toujours les moins innocents, les plus dangereux, les moins ſatisfaiſants, les moins néceſſaires.

Qu'eſt-ce qui engage à les rechercher? une vaine & ſtérile diſſipation, l'ennui, la pareſſe, le triſte embarras de n'avoir rien à faire; quelle ſource! quelle origine! quel motif! Qui ſont ceux qui les aiment le plus? des cœurs déja corrompus, ou qui ne tarderont pas de l'être; *ſincerum eſt niſi vas, quodcumque infundis aceſcit:* quand le feu, quelque pur qu'il ſoit, prend à des matieres diſpoſées à s'enflammer, quel ravage n'eſt-il pas capable de faire? Comment s'y livre-t-on ? ce n'eſt preſque jamais ni avec ce choix de ſentiment qui les craint & s'en méfie, ni avec cette délicateſſe de goût qui ne veut que s'y prêter : on s'y abandonne avec brutalité; on coupe l'arbre pour en avoir ſur le champ tous les fruits. Quelle ſatisfaction en retire-t-on? la ſatiété ſuit de près l'empreſſement d'en jouir. Ont-ils été annoncés, préparés, ils ont déja perdu de leurs charmes: trop attendus, ils n'apportent que de l'ennui. Il en eſt d'eux comme de certains fruits, qui n'ont qu'un inſtant pour être cueillis à propos. Tiennent-ils plus de l'occupation que

de l'amuſement, ils rebutent. S'en eſt-on fait un devoir d'état, ils deviennent à charge, ils ſe nuiſent par leur continuité : l'un prend rapidement ſur la jouiſſance d'un autre, & ſe trouve déja paſſé quand on le veut ſaiſir.

En un mot, de tous les plaiſirs des ſens, il n'en eſt point qui ne ſoit trop cher au prix même d'un ſimple deſir. On ne s'ennuye jamais plus qu'au moment qu'on ſort de les goûter; & ce qui eſt étonnant, & plus triſte encore, c'eſt que de cet ennui naît le beſoin d'autres plaiſirs qui ennuyent de même. C'eſt leur effet le plus ordinaire. On s'eſt agité, on s'eſt tourmenté pour en jouir; il eſt peu de ces plaiſirs qui ſoient faciles, & c'eſt là toute la récompenſe des ſoins qu'on s'eſt donnés pour ſe les ménager. Ils n'ont fait qu'effleurer l'ame; ils n'ont pu ſe fondre en elle, & ils y laiſſent un àiguillon qui la pénetre, & la rend d'autant plus inſupportable à elle-même, qu'il lui faut d'autres bleſſures pour l'inquiéter & l'attriſter de nouveau. Ainſi, la vie ſe paſſe à courir des plaiſirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaiſirs qui le ramenent ſans ceſſe.

Je ne prétends pourtant pas qu'on doive renoncer à tous les plaiſirs des ſens. Il en eſt d'auſſi néceſſaires que les aliments: beſoin humiliant; mais qui ranime la Nature. Ne les
dédai-

dédaignons point; mais ſachons en uſer avec modération, avec économie. Réglés par la ſobriété, ils en ſont infiniment plus piquants & plus ſenſibles, mais beaucoup moins cependant que les plaiſirs de l'ame, que ſi peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puiſſent en ignorer le prix.

Ceux-ci ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tiennent à rien de ce qui nous eſt étranger. Ils ſont purs, parce qu'ils ſont ſans mélange; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les ſuit point; toujours durables, parce qu'un âge ne déſabuſe point de ceux qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaiſirs ſont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compaſſion, dans l'humanité, dans la reconnoiſſance, dans la ſuite même des autres plaiſirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En eſt-il aucune dont l'idée puiſſe ſe réveiller dans un cœur ſans le ſéduire? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des ames les plus maſſives & les plus groſſieres. Toute la Société y trouve ſon intérêt, & chaque homme y trouve ſon intérêt propre.........

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

CE Chapitre n'a point été continué; du moins n'ai-je pu le recouvrer en entier, non plus que la ſuite de ceux qui devoient achever la Réponſe d'Ariſte aux Conſeils de l'Amitié.

RÉPONSE
AU DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE

L'ACADÉMIE DE DIJON,

Par un Citoyen de Geneve.

RÉPONSE

Au Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon,

Par un Citoyen de Geneve ;

SUR CETTE QUESTION:

Si le Rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs.

LE Diſcours du Citoyen de Geneve a de quoi ſurprendre ; & l'on ſera peut-être également ſurpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Eſt-ce ſon ſentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'eſt-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuſer le Public ? Quoi qu'il en ſoit, pour réfuter ſon opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'oppoſer lui-même à lui-même. Puiſſé-je, en le combattant par ſes principes, le vaincre par ſes armes, & le faire triompher par ſa propre défaite !

Sa façon de penſer annonce un cœur vertueux : ſa maniere d'écrire décele un eſprit

cultivé : mais s'il réunit effectivement la ſcience à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) ſoit incompatible avec l'autre, comment ſa doctrine n'a-t-elle pas corrompu ſa ſageſſe, ou comment ſa ſageſſe ne l'a-t-elle pas déterminé à reſter dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence ſur la ſcience ? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la ſcience à la vertu ? pourquoi donc nous prêcher, avec tant d'éloquence, celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions ſi ſingulieres, avant que de combattre les notions communes ; & avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer ſon eſprit & faire briller ſon imagination ? ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réuſſi. Mais que conclure, en ce cas, de ſon Diſcours ? ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux : en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité ; on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir perſuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir aſſez de capacité pour en appréhender quelque choſe au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir aſſez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup

d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion ſi peu ſoutenable, je n'ai d'autre intérêt que de ſoutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adverſaire impartial ; je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de me procurer la ſatisfaction de voir réunies dans ſon ame, les ſciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES Sciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoiſſance précieuſe, qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue : auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

Dès l'entrée de ſon Diſcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle : il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance, diſſipant, par les efforts de ſa raiſon, les ténebres dans

lesquelles la Nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes spheres des régions célestes, asservissant à son calcul les mouvements des Astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'Univers; rentrant ensuite dans le fond de son cœur, & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences! qu'il en montre bien la nécessité & les avantages! qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter!

La Nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ces dons sans les connoître! c'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le Censeur des Sciences & l'Apologiste de Mœurs! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir?

La Nature d'elle-même est belle, sans doute; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les Savants employent leurs recherches? Pourquoi un si vaste champ

eſt-il offert à nos regards? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de forces & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée? & à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner, par l'odorat, les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer, par le tact, au défaut de la vue, & juger, par le goût, de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible. Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déja par nos beſoins? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle &

immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agréments infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'Artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? le Médecin, pour découvrir la nature des maladies & la propriété des remedes? le Juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des Loix & la diverſité des devoirs? le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider, avec équité, des biens & de la vie des hommes? Tout Citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des

Etats, ſauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſûreté, l'abondance?

La curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre, ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité, ſes emplois lui en impoſent l'obligation, ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire à ſa modeſtie : il prétend qu'on ſeroit plus vertueux ſi l'on étoit moins ſavant. Ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal? & ſi s'en abſtenir, parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite; c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-temps; ce n'eſt l'être que juſqu'à ce que quelqu'objet vienne ſolliciter les penchants naturels, ou quelqu'occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi

vient-il à paroître ; faut-il ſe mettre en défenſe, le courage manque & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remede. Un Botaniſte habile ſait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes, tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences diſtingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice, & dans le trouble qui le ſuit ; dans les charmes de la vertu, & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre : il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des Pays, où, ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens, ou des étrangers ; paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité que d'envie contre ſes compatriotes, &

d'humeur contre ſes contemporains; n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux Coutumes, aux Loix, à toute autre cauſe qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différents Pays & en différents temps? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? & s'il fut des temps, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y vit-on pas d'autres déſordres? n'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces Peuples dont on vante la ſtupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice? y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs? & à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regle & qui ne connoît point de frein? Mais quand même,

dans ces Contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées, y a-t-il autant de vertus ? y voit-on, ſur-tout, ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la Religion ?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la Religion : pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter : on l'aime dès qu'on la connoît; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer. Plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étu-

die la révélation, plus il ſe fortifie dans la Foi: c'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes Ecrits des Peres de l'Egliſe qu'il en ſuit de ſiecle en ſiecle le développement; c'eſt dans les Livres de Morale & les Annales ſaintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la Vertu des lumieres ſi pures, des appuis ſi puiſſants; & ce ſera à cette même Religion qu'un Docteur de Geneve enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier. La Religion étudiée eſt pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus: l'étude même de la Nature contribue à élever les ſentiments, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion que toute ame raiſonnable ſent être dus au Tout-Puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, l'Aſtronome découvre une puiſſance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compoſent l'Univers, le Géometre

apperçoit l'effet d'une intelligence ſans bornes. Dans la ſucceſſion des temps, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différents phénomenes de la Nature; le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs, il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé, il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux ſi, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!

SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnements & en re-

cherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Savants & aux Artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux, qui ont éclairé, par l'étendue de leurs lumieres, & réglé, par la ſageſſe de leurs Loix, ces grands Etats dont ils avoient poſé les premiers fondements; ces Orateurs célebres, qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence; ces Philoſophes, ces Sages, qui, par leurs doctes Ecrits & leurs vertus morales, ont illuſtré leur Patrie, & immortaliſé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatants ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du Monde. Par combien de témoignages inconteſtables, d'auguſtes monuments, d'ouvrages immortels, l'Hiſtoire n'atteſte-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à

la gloire des Empires, au triomphe de la vertu ?

Non, ce n'eſt pas des Sciences ; c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout temps la molleſſe & le luxe ; & dans aucun temps les richeſſes n'ont été l'appanage ordinaire des Savants. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariſtipe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude ! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Eſopes dans l'indigence ! Les Savants n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité ; & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continue l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie : politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit il

donc que le vice parût à découvert? que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime? Quand, effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie? On l'a dit, & il est vrai: l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Savants que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation; on peut être poli sans être dissimulé: on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant, & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des Livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser;

tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le Savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues, & des usages les plus communs; bientôt, par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuye, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts : mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférents pour les mœurs, & c'est à ces défauts que plus d'un Savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des Conquêtes plus rapides, des Guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur, & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes, & traînant à leur suite une foule d'esclaves, alloient attaquer des Nations tran-

quilles, ſubjuguoient des Peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des Pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs ſubites excurſions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrents impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravage, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles : auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les Peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les Sciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des Guerriers moins violents, mais plus redoutés, ſachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les Nations pauvres, & qu'on appelle barbares, & les Peuples riches, qu'on

appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des Barbares se ménagent moins, & s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leur defaite. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentiments, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la Patrie : avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus savamment conduite, est par-là même toujours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les Sciences de son temps... Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnements absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie, & déshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui : mais l'abus qu'on fait d'une chose,

ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit, & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques Savants dans d'étranges égarements : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégénéré en hypocriſie, la Piété en ſuperſtition, la Théologie en erreur, la Juriſprudence en chicane, l'Aſtronomie en Aſtrologie judiciaire, la Phyſique en Athéiſme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus abſurdes, entêté des ſyſtêmes les plus inſenſés, dans quels écarts ne donne pas l'eſprit humain, quand, livré à une curioſité préſomptueuſe, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer ? mais en vain ſes flots mugiſſent, ſe ſoulevent, s'élancent avec fureur ſur les côtes oppoſées ; contraints de ſe replier bientôt ſur eux-mêmes, ils rentrent dans le ſein de l'Océan, & ne laiſſent ſur les bords qu'une écume légere qui s'é-

vapore à l'inſtant, où qu'un ſable mouvant qui fuit ſous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'eſprit, quand, échauffé par les faillies d'une imagination dominante, ſe laiſſant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux, il veut s'élever au-delà de ſa ſphere & s'efforce de pénétrer ce qui ne lui eſt pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien-loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent; & le vrai Savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec ſûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, ſe rend utile à la Société, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS

DISCOURS

Où l'on fait voir qu'une des principales causes de la décadence des Lettres, dans ce siecle, c'est que la plupart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talents qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talents mêmes les plus mal assortis aux qualités de leur génie.

S'IL est vrai que le savoir n'ait jamais été si estimé, ni les talents qu'il exige plus cultivés & moins rares, que dans le siecle où nous vivons, d'où vient que nos connoissances sont encore si bornées, & que nous n'avons pu nous élever jusqu'à celles où il nous importe d'atteindre, & auxquelles notre vanité nous flatte peut-être d'être déja parvenus?

A considérer l'état des Lettres avant leur renaissance, il n'est pas étonnant qu'elles fussent négligées par les uns & méprisées par la plupart des autres. La superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour, éloignoit nos Aïeux de tout ce qui peut étendre ou perfectionner le génie. D'un autre côté, l'austere fierté que leur ins-

piroit la paſſion des armes, leur faiſoit croire indigne d'eux de mêler d'autres lauriers avec ceux qu'ils alloient cueillir au hazard dans des aventures périlleuſes. Les Lettres n'avoient même alors nul attrait. Leurs plus ſublimes productions n'étoient que des chroniques romaneſques, des légendes de Chevalerie, pleines d'un faux merveilleux; & à l'exception de quelques Solitaires, tourmentés de leur oiſiveté, peu de gens s'adonnoient à ce genre d'étude.

Le nombre des Littérateurs devint plus grand, lorſque les Beſſarion, les Laſcaris, & pluſieurs autres Grecs, en nous apportant les bons modeles, nous eurent découvert les ſources du bon goût: mais comme, pour l'acquérir, il falloit commencer par étudier des regles inconnues, rapprocher des paſſages & les comparer, connoître la propriété des termes, apprendre à conſtruire des phraſes & à les aſſortir, s'appliquer, pour ainſi dire, à deſſiner avant que d'eſſayer à peindre, pluſieurs de nos Peres, par un reſte d'inſenſibilité gothique, furent rebutés de ces détails minutieux, quoique néceſſaires; & à quelques génies près, qui s'y livrerent comme par inſtinct, la plupart firent peu de cas du beau jour qui alloit éclorre. Ils n'en voyoient que de foibles lueurs, & ils avoient de la peine à les diſtinguer des ombres de la nuit qui

avoit précédé, & qu'ils regrettoient peut-être.

Ce ne fut que long-temps après, & vers la fin du pénultieme ſiecle, que, dans l'accroiſſement de ce jour heureux, on reconnut le prix des beaux Arts, & qu'on les eſtima d'autant plus qu'ils s'avançoient vers la perfection d'un pas moins lent & timide.

Ce fut auſſi alors que pour en preſſer davantage les ſuccès, on voulut remonter juſqu'aux ſources du beau, découvrir les germes & la progreſſion des idées, étudier leur analogie & leurs rapports, apprendre à les combiner, à les nourrir les unes par les autres, &, par leur enchaînement, leur donner plus de force & plus d'éclat, qu'elles n'en recevoient d'une imagination accoutumée à les entaſſer ſans choix & ſans ordre. Ce fut alors que le génie oſa s'élancer des bornes de l'Art juſques dans le ſein de la Nature pour la mieux ſaiſir, & qu'aux ſimples traits de crayon, qui l'avoient trop long-temps occupé, il joignit les graces du coloris, & toute l'énergie d'un pinceau plein de chaleur & de vie.

Avouons cependant que malgré la haute réputation où les Lettres étoient enfin parvenues, on ne les priſa ni l'on ne les cultiva auſſi généralement que l'on fait de nos jours. La grandeur & l'opulence les dédaignoient encore. Les Mécenes qui les goûtoient, étoient rares; & les Auguſtes dont elles célébroient

les victoires, ne leur fourioient qu'en paſſant.

Il n'en eſt pas de même aujourd'hui ; on leur rend hommage dans les lieux mêmes où elles n'avoient auparavant ni culte, ni autels. On leur ſacrifie dans les Palais, dans le ſanctuaire, au milieu des camps, & juſques ſur le Trône. Tous les jours, dans les cercles les plus brillants, elles rapprochent les conditions malgré le faſte des dignités & l'orgueil de la naiſſance. On diroit que l'eſprit eſt devenu, pour nous, comme une ſeconde maniere d'exiſter & de jouir. Ainſi qu'au temps de l'ancienne Grece on philoſophoit dans les jardins, ſous les portiques, juſques dans les bains & les feſtins publics, à préſent on ne parle preſque par-tout que ſavoir & littérature : s'il en eſt qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode. Ainſi voit-on une foule de jeunes gens qui, à peine ſevrés du College, arborent l'enſeigne du bel-eſprit, & qui n'ayant encore, pour ainſi parler, aucune exiſtence par eux-mêmes, veulent écrire & raiſonner pour s'en faire ſoupçonner une.

De-là, ce débordement d'Ouvrages de toute eſpece, dont nous ſommes inondés; mais quelle diſette dans cette abondance ! L'eſprit eſt plus répandu; mais il paroît n'avoir gagné plus de ſurface, qu'aux dépens de ſa profondeur & de ſa ſolidité. A quelques

Ouvrages près d'Hiſtoire Naturelle, de Politique & de Commerce qui ſont honneur à notre ſiecle, quels ſont la plupart de ceux que nous appellons Ouvrages d'eſprit? & quelle différence n'y a-t-il pas de notre façon d'écrire à celle de nos Prédéceſſeurs immédiats?

Ce n'eſt pas que nous n'ayions, comme eux, de la fécondité, de l'ordre, du ſentiment, de l'élévation, de l'exactitude; mais nous prodiguons nos richeſſes, & ils ne les diſpenſoient qu'avec une ſage économie. Nos penſées ſont vraies; mais ces brillants de la raiſon, nous les terniſſons d'ordinaire à force de les retailler, pour les rendre plus vifs. Aux beautés mâles & naturelles, nous préférons des paradoxes ingénieux, des portraits enluminés, des jeux d'eſprit, des idées, dont la fineſſe dégénere en une ſubtilité étudiée, qui ne donne de la ſurpriſe qu'en laiſſant à deviner ce qu'on n'exprime point. Celles de nos Prédéceſſeurs avoient du nerf & de la force: les nôtres n'ont qu'un peu plus de carnation & de couleurs. Pour tout dire enfin, un goût de raffinement étouffe aujourd'hui le génie, & notre Art eſt maigre à force d'être léché.

D'où vient donc qu'avec tant d'eſtime & d'amour pour les Lettres, elles n'ont point encore parmi nous le ſuccès qu'on en de-

vroit espérer ? Je crois en entrevoir la cause dans une présomption aveugle, qui fait qu'on se suppose des talents que l'on n'a pas, & trop souvent les talents mêmes les moins analogues au caractere d'esprit qu'on a reçu de la Nature.

Il est vrai que cette présomption fut de tout temps assez ordinaire aux Ecrivains, mêmes les moins habiles ; mais il me semble qu'elle ne le fut jamais plus qu'à présent. Il est vrai aussi, & je ne le dissimule point, que rien n'est plus contraire à l'avancement des beaux Arts qu'une lâche timidité qui décourage, & que les talents resteroient engourdis, sans une sorte de confiance qui laisse entrevoir du succès ; mais l'on conviendra, sans doute, avec moi, que cette confiance doit être raisonnable, & ne pas dégénérer en une intrépidité de bonne opinion. Accordons, s'il le faut, à nos Littérateurs un peu de présomption, nécessaire peut-être pour les exciter au travail, & pour leur en faire plus aisément supporter la peine ; mais n'autorisons point en eux un amour-propre qui ose tout & qui égare, & qui, luttant contre la Nature, ambitionne sans fruit, des talents qu'elle n'a point donnés, &, par des Ouvrages peinés & bizarres, corrompt le goût, pervertit les regles, & devient un des plus grands obstacles aux progrès de l'esprit.

Ne pourroit-on pas dire qu'il en eſt aujourd'hui des Lettres comme de ces guerriers, dont la vaillance dégénere en témérité; & qu'il eſt moins ordinaire à ceux-ci de vouloir ſe ſignaler par des exploits au-deſſus de leurs forces, qu'il ne l'eſt à ceux-là de ſe livrer à des genres d'étude ſupérieurs à leurs talents? Mais lequel doit-on eſtimer plus digne de blâme, ou le Littérateur, qui, ne ſe doutant point des bornes de ſon génie, lui donne un eſſor dangereux, & tout au moins inutile; ou le Militaire, dont la hardieſſe, toute inconſidérée qu'elle eſt, ne laiſſe pas quelquefois d'être heureuſe par l'excès même où il la porte, ou par l'adreſſe qu'il appelle au ſecours de ſa folle ardeur.

Celle du Littérateur eſt d'autant moins pardonnable, qu'il faut pour ſon état, ainſi que pour tous les états de la vie, une ſorte de vocation; & ce qui eſt plus ſingulier, mais également néceſſaire, une vocation particuliere pour chaque genre de littérature auquel il veut s'attacher. Si cela eſt, peut-on s'imaginer qu'il y ait beaucoup de choix où il ſoit plus important de meſurer ſes projets à ſes forces, & de bien diſtinguer les talents que l'on a, d'avec ceux qu'on ſe ſuppoſe?

Ne croyons pas, en effet, que la Nature ſoit auſſi prodigue des dons de l'eſprit, que nos deſirs ambitieux nous le perſuadent. Elle

n'ignore point combien il eſt plus dangereux, & en même temps plus aiſé d'en abuſer, que des autres biens qu'elle diſpenſe. Auſſi jamais, dans aucun mortel, ces dons précieux, & trop ſouvent funeſtes, ne ſe trouverent-ils tous enſemble; & rarement un ſeul homme en poſſede-t-il pluſieurs à la fois. On diroit que la Nature craint toujours de les répandre, même avec réſerve; & que ne pouvant les refuſer aux beſoins de l'Humanité, elle ne les confie qu'à tous les hommes en général, & qu'elle prétend que, devenant dans la maſſe entiere comme un fonds commun, ils s'obſervent, pour ainſi dire, ils s'aident, ſe corrigent, ils s'épurent les uns les autres; & dégagés de tous les vices que l'orgueil y ajoute, & qui les dégradent, ils ne ſervent qu'à étendre & à perpétuer l'empire des beaux Arts.

L'anarchie où cet Empire eſt tombé de nos jours, ne juſtifie que trop ces ſages précautions de la Nature. Elle n'y voit que des Sujets, qui, ſe croyant revêtus des qualités qui leur manquent, s'en exagerent le mérite, & veulent régner en Souverains. Les bornes qu'elle avoit miſes aux talents, comme à autant de portions d'héritages, ces bornes ſont enlevées tous les jours; & chacun, ſans droit de propriété, ni de conquête, envahit à ſon gré les domaines qu'il eſtime le plus.

Ainſi, la plupart de ceux qui n'ont eu en partage que les graces légeres de l'eſprit, s'arrogent la pénétration & la profondeur de l'homme de génie. Ainſi, l'Ecrivain plagiaire, réduit au ſeul talent de copier, ambitionne le mérite du génie créateur; ſemblable à une fleur que les froids Aquilons tiennent fermée, il croit s'épanouir aux moindres rayons du Soleil qui l'éclaire ſans l'échauffer. Combien d'Orateurs qui, ne ſachant qu'arranger de grands mots, & remplir les oreilles de ſons auſſi vains (*a*) que ceux que Junon donne, dans l'Enéide, au fantôme d'Enée, aſpirent au rang de ces Ecrivains, dont les Ouvrages, d'autant plus admirables qu'ils paroiſſent moins travaillés, décelent un Auteur original, qui ne penſe que d'après ce qu'il ſent, & qui ne doit qu'à la juſteſſe & à la vivacité de ſes idées, la force & la délicateſſe, la hardieſſe & la dignité de ſes expreſſions!

Il n'eſt même pas juſqu'à ces Auteurs originaux, (& j'ai honte de le dire,) qui ne portent quelquefois leurs prétentions bien au-delà des titres de leur ſavoir. On en vit un exemple éclatant au commencement de ce ſiecle. Un homme qui, dans une proſe vive & rapide, riche & brillante, ennemi des écarts, concis ſans obſcurité, ſimple ſans né-

(*a*) Dat inania verba, dat ſine mente ſonum.

gligence, & fort de choſes, comme diſoit de lui un de ſes amis, avoit l'art d'embellir la raiſon & de la faire aimer, on le vit mépriſer Homere, & rechercher la gloire de ſon Art. On le vit même, dans cet Art, capable de marcher ſur les pas du tendre Anacréon, vouloir encore, malgré ſa froideur, imiter les mâles tranſports d'Alcée.

Je pourrois, ſans doute, rappeller ici le Sophocle & le Térence de nos jours, prétendant à la réputation des Archimede & des Euclyde, des Deſcartes & des Newtons.

Mais c'en eſt aſſez pour montrer que preſque tous nos beaux eſprits ſe trouvant trop reſſerrés dans la ſphere de leurs connoiſſances, ſe jettent au hazard dans les divers tourbillons qui les environnent, où n'ayant pour guide qu'une vaine oſtentation, & leurs deſirs pour préſage, ils échappent, contre leur intention, aux regards du Public, ou ne les occupent plus que pour en eſſuyer une indifférence auſſi ſenſible pour eux que le mépris.

Et comment pourroit-on ſe diſtinguer par des talents que l'on n'a point, puiſqu'à peine on peut s'élever juſqu'à la perfection de ceux que l'on poſſede?

Pindare, au jugement d'Horace, (*a*) eſt

(*a*) Od. lib. 4. 2.

un Poëte inimitable. Grand dans ſes deſſeins, hardi dans ſes fictions, il a tout à la fois la véhémence du ſtyle, & les graces de la facilité. Mais Pindare ne ſait point châtier ſon luxe & ſon intempérance, ſacrifier des idées, ni s'arrêter à propos. Je crois auſſi qu'Horace cherchoit moins à le louer, qu'à lui reprocher ſes longueurs faſtidieuſes, & tout ce qu'il lui reconnoiſſoit de poſtiche & de traînant, lorſqu'il (*b*) le compare à un torrent qui, groſſi par les orages, franchit les digues, & ſe répand par-tout avec impétuoſité. On le voit, en effet, ſe déborder également dans des campagnes riantes, & ſur les terreins les plus arides, & dans ſa fureur entraîner indifféremment les chaumes & les fleurs.

Térence écrivoit avec pureté, ſans roideur & comme ſans étude. Ami de la ſimplicité, il ne donne point dans une vaine abondance. Tout ce qu'il penſe eſt mis en œuvre par le bon goût & par la raiſon. On diroit que ſon eſprit, malgré ſon brillant & ſa fineſſe, n'eſt proprement que la fleur du bon ſens. Mais Térence a trop de ſérieux, peu de morale, & beaucoup moins de variété : ſes caracteres dominants ſont rarement nuancés autant qu'ils le devroient être : il

(*b*) Ibid.

manque de ſaiſir les traits qui s'y trouvent aſſortis, & qui les auroient fait ſaillir avec plus de force; & ce qui eſt plus étonnant encore, il néglige preſque toujours de les faire contraſter avec des caracteres oppoſés, qui lui auroient ſervi à mieux faire ſentir le ridicule des mœurs qu'il expoſoit ſur la ſcene.

Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas rapporter ici de la difficulté qu'ont les talents mêmes les plus décidés, de parvenir au degré d'excellence & de ſupériorité que l'on a droit d'en attendre? Il ſeroit ſans doute aiſé de rappeller encore l'obſcurité de Perſe, la prolixité aſiatique de Cicéron, la profuſion indiſcrete d'Ovide, & (ce dont nous n'avons aucune idée, & que les Romains eſtimoient un grand défaut) la *Patavinité* de Tite-Live.

N'en doutons point: il eſt peu d'Ecrivains de la bonne Antiquité même, de ces hommes qui ont les premiers donné à l'Univers le merveilleux ſpectacle des forces & de la dignité de l'eſprit humain, & par-là ſe ſont acquis le droit d'être nos modeles; il eſt peu de ces génies qui n'ayent eu des aſſoupiſſements, des langueurs, des défaillances, & à qui l'on ne puiſſe appliquer ce que dit Alcmene, lorſqu'elle portoit dans une petite urne les cendres de ſon fils Hercule; *Hùc ille decrevit Gigas.*

Or, s'il eſt vrai que les talents, même les plus heureux, ne puiſſent remplir toute l'étendue de la carriere qu'ils ont à parcourir, comment pourroient-ils briller dans celles dont la barriere leur eſt fermée, dès-lors que la Nature ne les y appelle pas?

Les partages ſont faits; chaque eſprit a ſa forme diſtinctive : elle eſt dans tous les hommes qui penſent, ce que la phyſionomie & la variété des traits ſont aux viſages; & comme cette variété ſe remarque dans les phyſionomies mêmes qui ſe reſſemblent le plus, il en eſt une auſſi dans les eſprits qui ont le plus de rapport les uns avec les autres. Ajoutons qu'il en eſt des caracteres d'eſprit, comme de ces traits, dont les moins réguliers, une fois aſſortis enſemble, deviendroient plus difformes, & les plus beaux, beaucoup moins gracieux, s'il étoit poſſible d'en ſubſtituer à ceux-là de moins laids, & à ceux-ci de plus brillants & de plus aimables.

Que penſerions-nous effectivement d'un Correge, qui, deſtiné à peindre les jeux enfantins des Amours, où la gayeté du Dieu des vendanges, auroit adopté la grande maniere d'un Michel-Ange, ou d'un Rubens? Que dirions-nous d'un Titien, qui, dans ſes négligences nobles & hardies, auroit prétendu s'aſſujettir à la ſcrupuleuſe régularité d'un Carlino Dolci? Croyons-nous qu'un de La

Fontaine eût jamais eu la réputation qu'il s'eſt acquiſe, ſi, à ſon ingénue délicateſſe, il eût voulu ajouter les grands mouvements, la force & le ſublime de Corneille? Corneille lui-même ne ſe ſeroit-il pas dégradé, ſi, à la pompeuſe énergie de ſon ſtyle, il eût ſubſtitué la franchiſe & la naïveté du langage que La Fontaine prêtoit aux animaux?

Il en eſt des talents comme des goûts, qui, preſque tous différents, ſont auſſi preſque tous incompatibles. Rarement une imagination vive & légere ſe trouve jointe à un jugement raſſis & profond. Rarement rencontre-t-on dans le même eſprit la préciſion alliée à la fécondité, la force à la délicateſſe, la retenue à la hardieſſe, la nobleſſe à la ſimplicité. La raiſon en eſt ſenſible. Trop d'uniformité régneroit dans le monde, ſi les beautés qu'il renferme n'étoient éparſes & iſolées. Il y faut eſſentiellement des contraſtes : il faut que, par une variété de nuances, & une progreſſion de merveilles, l'enſemble devienne plus agréable, & conſéquemment plus ſenſible & plus piquant. Sans ces gradations, ſouvent toutes parfaites en elles-mêmes, & qui ne ſe rapprochent que par leurs extrêmes, il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, parce que tout y ſeroit égal; ni de goût, parce qu'il n'y auroit point de choix à faire. Delà, ces grouppes différents d'eſprits

& de génies, qui entrent néceſſairement dans la ſublime ordonnance de l'Univers, & qui, plus néceſſairement encore, ont entr'eux des attitudes, un caractere, une expreſſion, qui n'ont rien de commun que le lien délicat qui les unit pour la perfection de tout l'ouvrage.

Que chacun reſte donc où la Nature l'a placé. Reſpectons la haute intelligence qui regne dans le plus grand & le plus magnifique tableau qui fut jamais. Quelle diſſonance ridicule n'y verroit-on pas, ſi, pouvant en déranger le fond & les détails, les lumieres & les ombres, les perſonnages qui fuyent dans le lointain & ſemblent y diſparoître, vouloient y être ſur les plans avancés, & reléguer à leur place ceux qui ſont faits pour recevoir les plus grands reflets de clarté? Ce que la Nature ne peut point elle-même, nous l'eſſayons toutefois; & il ne tient pas à nous que le deſſein le mieux entendu qui ſoit ſorti de ſes mains, nous ne le rendions indigne de la juſteſſe infaillible de ſes vues, & de la ſage correction de ſon pinceau.

Faut-il s'étonner, après cela, de la décadence des Lettres dans un ſiecle comme le nôtre, où preſque tous les Gens d'eſprit, s'imaginant de temps en temps débrouiller en eux des dons précieux qu'ils n'y connoiſſoient

pas, ſe croyent formés ſur le champ à tout ce qu'il leur plaît d'entreprendre? A voir notre préſomption, on diroit que les talents, autrefois ſi rares, volent au-devant de nous, & ne nous laiſſent que l'embarras du choix & de la préférence.

De-là viennent auſſi tant d'écrits frivoles, tant de productions manquées, tant d'ouvrages à peine ébauchés, où l'on n'apperçoit que des phoſphores d'eſprit, qui ne jettent qu'une lumiere froide & ſans vie, &, comme dit Horace, que de vains efforts ſans génie: *ſtudium ſinè divite venâ.*

Je n'ai garde de m'élever ici contre la plupart de nos Ouvrages, même les plus eſtimés. Dans quelques-uns de nos Hiſtoriens, je trouverois beaucoup de peintures des mœurs, & pas aſſez de recherches; quantité de maximes inutiles, & peu de faits importants. J'y trouverois une foule d'épiſodes, de digreſſions, de hors-d'œuvres, qui, s'approchant ſans ſe lier, réſiſtent à l'art des tranſitions, ou le font trop ſentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au-lieu de ſimples témoins qui dépoſent, je verrois dans ces Hiſtoriens des Philoſophes qui diſſertent, & dont le ſtyle ſautillant & coupé, ſans être concis, n'eſt qu'un babil élégant & maniéré qui amuſe, mais qui ne touche ni n'intéreſſe.

Dans nos Romans (car c'eſt ici le triom-

phe de notre ſiecle) je ne verrois plus à la vérité, comme autrefois dans les Cyrus & les Caſſandre, d'impertinentes légendes d'un faux héroïſme d'amour; mais dans un tiſſu de fictions trop libres, ou d'aventures trop communes, je trouverois cu une galanterie ſans pudeur, ou une tendreſſe quinteſſenciée; j'y verrois, ou le libertinage délicat, & par cela même plus dangereux, d'un eſprit corrompu, ou le clinquant métaphyſique des ſentiments d'un cœur diſſéqué juſqu'aux moindres fibres.

Je n'oſe parcourir d'autres Ouvrages couronnés par la mode, & accueillis par la frivolité. Mes jugements paſſeroient pour des blaſphêmes, & l'on ne voudroit peut-être pas s'apperçevoir que mon peu d'autorité me donne le droit d'en proférer.

Ne diſſimulons pas du moins ce qu'on a déja dit avant moi, & ce dont quelques Artiſtes de nos jours conviennent eux-mêmes; ne diſſimulons pas qu'il en eſt de notre ſiecle à peu près comme de celui des Lucain, des deux Séneques & de Pline le jeune, où le génie des Varron, des Tite-Live, des Horace & des Virgile n'étant plus goûté, peut-être par cela ſeul qu'on ne pouvoit y atteindre, on ſe tourna vers l'eſprit, qui tout ſeul eſt peu de choſe, & l'on ne ſe piqua plus que d'en montrer, parce qu'on

le pouvoit ſans beaucoup d'efforts & d'étude. Ce fut alors que, pour la premiere fois depuis le regne d'Auguſte, on prétendit remplacer le langage énergique du ſentiment par une délicateſſe entortillée, par un ton ſentencieux, par des chûtes épigrammatiques, par un ſtyle peſamment nivelé, en un mot, par une élégance travaillée, & un naturel étudié.

Ce qui ſembleroit rendre plus parfaite la reſſemblance, que je ne fais pourtant que ſuppoſer, c'eſt qu'au temps que je viens de rappeller, on ne ceſſoit de parler du goût, quoiqu'il fût très-mauvais, tandis qu'un peu auparavant on n'en parloit preſque point, quoiqu'il fût le plus épuré qu'il pût être. Et n'eſt-ce pas, ou peu s'en faut, ce que l'on voit de nos jours? Au ſiecle de Louis XIV le goût étoit bon, & l'on ſe contentoit de le ſentir ſans en diſcuter vainement les regles. Aujourd'hui, quoiqu'il paroiſſe plus délicat, il l'eſt beaucoup moins; & l'envie d'en diſſerter eſt une eſpece de fureur, & comme une maladie générale. Effectivement dans le bel âge de notre Littérature, rencontroit-on communément ſur ſes pas des eſſaims bourdonnants de faux connoiſſeurs, prôneurs effrénés du vif, du recherché, du bizarre, & cenſeurs capricieux du vrai ſimple & naïf, eſtimé trop uſé pour plaire? Les Courtiſans,

les femmes, les Petits-Maîtres, tous les oisifs occupés à ne le pas paroître, s'arrogeoient-ils alors la qualité de Juges en toute eſpece d'érudition? S'amuſoit-on à éplucher le plus petit défaut de Grammaire, le moindre vice de conſtruction, une expreſſion hazardée, un terme déplacé ? Et ce puriſme ſuperſtitieux obligeoit-il les Auteurs à mettre dans leurs idées plus de correction que de chaleur, plus de tour que d'invention, plus d'harmonie que de force? Ce puriſme les forçoit-il à énerver, à deſſécher, &, ſi je puis le dire ainſi, à émincer leur ſtyle, en le portant à un point de perfection, où la lime ne pouvant plus le polir, ne fait que l'affoiblir, & le rendre moins léger que ridicule?

Voilà cependant où les Auteurs en ſont réduits aujourd'hui; & cela d'où vient-il, que de la préſomption, qui, leur faiſant négliger leurs vrais talents, les porte à leur en ſubſtituer d'autres, d'abord les plus brillants, bientôt après les plus difficiles : ceux-ci par la rareté qui les rend plus précieux; ceux-là par l'éclat qui les fait croire plus eſtimables? Les fleurs dont ils portoient la ſemence en naiſſant, & qu'ils ont cultivées avec tant de ſoin dès leur plus tendre enfance, ces fleurs à peine écloſes, ils les mépriſent, & ils vont en chercher ſur le haut

des précipices, où ils ne peuvent atteindre ſans beaucoup d'efforts & de dangers. Mais euſſent-ils le bonheur de les cueillir, de quel uſage leur ſont-elles? Nourries des plus pures influences d'un ciel toujours ſerein, peuvent-elles manquer de ſe fanner dans un air moins libre & plus épais que celui des lieux élevés qui les ont vues naître? Parlons ſans figure, & diſons que rien n'eſt moins honorable, ni plus inutile, que les talents déplacés : ni nous ne pouvons les aſſujettir à notre goût, ni eux-mêmes ne peuvent ſe plier à notre génie. Il n'en eſt point qui n'ait cette aimable ſimplicité qu'on eſtima toujours la premiere des graces; & le moyen de la conſerver en les détournant de leur deſtination ordinaire?

Qu'arrive-t-il en effet? On ſubſtitue les beautés d'un talent aux beautés d'un autre. On confond, on dénature les genres. On remplace par l'élégance du ſtyle, la force du raiſonnement; par la régularité du deſſein, la chaleur du pathétique; par la délicateſſe des détails, la noble hardieſſe des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que des monſtres. L'éloquence prend un air de diſſertation; la diſſertation, le ton moëlleux de l'éloquence; la proſe, comme celle de l'Eumolpe de Pétrone, emprunte le brillant & l'harmonie des vers; les vers imitent la

marche uniforme de la prose; la Tragédie débite des maximes & n'attendrit point; la Comédie devient sérieuse & veut arracher des larmes; l'Epopée, dépourvue de fictions, raconte comme l'Histoire; l'Histoire donne dans le merveilleux, revêtu de tout l'éclat des phrases épiques. Que dirai-je enfin? On découvre l'art, lorsqu'il doit être caché; on embellit, lorsqu'il s'agit de simplifier; on déplace, on dérange tout dans la Nature, qu'il ne faudroit qu'imiter; &, comme dit Horace en un semblable sujet, on met (*a*) des dauphins dans les forêts, & des sangliers au milieu des ondes.

Ce sont donc nos Auteurs qui, par leur ridicule suffisance, ont les premiers corrompu le goût. Doivent-ils être surpris de cette foule de censeurs ignorants, pour qui leurs Ecrits sont devenus des regles, & qui, n'en connoissant point d'autres, les forcent à ne s'en point écarter? Est-il donc si étrange, que, moins délicats que difficiles, ces juges qu'ils ont formés, & pour qui les ouvrages les moins naturels sont devenus les plus agréables, n'exigent d'eux que ce qu'ils ont eux-mêmes accrédité; des fougues, des saillies, des traits hardis, des demi-vues dans les idées, des or-

(*a*) Delphinum sylvis adpingit, fluctibus aprum. *Art. Poet. vers.* 30.

nements frivoles & façonnés, pour ainſi dire, l'équerre & le compas à la main ? Faut-il s'étonner, en un mot, de la décadence des Lettres dans un ſiecle où la plupart de ceux qui les cultivent ſe ſuppoſent plus de talents qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talents mêmes les plus mal aſſortis aux qualités de leur génie ?

Neque enim ex quovis ligno fit Mercurius.

JUGEMENT

Sur un Imprimé répandu en Pologne, en 1735.

C'EST à tort que l'Auteur de cet Ouvrage prétend que le Manifeſte de MM. *** ne contient que de grands mots vuides de ſens. D'après l'échantillon qu'il donne de ſon génie, perſonne ne le croira capable de décider en fait de choſes d'eſprit & de politique. Il m'a paru écrire ſans choix, ſans goût, ſans ordre, ſans exactitude. Peut-être penſera-t-il que je n'ai guères plus de droit que lui de prononcer ſur ces matieres ; mais puiſqu'il m'en donne l'exemple, je puis ſans doute dire à mon tour, que je ne trouve ni enflure, ni ornements ambitieux

dans le Manifeſte en queſtion, & que je n'y vois, au contraire, que des vérités lumineuſes, & des expreſſions auſſi ſimples & auſſi nobles que les ſentiments qu'on y met au jour.

Comme la vraie éloquence vient du cœur, elle en eſt auſſi l'image fidelle. Ainſi, la façon d'écrire de l'Auteur ne montre que de la foibleſſe, de la lâcheté, de la gêne; & dans le Manifeſte on voit de la force, de la ſolidité, une énergie, une chaleur qui appartiennent plus aux idées qu'à la maniere dont on les rend. Le ſtyle de l'un eſt tel qu'il ne peut manquer d'être dans un homme réduit à la ſervitude. L'autre eſt vif, rapide, fier, hardi, majeſtueux. On y remarque un air d'indépendance qui ne convient qu'à une ame forte & courageuſe, une diction naturelle & ſans apprêt, où tout ſe développe de ſoi-même, & va, ſans détour & ſans contrainte, au-devant du Lecteur; & où ceux qui parlent ne craignent point d'inſtruire de la vérité, & des moindres penſées qu'ils ont dans l'ame. C'eſt le vrai ſtyle d'un Polonois, qui doit être exercé au grand art d'enlever la perſuaſion, & de remuer les cœurs de tout un Peuple.

Il en eſt de nous, en effet, comme des Grecs, chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puiſſante qu'elle étoit, la multitude elle même dépendoit de

la parole. Dans notre forme de Gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation ſont attachés à l'éloquence qui ſait manier les paſſions, prévenir ou calmer les orages, plier les eſprits, inſpirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même ſentiment des hommes qui ne ſe croyent libres que par la variété de leurs idées & le combat éternel de leurs opinions.

Les autres Nations ne ſont point excitées à faire les mêmes efforts que nous, pour dominer ſur les eſprits par des diſcours d'éclat. Chez elles, tout ſe décide en ſecret, ou dans le cabinet des Souverains, ou dans le conſeil des premieres têtes de la République; & parmi nous la parole eſt le grand reſſort des plus importantes affaires, & la clef des cœurs. Auſſi, plus l'éloquence d'un Polonois peut reſſembler à celle d'un Démoſthene, plus elle eſt dans le genre qui lui convient. Avec quel feu, avec quelle véhémence ce fameux Orateur, jaloux du ſalut & de la liberté d'Athenes, s'élevoit-il contre Philippe de Macédoine, qui vouloit la ſubjuguer! Quels tours, quel coloris, quelles maſſes de lumieres quelle abondance d'idées, quelle rapidité d'images, quelle énergie de ſentiments, quel ſublime n'employe-t-il pas pour rendre la vérité ſenſible à ſes Concitoyens, pour les réveiller, les aguerrir, échauffer leurs

leurs ames attiédies, & leur montrer les abymes qu'ils se creusoient à eux & à leurs descendants!

Je citerois ici volontiers quelques endroits des Oraisons de ce grand Maître, si je ne craignois que, par le juste rapport qu'ils ont avec ce qui se passe à présent en Pologne, on ne crût que je voudrois faire des comparaisons choquantes. J'en serois néanmoins ravi, pour avoir le plaisir d'entendre notre Auteur appeller ces mêmes endroits des mots vuides de sens & des prestiges d'éloquence.

Mais quel sujet demande plus d'art, plus d'élévation, plus de traits enflammés, plus d'éclairs & de foudres, que celui où il s'agit des intérêts de sa Patrie? Est-ce l'éloquence guindée & fleurie d'un Avocat, qui s'affectionne rarement à la cause qu'il plaide, & qui gagne même en la perdant, ou la diction sérieuse & monotone d'un Prédicateur, qui doit être ici en usage? Il faut, en cette occasion, le ton le plus impérieux & le plus tranchant, une véhémence qui entraîne, une force qui subjugue; il faut sortir de soi; & le sujet fait qu'un cœur en sort de lui-même, & se précipite comme un torrent qui déborde, & qui renverse tout ce qui veut s'opposer à son cours.

Comment s'exprimoit un Cicéron, lorsqu'en plein Sénat, il parloit contre un Cati-

lina, contre un Verrès, contre un Antoine? Il est tranquille, doux, ſimple, facile dans ſes paradoxes; on n'y voit que de la délicateſſe, un jugement exquis, une morale ſaine & aimable : mais là, il éclate, il maîtriſe, il foudroye; il donne l'eſſor à ſon génie : c'eſt un volcan qui s'élance en tourbillons de feu. La paſſion ſe joint à la vérité, & devient l'ame de ſes expreſſions. Quelle fécondité! quelle vigueur! quelle élégance & quelle énergie! Otez quelque choſe des Oraiſons de Démoſthene & de Cicéron, ſans couper dans le vif; détachez auſſi une partie du Manifeſte, que je n'oſe pourtant comparer à ces chef-d'œuvres, ſans en obſcurcir la contexture, ſans en affoiblir les preuves & les raiſonnements. Ceux qui l'ont donné, cherchent à juſtifier leur zele pour la République : cette juſtification eſt leur unique point de vue; elle eſt leur diſcours en abrégé; & leur diſcours, que l'anonyme appelle un tiſſu de grands mots, eſt leur juſtification prouvée, appuyée, développée....



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

OUtre les Ouvrages que je viens de donner, il en est plusieurs sur divers événements de politique, dont je n'ai pu faire usage, & qui ne paroîtront, sans doute, que lorsque les circonstances permettront de les mettre au jour. Avec eux, il ne nous reste à desirer qu'une Histoire de la vie du Philosophe Bienfaisant. Depuis plus de vingt ans, il en court une dans le monde, & c'est la seule qui ait encore paru; mais qui, écrite sans goût, sans délicatesse, sans coloris, n'est d'ailleurs qu'un tissu d'erreurs & de mensonges. C'est l'ouvrage d'un homme obscur, qui, encouragé par l'avidité d'un Libraire Hollandois, osa pousser la témérité jusqu'à entreprendre la Vie d'un Prince vivant, sans son aveu; & vraisemblablement avec aussi peu d'ambition de mériter ses suffrages, que de crainte de ne les point mériter. M. le Chevalier de Solignac s'éleva contre cet Ouvrage. La Lettre qu'il écrivit à ce sujet fut si peu répandue dans le monde, que l'on me

ſaura gré de la rappeller ici pour précautionner le Public contre un Livre où l'on a prétendu lui en impoſer, avec une hardieſſe auſſi digne peut-être de châtiment que de blâme. On admira la politeſſe du Critique : il eût pu déroger en ce moment à l'aménité de ſes mœurs.

LETTRE

*Du Secrétaire du Cabinet & des Commandements du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, à M. le Baron de***, à Amſterdam.*

„ J'AI reçu, Monſieur, l'Hiſtoire du Roi „ mon Maître, que j'avois pris la liberté „ de vous demander; & je vous en ſuis d'autant plus obligé, qu'il n'étoit pas poſſible „ de remplir plus promptement que vous „ avez fait, mon deſir à cet égard.

„ Je l'ai lue avec attention, & je ne puis „ que rendre juſtice au zele qui a porté „ l'Auteur à l'écrire. En effet, on y remarque „ une envie extrême d'élever ſon Héros, & „ de le mettre dans un jour à lui attirer les „ plus grands hommages.

„ Mais puiſque vous le ſouhaitez ainſi, je „ vous dirai naturellement, & ſans néanmoins „ entrer dans un détail qui me meneroit trop „ loin, que je ne ſais où cet Auteur a puiſé „ la plupart des faits qu'il avance. Si je le „ connoiſſois, j'oſerois peut-être m'adreſſer „ à lui; & perſuadé que mon ingénuité ne „ pourroit lui déplaire, je lui avouerois fran-

„ chement qu'en bien des endroits je n'ai „ point apperçu le Prince dont il a voulu „ nous donner le portrait.

„ L'honneur que j'ai de lui être attaché „ depuis long-temps, le ſoin que j'ai pris „ de ramaſſer tout ce qui peut ſervir à ſon „ hiſtoire, la connoiſſance particuliere que „ j'ai de la Pologne, où j'ai fait un aſſez long „ ſéjour, mes liaiſons de pure bienſéance, „ ou de néceſſité d'affaires, avec les princi- „ paux Membres de cette République, les „ révolutions que j'ai vues naître, & que j'ai „ été obligé de ſuivre pour en connoître juſ- „ qu'aux moindres reſſorts: tout cela me met „ plus en état qu'un autre de juger de l'Ou- „ vrage en queſtion. C'eſt auſſi avec toute „ la confiance que peut donner une connoiſ- „ ſance parfaite des choſes, que je vous fais „ part du jugement que j'en ai porté.

„ J'avoue que je ne m'attendois pas à „ quelque choſe de bien vrai de la part d'une „ perſonne qui ne connoît ni n'a ſuivi le Roi „ de Pologne; mais du moins je m'en pro- „ mettois quelque choſe de plus ſûr.

„ Selon l'idée que j'ai en général des qua- „ lités néceſſaires à un Hiſtorien, & en par- „ ticulier de tout ce qui regarde le Roi mon „ Maître, je m'imaginois que notre Auteur „ ſeroit remonté le plus près qu'il auroit pu „ à la ſource des grands événements arrivés à

„ ſon ſujet dans la Pologne; qu'il nous au-
„ roit donné une idée nette & préciſe des
„ Loix, des uſages, des privileges, du génie
„ de cette Nation, & ſur-tout des intérêts
„ qui la diviſoient alors; que, dégagé de tout
„ préjugé, il auroit deſſiné naïvement, non-
„ ſeulement les deux compétiteurs du Trône,
„ & les Rois auteurs du malheur ou de la
„ félicité de ce Royaume; mais auſſi les chefs
„ des diverſes confédérations, que ceux-ci
„ faiſoient naître ſelon leurs beſoins; qu'il
„ auroit tiré du fond des mœurs & du ca-
„ ractere des uns & des autres, les vues ſe-
„ cretes qui les faiſoient agir, découvert la
„ judicieuſe politique des uns, développé les
„ faux ſyſtêmes des autres; qu'il auroit rap-
„ proché tous ces grands Perſonnages, & les
„ auroit comparés entr'eux par des paralleles
„ ſages & ingénieux qui en auroient donné
„ une juſte idée, qui les auroient évalués,
„ pour ainſi dire, en fixant le prix de leurs
„ motifs & de leurs actions; qu'en un mot,
„ d'une infinité d'événements iſolés & ex-
„ traordinaires, & que les paſſions ſages ou
„ déréglées ne produiſoient point alors pour
„ avoir quelque rapport enſemble, il n'au-
„ roit fait qu'un ſeul corps plein de mouve-
„ ment & de vie, qui auroit amuſé ou inſ-
„ truit ſes Lecteurs.

„ Mais, je le dis à regret, rien de tout cela

„ ne paroît dans cette Hiſtoire, où l'on ne „ voit que des faits décrits au haſard, où „ rien ne tient l'un à l'autre, & où le peu „ de vérités qui s'y rencontre eſt confondu „ dans un amas d'erreurs ramaſſées précipi- „ tamment, ſans doute, par le ſeul plaiſir de „ ne pas tarder à donner au Public une Hiſ- „ toire qui l'intéreſſe, qui tient à toutes cel- „ les de l'Europe, & qu'on attend comme une „ des plus variées & des plus ſurprenantes.

„ Me tromperai-je, ſi j'oſe avancer que „ ce n'eſt même ici qu'une compilation des „ Gazettes, ſans correction & ſans choix? „ J'ai lieu de le croire, & cette Hiſtoire „ n'en eſt pas plus recommandable à mes „ yeux. Les Gazettes ne tirant tout leur „ mérite que du deſir que l'on a d'appren- „ dre au plutôt ce qui ſe paſſe dans le mon- „ de, il eſt très-naturel qu'une Hiſtoire qui „ paroît enſuite, & qui ſe contente de rap- „ porter ſéchement & ſans ordre ce qu'elles „ ont annoncé ſans ornement & ſans grace, „ révolte la délicateſſe des Connoiſſeurs, & „ qu'ils ne puiſſent ſouffrir, ſi j'oſe parler „ ainſi, qu'on leur revende en gros ce qu'ils „ ont acheté en détail. Les Gazettes ne fu- „ rent jamais les Oracles d'un Hiſtorien exact „ & fidele. Au-lieu de s'amuſer à ces ſortes „ de matériaux, que la prévention & l'er- „ reur, auxquelles ils ſont ſujets, font juger

„ peu dignes d'eſtime, un Auteur exact &
„ précautionné va puiſer dans les Ecrits ori-
„ ginaux la vérité qu'il veut faire connoître.
„ Il y cherche ces motifs ſecrets, ces ma-
„ nœuvres cachées qui ne ſe devinent point
„ à force d'eſprit & d'étude, qui parviennent
„ rarement à la connoiſſance des hommes, &
„ qui ſont l'ame de l'Hiſtoire. De ces Ecrits
„ échappés du milieu des troubles, des diſ-
„ ſenſions & des intrigues, il ſort, comme
„ du ſein des tempêtes, une lumiere qui en
„ fait voir la cauſe & les effets; mais comme
„ les paſſions ſeules les ont produits, il faut
„ que, ſur l'idée générale que l'Auteur a de
„ ſon ſujet, il examine, il trie avec ſoin juſ-
„ qu'au moindre des faits qu'il rapporte.

„ Cependant, Monſieur, comme mon té-
„ moignage pourroit ne pas ſuffire auprès
„ de ceux de vos Amis, que vous me dites
„ attendre auſſi mon ſentiment ſur cet Ou-
„ vrage, & qui ne peuvent ſavoir comme
„ vous, que, ſelon ma coutume, je ne parle
„ ici qu'avec ſincérité, & indépendamment
„ même du zele que j'ai pour la gloire du
„ Roi de Pologne, mon Maître, j'ajouterai
„ que Sa Majeſté, à qui j'ai eu l'honneur de
„ lire pluſieurs endroits de ce Livre, s'eſt mé-
„ connue Elle-même dans la plupart; mais
„ je dois dire auſſi que ſa bonté lui a fait ex-
„ cuſer ce défaut d'exactitude & de vérité,

„ & qu'Elle a fait grace à l'Auteur en faveur
„ du motif qui l'a fait écrire.

„ Au reste, Monsieur, j'ai lieu de le soupçonner dans la même Ville où vous êtes; „ mais s'il a occasion de voir ce que je vous „ écris à son sujet, je suis bien aise qu'il voye „ aussi que je ne l'estime pas moins pour n'avoir pas été instruit autant qu'il le falloit „ des particularités de la vie du Roi. Je lui „ souhaite un aussi heureux choix des sujets „ qu'il voudra traiter dans la suite, mais plus „ d'occasions & de moyens de puiser dans „ les sources les faits dont il voudra donner „ la connoissance au Public.

A Luneville, ce 15 Janvier, 1741.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

SI nous osions ajouter au témoignage de la Personne la plus capable de juger de l'Histoire dont nous parlons, nous dirions que tout le talent de celui qui l'a écrite, s'est borné à mettre à contribution les bruits populaires, & qu'il en a ramassé quelques-uns, mais avec des vuides qui les empêchent de s'unir; comme si l'arrangement de ceux qu'il a employés, étoit quelque chose de fort au-dessus du simple manœuvre. Ce fut l'impéritie de cet Ecrivain, qui engagea M. le Chevalier de Solignac à entreprendre l'Histoire du Roi son Maître : il en donna le Prospectus en 1743 : nous croyons devoir le transcrire ici, pour le faire souvenir des promesses qu'il a faites, & dont le Public ne le tient point quitte, quelles que soient les raisons qui, depuis si long-temps, l'empêchent de les remplir.

LETTRE

De Mr. le Chevalier de SOLIGNAC, *où il donne une Esquisse de l'Histoire qu'il a entreprise du Roi de Pologne,* STANISLAS I.

„ JE voudrois, Monsieur, pouvoir satis-
„ faire votre curiosité ; mais on ne fait pas
„ le plan d'une Histoire comme on le feroit
„ d'un Discours d'éloquence, qui a ses divi-
„ sions & ses preuves, & qu'on peut aisé-
„ ment décomposer.

„ Pour bien remplir votre attente, il fau-
„ droit vous copier tous les sommaires qui
„ sont à la marge de mon Ouvrage, & qui
„ en indiquent les faits principaux ; mais ce
„ seroit un travail fort onéreux pour moi, &
„ peu satisfaisant pour vous. Vous savez que
„ rien n'est si brut que ces sommaires. C'est
„ un canevas, qui n'a ni goût, ni beauté, &
„ qu'il faut remplir de masses de couleurs,
„ qui plaisent autant par leur assortiment que
„ par leur vivacité. Ce n'est que par les gra-
„ ces de détail, par les vues, les motifs, les
„ circonstances dont on releve ces extraits
„ informes ; ce n'est que par le tour noble

„ & aiſé dont on les développe, qu'on peut
„ connoître véritablement ce qu'ils ne ſont
„ qu'annoncer.

„ En effet, ce qui conſtitue proprement
„ un Ouvrage hiſtorique, ce ſont ces deſ-
„ ſeins, ces motifs dont je parle. Ils peignent
„ les actions qu'on veut faire paſſer à la poſ-
„ térité; car il s'agit de peindre ce qu'on ra-
„ conte, & d'y employer, non pas des cou-
„ leurs d'imagination & de fantaiſie, mais
„ les couleurs mêmes du ſujet qu'on veut re-
„ préſenter. Des faits tout ſeuls, quoique
„ rapportés avec exactitude & préciſion, ne
„ feront jamais qu'une Hiſtoire inſipide. Ils
„ ne ſont que les dehors & l'apparence d'au-
„ tres choſes plus eſſentielles qu'il importe de
„ mettre au jour. Toute Hiſtoire a un inté-
„ rieur qu'il faut approfondir. Comme elle
„ n'a préciſément en vue que ce que les hom-
„ mes ont fait, celle-là doit être eſtimée plus
„ parfaite, qui découvre les reſſorts qui les
„ ont fait agir. Elle eſt alors un corps plein
„ de vie, & les faits y conſervent toute la
„ chaleur de la paſſion qui les a produits.

„ Mais, le moyen, dans un précis d'Hiſ-
„ toire, de montrer une ſuite de faits avec
„ cette ame qui les anime en quelque ſorte,
„ & qui en fait ſeule tout le mérite & tout
„ l'agrément? Je veux pourtant eſſayer de
„ vous donner quelqu'idée de mon Ouvrage.

„ Il contient d'abord une exacte descrip-
„ tion de la Pologne. Je fais connoître le
„ génie, le caractere, les mœurs, les Loix,
„ les usages, les coutumes des Polonois. Je
„ parle de leur République, de leur Sénat,
„ de leurs Dietes, de leurs Confédérations,
„ de leurs Armées, de leur façon de com-
„ battre, & de plusieurs autres choses, tou-
„ tes utiles & nécessaires pour l'intelligence
„ de ce que j'ai à dire dans la suite. Ce
„ détail est vrai, & puisé, non point dans
„ des Rélations de Voyageurs, souvent in-
„ fidelles, mais dans des Ouvrages faits par
„ des Polonois, & dans une longue étude
„ du gouvernement de ce Royaume, où
„ j'ai passé plusieurs années, & que j'ai
„ eu plus d'occasions de connoître, que
„ n'en ont pour l'ordinaire la plupart des
„ Etrangers.

„ Mon premier Livre commence par la
„ naissance du Roi Stanislas. Je fais voir l'o-
„ rigine de sa Maison. Je parle de quelques
„ grands Hommes qui l'ont illustrée. L'é-
„ ducation de Stanislas vient ensuite; mais
„ je ne fais qu'effleurer le temps de sa jeu-
„ nesse, & je passe tout d'un coup aux ré-
„ volutions qui l'ont mis sur le Trône. Aussi
„ les vit-on éclater dès ses premiers ans,
„ comme si la Providence se fût hâtée de
„ travailler à son élévation.

„ Rien n'importoit tant que de rappeller „ avec ſoin tous les grands mouvements qui „ ont ſi long-temps agité la Pologne. J'ai „ toujours cru que ces révolutions devoient „ faire la plus grande partie de mon Hiſtoi- „ re, & l'on conviendra qu'elles y entrent „ auſſi naturellement que les actions mêmes „ du Prince dont j'ai entrepris d'écrire la „ vie. Quelles que fuſſent ſes vertus, c'eſt „ à ces mouvements qu'il a dû le Trône, & „ je n'ai pu éviter de marquer les chemins „ qui l'y ont conduit. A la vérité, j'aurois „ pu ne prendre ces révolutions qu'à leur „ dernier période ; mais j'aurois laiſſé bien „ des choſes à deſirer à mes Lecteurs. Je „ ſuis remonté à la ſource de ces événe- „ ments, & je les ai ſuivis pas à pas à tra- „ vers les divers intérêts qui les faiſoient „ éclorre, à travers les ombres que la Poli- „ tique s'étudioit à y répandre pour les con- „ duire plus ſûrement à leur fin.

„ Je n'en ai trouvé la vraie époque qu'en- „ viron trois ans avant la mort du Roi Jean „ Sobieski. Ce n'étoit d'abord qu'une ani- „ moſité particuliere d'une puiſſante Maiſon „ de Lithuanie, contre un Evêque de Vil- „ na. Bientôt cette étincelle embraſe toute „ la Pologne : les eſprits ſe diviſent, la Ré- „ publique s'ébranle, les Armées ſe révol- „ tent, les Loix n'ont plus de force, la Li-

„ berté n'a plus de regle, les Dietes n'ont
„ plus de ſuccès.

„ Dans l'horreur de ces troubles, Au-
„ guſte II monte ſur le Trône : il dompte
„ par les armes ceux dont il n'a pu gagner
„ les ſuffrages par ſes largeſſes, ou par ſes
„ vertus; mais il eſt accuſé de vouloir ſe
„ rendre indépendant de ſes Peuples, & il
„ perd leur confiance. Chacun s'empreſſe
„ de défendre la liberté commune. Les Par-
„ tis ſe rapprochent; & ſi, par leur réu-
„ nion, ils n'acquierent pas plus de force, ils
„ réparent leur foibleſſe par leur fermeté,
„ peut-être même par leur licence. Tout s'é-
„ meut, tout ſe confond dans une Nation qui
„ ne veut que ſes Sujets pour Maîtres, &
„ qui ne regardent preſque ſes Rois mê-
„ mes que comme les premiers d'entre ſes
„ Sujets. L'ambition d'Auguſte s'irrite par
„ les obſtacles; il appelle à lui ſes Armées;
„ il médite de s'emparer de la Livonie, &
„ croit, par cette conquête, pouvoir bra-
„ ver impunément l'orgueilleuſe indocilité
„ d'une République toujours oppoſée à ſes
„ deſſeins.

„ Charles XII, auſſi empreſſé d'eſſayer ſa
„ valeur, que de garantir ſes Etats d'une
„ uſurpation qu'il croit injuſte, ſe prépare à
„ marcher contre Auguſte : il le combat, il
„ le défait, il le pourſuit. La plupart des

„ Polonois excitent ſa vengeance, & s'of-
„ frent de la ſervir. Tous les autres, oiſifs
„ & immobiles ou la reſpectent, quoiqu'ils
„ la condamnent, ou l'approuvent ſans oſer
„ l'encourager. Auguſte, ſur le penchant du
„ Trône, eſpere encore s'y ſoutenir : il re-
„ cherche la paix, on la lui refuſe. Le re-
„ mede qu'il offre aux maux qu'il a faits,
„ quoiqu'offert de bonne foi, eſt regardé
„ comme une occaſion à de plus grands
„ maux qu'il médite. Charles prétend éta-
„ blir ſur des fondements plus ſolides l'al-
„ liance qu'Auguſte s'eſt cru obligé de rom-
„ pre entre la Pologne & la Suede; & peut-
„ être ſe faiſant un plaiſir de donner une Cou-
„ ronne, peut-être auſſi un plus grand plaiſir
„ de l'ôter, il réuſſit à dépoſer ce Prince,
„ un des grands ornements de ſon ſiecle, &
„ lui ſubroge Staniſlas, qu'il eſtime, & qui
„ eſt en effet de tous les Polonois le plus ca-
„ pable de gouverner la République avec ſa-
„ geſſe, & de la maintenir dans une parfaite
„ union avec ſes voiſins.

„ Tel eſt le grand événement que j'ai dû
„ développer; eſpece de phénomene dans la
„ politique, plus rare, plus étonnant que
„ ceux qu'on voit quelquefois dans la Natu-
„ re. L'endroit d'où je l'amene paroît un peu
„ éloigné; mais j'ai dû le prendre dans ſon
„ origine : & tout ce qui part de ce principe

„ a un rapport essentiel au terme où je dois
„ aboutir.

„ Ainsi je n'ai pu éviter de rappeller autant ce qui a précédé que ce qui a suivi l'élection d'Auguste. C'est-là le point où, comme au centre d'un tourbillon, se sont réunis tous les divers mouvements de la Pologne. Ce qui a paru avant ce temps tient par un enchaînement nécessaire à ce qui s'est passé depuis; & d'ordinaire, ce qui prépare un événement, contribue plus à le développer, que ce qu'il a produit ne sert à en donner une juste idée.

„ D'ailleurs, ce n'est point ici l'Histoire d'un de ces Royaumes où domine un systême d'autorité qui réunit les esprits & les ramene presque tous à des actions ou à des sentiments uniformes. Il s'agit au contraire d'un Etat où chaque Particulier s'estime en droit d'agir selon ses vues, où souvent l'intérêt conduit les passions, où les passions chicanent les Loix, où les Loix n'enchaînent personne; & comme il n'est aucun Polonois qui ne concoure à l'heureux ou au malheureux sort de sa Patrie, il est presque impossible d'en décrire un événement, qu'on ne soit obligé de le démêler d'une foule d'intérêts confusément enveloppés les uns dans les autres.

„ Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à mesure

„ que j'avance dans les faits, qu'on peut s'ap-
„ percevoir de l'unité de deſſein que je me
„ propoſe. On verra ces membres épars ſe
„ réunir inſenſiblement & comme d'eux-mê-
„ mes, & montrer entr'eux de ſi juſtes rap-
„ ports, qu'on ne croira plus poſſible de les
„ ſéparer les uns des autres. Mon plus grand
„ embarras a été de donner à chacun d'eux
„ la place qui lui étoit propre. Les gens ha-
„ biles, comme vous, Monſieur, convien-
„ dront que c'eſt cette ordonnance qui coûte
„ le plus. Il faut embraſſer tout ſon objet à
„ la fois, &, avant d'y avoir mis la main, ju-
„ ger, d'un coup d'œil, de la proportion de
„ chacune de ſes parties & de la ſymmétrie
„ ou de la confuſion qui doit réſulter de l'aſ-
„ ſemblage qu'on en aura fait.

„ Ce qui eſt certain, c'eſt que, toujours
„ eſclave de la vérité & des moindres véri-
„ tés, je ne prête aux faits que je rapporte
„ ni mes idées, ni mes ſentiments, ni mes
„ préjugés. Il n'eſt que trop ordinaire aux
„ Hiſtoriens de ne parler des choſes, que
„ ſelon qu'ils en ſont affectés. Soit défaut de
„ goût, ſoit manque d'intelligence, ils ne
„ font agir ou penſer les Perſonnages qu'ils
„ expoſent ſur la Scene, que de la façon dont
„ ils auroient agi ou penſé eux-mêmes dans
„ les circonſtances où ils ſont obligés de les
„ repréſenter. Ils paroiſſent ne comprendre

„ que ce qu'ils imaginent, & n'être capa-
„ bles de connoître que ce qu'ils peuvent
„ sentir.

„ Il faut pourtant avouer que c'est quel-
„ quefois avec grace qu'ils alterent la vérité.
„ Voyez Velleius Paterculus & Tacite. Jet-
„ tez les yeux sur les portraits qu'ils nous
„ ont donnés de Tibere, de Séjan, de Dru-
„ sus-Libon, de l'Impératrice Livie. Quelle
„ hardiesse ! quelle vivacité ! quelle finesse
„ de pinceau ! mais l'un ou l'autre n'a peint
„ que d'après ses idées, & l'on doute même
„ encore si les idées de celui qu'on estime le
„ plus véritable, sont bien conformes à ses
„ originaux : celui-ci, profond & délié, rap-
„ porte tout à une politique ombrageuse &
„ farouche. Celui-là, peut-être par l'éléva-
„ tion de ses sentiments, ou par la délicate
„ & scrupuleuse douceur de son caractere,
„ ne voit les objets qu'il examine que par
„ leurs endroits les plus beaux.

„ Ainsi la vérité, si j'ose m'exprimer de
„ la sorte, prend les teintes des divers ca-
„ naux par où elle passe ; mais il en est où
„ elle conserve toutes ses couleurs. J'ai tâché,
„ ni de l'embellir, ni de la dégrader ; & au
„ défaut de tout autre mérite, je crois pou-
„ voir m'attribuer celui-ci. Je ne dis rien de
„ moi dans les choses même les plus indif-
„ férentes : mes garants sont des Polonois

„ qui ont eu part aux révolutions que je dé-
„ cris, & qui ont eu soin de nous les trans-
„ mettre. Je les cite continuellement au bas
„ de mes pages. Ceux qui figurent le plus
„ dans mon Histoire, je les rends tels qu'ils
„ ont été, malgré le chagrin que j'ai quel-
„ quefois de ce qu'ils n'ont pas été précisé-
„ ment ce qu'ils auroient dû être.

„ Ce n'est qu'à un long commerce avec
„ les personnes de cette Nation, que je dois
„ la justesse qu'on remarquera peut-être dans
„ mes portraits. Les hommes varient selon
„ les climats; il n'est pas jusqu'aux senti-
„ ments, peut-être à la raison même, qui ne
„ se ressentent, ainsi que les traits & la figu-
„ re, de la diversité des lieux où l'on naît
„ & où l'on est élevé. Un Républicain al-
„ tier & licencieux ne parle ni ne pense com-
„ me un François, qui aime sa dépendance,
„ & qui s'en fait honneur. Il faut qu'un His-
„ torien sorte, en quelque façon, de son ca-
„ ractere, pour ne point donner aux Etran-
„ gers, dont il veut tracer l'image, les mœurs
„ & les manieres de son Pays.

„ Mais à mesure que l'on connoît davan-
„ tage une Nation, on y découvre des nuan-
„ ces qui mettent presque autant de diffé-
„ rence & d'inégalité entre les Sujets qui la
„ composent, que tous ces Sujets sont dis-
„ tingués eux-mêmes des autres Peuples par

„ le génie qui leur eſt particulier. Rome, „ plus jalouſe encore de ſa liberté que ne „ l'a jamais été la Pologne, avoit en même-„ temps des Caton & des Céſar, des Cicéron „ & des Catilina, des Brutus & des Marc-„ Antoine; & l'audace de Céſar n'étoit non „ plus celle de Catilina ou d'Antoine, que „ le zele de la Patrie qui animoit Caton n'étoit „ le même que celui de Cicéron & de Bru-„ tus. Or, comment entrer dans cette va-„ riété de caracteres, toujours trop féconde, „ & ſouvent preſqu'inſenſible, ſi l'on n'a eu „ occaſion de la voir, de l'examiner & de la „ ſaiſir, pour ainſi dire, dans le cœur & dans „ l'eſprit même de ceux qu'on veut repré-„ ſenter? C'eſt cette exacte connoiſſance qui „ fait qu'une Hiſtoire plaît & attache. La „ vérité s'y fait ſentir dans les contraſtes mê-„ mes qu'on y remarque; & ſans avoir vu „ les originaux, on a une eſpece de convic-„ tion que la copie en eſt fidelle.

„ C'eſt particuliérement à bien deſſiner „ celui qui eſt le principal objet de l'Hiſtoi-„ re, qu'un Auteur doit ramener toute ſon „ attention: c'eſt celui qu'il doit le plus con-„ noître; celui qu'il doit avoir étudié avec „ le plus de ſoin. Si cela eſt, de quel heu-„ reux ſuccès ne dois-je pas me flatter? & „ qui eſt plus en état que moi de peindre „ avec la derniere préciſion le Roi dont

„ j'écris la vie? On ſait que j'ai l'honneur „ de lui être attaché depuis bien des années, „ & que je l'ai même ſuivi dans la plupart „ des événements que je dois raconter.

„ Il eſt vrai que cela même, (& je ne le „ diſſimule point,) ſera peut-être appréhen- „ der, qu'exact dans tous mes autres portraits, „ je ne le ſois pas également dans celui de ce „ Prince; mais c'eſt plutôt à moi à craindre „ de ne pouvoir le rendre auſſi naturellement „ que l'exige la vérité. Je crains le Public „ qui m'accuſera peut-être de flatterie, ſi je „ le tire trait pour trait; & plus encore que „ le Public, je crains un Roi accoutumé à „ ſacrifier ſa gloire, à ne la regarder, du côté „ des hommes, que comme un nom pom- „ peux, vuide de ſens & de choſes; & à „ mépriſer juſqu'au courage même qui la lui „ fait mépriſer. Ainſi je ſuis le précepte d'Ho- „ race, &, de peur d'en dire trop, j'aime „ mieux courir les riſques de n'en pas dire „ aſſez:

. . . . . Urb aniparcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

„ Après tout, j'écris du vivant de ce Prince, „ & ſous les yeux de toute l'Europe, qui „ connoît ſes actions. Peut-on mentir im- „ punément à ſes Contemporains? & pour-

„ rois-je moi ſeul accréditer des erreurs qui „ ſeroient démenties par autant de témoins „ qu'il y a actuellement d'hommes preſ- „ qu'auſſi inſtruits que je le ſuis de tout ce „ qui doit faire le fond de mon Ouvrage ? „ Ainſi Xénophon écrivoit la Vie d'Agéſilas, „ dans le temps que ce Prince vivoit enco- „ re. Il étoit perſuadé qu'on peut beaucoup „ moins abuſer de la foi publique, quand „ les faits ſont encore récents, que lorſqu'ils „ ſont éloignés de la connoiſſance des hom- „ mes. Et à quoi me ſerviroit d'aſſervir la vé- „ rité, ou à mes intérêts, ou à des motifs „ auſſi bas & également indignes d'un hon- „ nête homme ? Je me dégraderois à crédit, „ & je rabaiſſerois d'autant plus mon Héros, „ que je ferois plus d'efforts pour l'élever „ au-deſſus de lui-même. Il en eſt de la flatte- „ rie comme de cette fleur que la roſée ré- „ pand ſur les fruits ; elle n'a qu'un éclat lé- „ ger : le premier rayon de vérité le détruit „ auſſi promptement que le Soleil diſſipe „ cette autre vapeur qui brille le matin dans „ nos Campagnes.

Je ſuis, Monſieur, &c.

Fin du quatrieme Tome.

TABLE

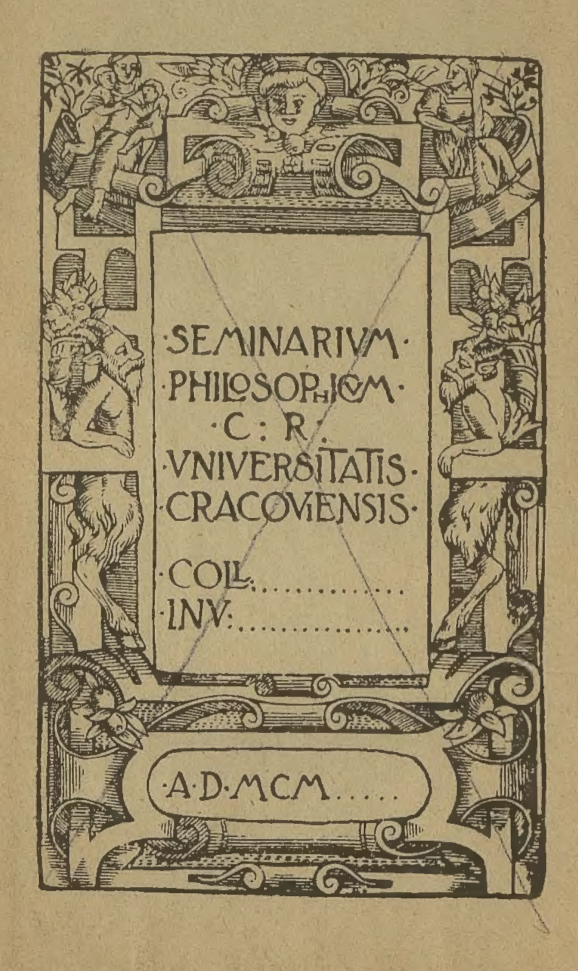
TABLE DES MATIERES

Contenues dans le quatrieme Volume des Œuvres du Philoſophe Bienfaiſant.

TABLE.

Fin de la Table.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0009798


·SEMINARIVM·
·PHILOSOPHICVM·
·C: R·
·VNIVERSITATIS·
·CRACOVIENSIS·
·COLL: ....
·INV: ....
·A·D·MCM.....

